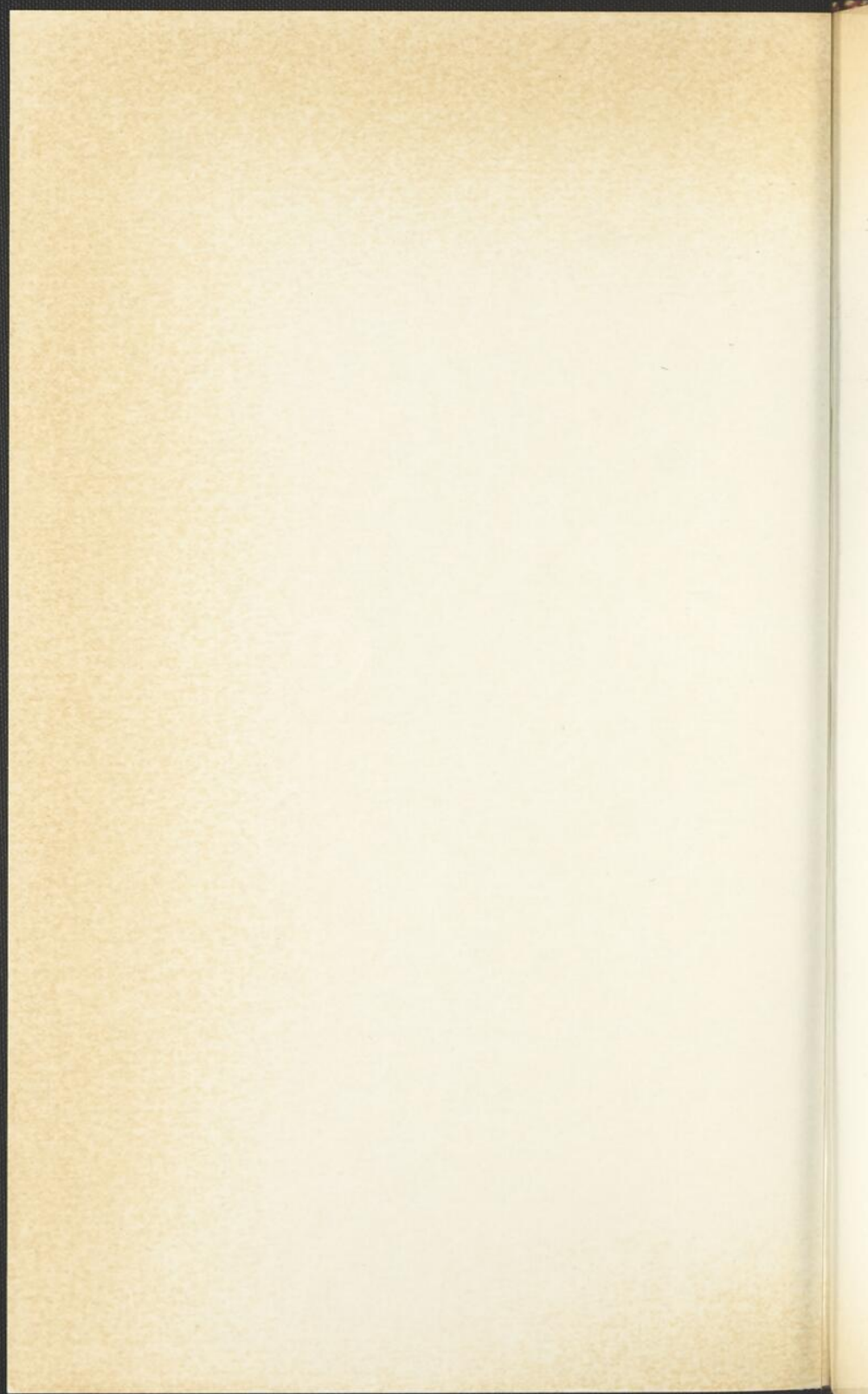


possibles

VOLUME 15 ● NUMÉRO 2 ● PRINTEMPS 1991

GÉNÉRATIONS 91





GÉNÉRATIONS
1991

possibles

VOLUME 15 • NUMÉRO 2 • PRINTEMPS 1991

possibles

B.P. 114, Succ. Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4, 495-8231

Comité de rédaction

Rose-Marie Arbour, Yvan Comeau, Francine Couture,
Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin,
Jean-H. Guay, Raymonde Savard, André Thibault.

Collaborateurs(trices)

Éric Alsène, Roland Giguère, Jacques T. Godbout,
Suzanne Jacob, Alexandra Jarque, Monique LaRue,
Gaston Miron, Marcel Rioux, Amine Tehami.

Secrétariat et administration

Stéphane Kelly

Responsables du numéro

Yvan Comeau et Gabriel Gagnon

La revue *Possibles* coûte, à l'unité, sept dollars. Elle est membre de la SODEP (Société de développement des périodiques culturels québécois) et ses articles sont répertoriés dans *Point de repère*. Les textes présentés à la revue ne sont pas retournés. *Possibles* est subventionnée par le Ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des Arts du Canada.

Sur la page couverture : Monique Régimbald-Zeiber, *Grande dépouille* no. 2 (1989) ; photo : Paul Litherland

Conception graphique et maquette de la couverture : Nicole Morisset

Typographie et mise en page : Composition Solidaire inc.

Impression : Imprimerie *L'Éclaireur*, Beauceville

Distribution : Diffusion Édimedia

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec : D775 027

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada : ISSN : 0703-7139

© 1991 Revue *Possibles*, Montréal

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial _____ **7**

ESSAIS ET ANALYSES

**Rêver ~~d'un~~ travail
au**
S. DUFOUR, D. FORTIN, J. HAMEL _____ **15**

Occupation : drop-in
AMINE TEHAMI _____ **25**

Le roman des copines
ALEXANDRA JARQUE _____ **31**

**Les clichés capitaux du moderniste
québécois**
STÉPHANE KELLY _____ **43**

**Changer DE vie au lieu de
changer LA vie**
ANDRÉ THIBAUT _____ **53**

De nouvelles façons de vieillir
MADELEINE DWANE _____ **63**

Paradoxes
RAYMONDE SAVARD _____ **71**

**La musique alternative :
de l'hermétisme à l'accessibilité**
MICHEL RATTÉ _____ **79**

FICTION

\$
JEAN-MARC FONTAN _____ **93**

Rendez-vous manqués
LOUIS JOLICOEUR _____ **99**

Il n'y a que des fragments
MICHELINE MORISSET _____ **103**

IMAGE

« Grande dépouille no. 1 » (1989)
MONIQUE RÉGIMBALD-ZEIBER _____ **111**

POÉSIE

Le temps n'est pas donné
CLAUDE PARADIS _____ **115**

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

**Individualisation, universalisation,
démocratisation : le temps de
l'histoire**
YVON THÉRIAULT _____ **127**



CHRONIQUES

Chronique politique : réfléchir
GABRIEL GAGNON _____ **143**

Chronique de la vie quotidienne
YVAN COMEAU _____ **149**

**Le Centre international d'art
contemporain**
CLAUDE GOSSELIN _____ **151**

Les médailles de *Possibles*
UBALD H. NATTIER _____ **155**

COURTEPOINTES

**Conseils à un jeune aspirant
politicien**
ANDRÉ THIBAUT _____ **159**

Meurtres chez les Navajos
SUZANNE MARTIN _____ **161**

CHRONOLOGIE

Chronique belgique : 1830-1848
GABRIEL GAGNON

Chronique de la vie publique
JEAN COMBAUX

Le Congrès international de la langue française
CLAUDE GOSSELIN

Les méthodes de Poésie
UBALD H. VAYERS

Le rôle de la littérature
COURTENOIS

Conseils à un jeune écrivain
GUYOT THIBAUT

Manuel des écrivains
SÉBASTIEN MARTIN

Manuel de la langue française
SÉBASTIEN MARTIN

Manuel de la langue française
SÉBASTIEN MARTIN

Éditorial

Témoins de leur époque, les générations incarnent les grands phénomènes historiques que connaît le Québec depuis plus de trois quarts de siècle. Catégories regroupant des ensembles de population selon leur tranche d'âge, les générations permettent d'observer différemment plusieurs traits culturels, politiques et économiques du pays. Alors que le conflit des générations contribuait à des mutations culturelles importantes à partir des années cinquante, qu'en est-il aujourd'hui ?

Après la deuxième guerre, la reconstruction de l'Europe accélère la transformation des sociétés industrielles et pousse à la hausse le niveau de la production et de la consommation de masse en Amérique. Avec l'universalisation des médias, le « rock » et les « blousons noirs » apparaissent, promulguant des aspirations nouvelles et remettant en cause une structure sociale rigide. Les jeunes remportent une manche importante dans ce conflit opposant une génération plus vieille, soucieuse de préserver un ordre social qui lui accorde pouvoir et parfois richesse, et une génération plus jeune, désireuse de briser les carcans de la tradition pour expérimenter la nouveauté et vivre autrement. La jeunesse de Jack Kerouac, un des premiers « beatniks » des années 50, traduit bien ce désir d'une vie nouvelle et libre

des obligations normalement dévolues aux jeunes hommes de son époque.

POSSIBLES
Généralions 1991

Kerouac fait partie de ce que nous appelons la génération de la paix, née avant 1940. Ayant eu conscience de la deuxième grande guerre, de la chute des dictateurs européens et de la naissance de la guerre froide, cette génération a également connu les conflits armés en Corée et au Vietnam. Généralement sensible à la tradition, cette génération accorde une attention privilégiée aux solidarités primaires telle la famille, et au sacré. Elle atteint son apogée dans les années cinquante et au début des années soixante. Au Québec, elle contribue à établir les bases du syndicalisme québécois (grève de l'amiante en 1949) et cherche à constituer un savoir nouveau permettant la critique de la société traditionnelle (fondation des facultés des sciences sociales dans les années quarante). Pendant les années duplessistes, elle amorce la Révolution tranquille qui transforme l'État du Québec pour en faire un instrument moderne d'épanouissement du Capital et de sécurité pour le Travail. Quoique les frontières entre les générations soient perméables, la génération de la paix est maintenant âgée de plus de 50 ans. Le texte de Madeleine Dwane rend compte des aspirations actuelles de cette génération où un grand nombre de personnes véhiculent une « contre-culture » plus préoccupée par l'« être » que l'« avoir », pour qui vieillir signifie se centrer sur l'essentiel.

La génération du « baby boom » succède à la génération de la paix. Nés entre 1940 et 1955, ses membres passent leur jeunesse dans une période de prospérité économique unique. Porteuse du mouvement hippie, cette génération libère la sexualité de ses liens et ouvre la jeunesse à l'espoir d'un monde de paix où on recherche le bonheur immédiat. Très contestataire à la fin des années 60 et pendant les années 70, elle remet radicalement en cause les valeurs de production, de salariat et de pouvoir. Jamais au Québec une génération n'a adhéré avec

une aussi grande ferveur au marxisme, doctrine honnie et porteuse jusque-là des pires châtiments. L'analogie avec le catholicisme des Québécois-es ne peut qu'étonner : autant il existait à une époque un engouement pour la doctrine, autant le reniement est rapide et radical. Avec la croissance de l'État québécois, cette génération la plus instruite trouve une sécurité d'emploi confortable. En fait, la génération du « baby boom » vit son apogée à la fin des années 70 et dans les années 80. Maintenant au poste des commandes, plusieurs de ses membres déçoivent par la répudiation de leurs principes de jeunesse. Bien installés dans leurs privilèges, plusieurs « baby-boomers » ne portent plus l'espoir d'une société autre, plus égalitaire, écologique et humaine.

Plusieurs textes traitent de la génération du « baby-boom » et tentent de caractériser ses modes de vie. Stéphane Kelly montre comment le discours de cette génération a fait table rase, lors de la Révolution tranquille, de tout ce qui la précédait ; la nouvelle génération doit éviter cette erreur et repenser le politique en s'inspirant du passé. André Thibault questionne le triomphalisme des « baby-boomers » visant des changements trop ambitieux ; les intellectuels ont tout intérêt à « agir localement », même si les critères de réussite diffèrent de ceux des grandes institutions.

Née après 1955, l'avenir de la génération suivant les « baby-boomers » paraît grandiose. L'Occident prétend désormais incarner LE modèle de société, et y naître, c'est venir au monde du bon bord. Prête à s'engager sur le marché du travail au terme d'une longue scolarisation, une première crise économique (1973-74) jette une douche froide sur la génération sacrifiée ; pour les moins scolarisés, c'est le chômage et l'aide sociale à court terme. La crise économique de 1982 fait grimper le taux de chômage des 15 à 24 ans à 23,1 % et il ne redescend au taux de 1975 qu'en 1987. De récession en récession, la rationalité instrumentale de la bureaucratie se déploie, de

même que l'idée du caractère décadent de la société marchande et polluante. Génération des incertitudes qui doute des institutions et des contre-institutions, la génération sacrifiée, ainsi que les femmes et la classe populaire, font les frais de la société duale. Génération de l'apocalypse planétaire et des nouvelles épidémies, la génération sacrifiée n'a certainement pas atteint son apogée. Très présente dans les nouvelles associations communautaires, la génération sacrifiée recherche aussi une organisation sociale plus écologiste ; toutefois, des modes de vie concurrents existent parmi les jeunes en chômage et la quête pour la survie en conduit plusieurs dans les jobines et d'autres, dans les rues des centres urbains.

Quelques textes cherchent à rendre compte de la mosaïque des modes de vie de la génération sacrifiée. Stéphane Dufour, Dominic Fortin et Jacques Hamel déplorent le « corporatisme » générationnel qui oblige les jeunes à se concentrer dans les « petits boulots ». De son côté, Amine Tehami nous entretient des « drop-in » pour qui les institutions scolaires deviennent des « aire de stationnement pour les cerveaux », sort qu'on réserve aux jeunes en attendant... Alexandra Jarque décrit les nouvelles sociabilités des femmes à partir de romans d'écrivains québécois contemporains.

Avant de passer la parole aux collaboratrices et collaborateurs de *Possibles*, nous désirons dissiper quelques mythes sur les générations. Premièrement, l'identification des générations exige beaucoup de prudence quant au découpage trop strict des âges, laissant croire à une étanchéité entre les modes de vie. On oublie alors que les personnes nées à une période charnière, entre deux générations, partagent les caractères de plusieurs générations. Par exemple, les membres les plus âgés de la génération sacrifiée ont pu être rejoints par la religion dans un Québec encore calotin. Aussi, le vécu d'événements communs tels la Crise d'octobre et le Référendum de 1980 contribuent à développer des affinités transgé-

générationnelles. De même, les générations s'empruntent des manières de vivre et de paraître : la mode rétro, l'alimentation naturelle et la sensibilité écologique montrent bien la diffusion et les emprunts pratiquées par les générations. À cet égard, Raymonde Savard nous renseigne sur un nouvel art du compromis qui devient une pratique stratégique de plus en plus observée.

Deuxièmement, le conservatisme n'est certainement pas l'apanage d'une génération particulière. Par sa mobilisation sur la langue française et son appui massif à l'indépendance du Québec, la génération sacrifiée dément l'accusation d'apolitisme que lui adressaient les « baby-boomers ». L'innovation n'effraie certainement pas ces jeunes qui agissent avec moins d'intérêts à défendre. Si les arts permettent un espace de création par excellence, la génération sacrifiée n'hésite pas à l'occuper. Michel Ratté nous propose un point de vue sur l'accessibilité de la musique alternative.

Pour reprendre les termes d'Agnès Heller, chaque génération « a contribué à rendre davantage pluraliste l'univers culturel de la modernité, ainsi qu'à détruire les cultures de classe. Plus encore, chaque vague a constitué un nouveau stimulant au changement structurel des relations entre les générations. »¹

Héritière d'un mode de production qui saccage la planète, d'un système social qui favorise l'élite et d'une culture de masse américanisée et conquérante, la génération sacrifiée fait face à un défi de taille. Le mode de vie qu'elle instituera avec les générations à venir fera une plus grande place aux diverses formes de transport collectif, à l'énergie solaire, à la production domestique, aux activités militantes et commu-

1/ Agnès Heller, « Mouvements culturels et changement des modèles de vie quotidienne depuis la Deuxième guerre », André Corten et Marie-Blanche Tahon (dir.), *La radicalité du quotidien*, VLB Éditeur, Montréal, 1987, p. 173.

nautaires, et à la création artistique. Démocratique, décentralisé et plus soucieux de justice, l'État ne constituera plus l'empire bureaucratique des technocrates, trop sensibles aux intérêts corporatistes. Comme le dit si bien Hubert Reeves, la prochaine décennie s'avère cruciale, au moment même où la génération sacrifiée atteindra son apogée.

POSSIBLES
Génération 1991

Yvan Comeau,
pour le Comité de rédaction

ESSAIS ET ANALYSES

ESSAIS ET ANALYSES

Rêver ~~d'un~~ travail au

Les années 50-60 ouvrent l'époque du conformisme généralisé. Désormais il s'agit seulement de poursuivre l'expansion illimitée de la maîtrise rationnelle. Les effets de cette expansion ne sont pas illusoires : les magasins sont bien fournis, le niveau de vie s'élève... Mais c'est une conquête triste, car plus personne ne croit qu'au terme de cette expansion une vie paradisiaque nous attend. Il s'agit uniquement de continuer, indéfiniment, la croissance sans autre but qu'elle-même.

C. Castoriadis ¹

« Le travail n'est pas un concept économique, c'est un concept ontologique, c'est-à-dire l'être même de l'existence humaine en tant que tel » ². À première vue ces mots semblent avoir été écrits récemment, par un de ces penseurs néo-libéraux dont les propos constituent, pour l'heure, le crédo des temps modernes. Ils sont pourtant de Herbert Marcuse, penseur libertaire par excellence, et publiés en 1965 dans *Culture et société*, bien qu'écrits en 1933. Les dates ici importent et doivent être retenues. En effet, les propos de Marcuse écrits au lendemain de la « grande crise économique » deviennent en vogue à

1/ « Donner une signification à nos vies », *Le Monde*, vendredi 30 novembre 1990, p. 28. (entrevue avec Roger-Pol Droit)

2/ Herbert Marcuse, *Culture et société*, Paris, Éditions de Minuit, 1965, p. 28.

une autre époque, elle aussi marquée par une crise du travail, d'une toute autre nature.

POSSIBLES
Généralions 1991

Si le travail pose problème durant les années 60, c'est que, de quelque façon, la croissance économique, les changements technologiques, l'augmentation des services publics, l'élévation de la scolarité, caractérisant cette époque, obligent à sa redéfinition. La présence des « baby boomers », leur poids démographique, doit être aussi considéré même si, assez curieusement, il a été assez peu remarqué dans les études historiographiques et sociologiques de cette période³. Les ouvrages dûs à des historiens et sociologues sans titre se chargent actuellement de le rappeler⁴ et de souligner aussi les contradictions de cette génération gâtée ou présumée telle. Les contradictions des baby boomers sont certainement présentes dans leur conception du travail et dans l'univers qui la définit et ont des incidences diverses pour la génération qui les suit et qui en fait les frais.

Si donc les mots de Marcuse sont parfaitement évocateurs des années 60, le travail ne devait pas être réduit à une dimension proprement économique mais donner sens à la vie. Le rappel des mots d'ordre de l'époque fait rêver encore aujourd'hui et l'on comprend aisément qu'ils aient rallié toute cette génération. Les slogans de Mai 68 « Ne travaillez jamais ! » et « Rêvez au travail » devraient être remis à l'ordre du jour.

Le travail n'a jamais été mis en cause de manière si sévère. La pure revendication salariale des pre-

3/ Voir les judicieuses remarques de Simon Langlois, « Les rigidités sociales et l'insertion des jeunes dans la société québécoise » dans Fernand Dumont (éd.), *Une société des jeunes ?* Québec, IQRC, 1986 : 301-323.

4/ Richard Martineau, *La chasse à l'éléphant*, Montréal, Boréal, 1990 ; François Benoit et Philippe Chauveau, *Acceptation globale*, Montréal, Boréal, 1986 (François Benoit est sociologue en titre, puisqu'il a accepté d'être maître en sociologie de l'Université de Montréal) ; Denys Arcand, *Le déclin de l'empire américain*, Montréal, Boréal, 1986. (Denys Arcand est historien de formation).

1991

miers mouvements ouvriers était dépassée : la nature même du travail, voire sa nécessité, était décriée. S'il méritait d'être préservé, le travail devait être défini de façon harmonieuse avec la nature, permettre l'épanouissement de l'être humain et, à cette fin, être une action libre de toutes contraintes. Le travail était investi d'une espèce de mission civilisatrice suivant laquelle l'individu, maîtrisant son propre travail, pourrait enfin s'adonner aux vertus émancipatoires de la création rendues possibles par pareille maîtrise du travail. Le travail allait donc permettre un âge d'or de la civilisation, dans le droit sillon de la conception utopique que Marx lui avait naguère prêtée, dans ses œuvres de jeunesse justement.

« La société communiste, réglant l'activité du travail, me donne ainsi la possibilité de faire aujourd'hui ceci, demain cela, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de faire l'élevage le soir, de faire la critique selon mon bon plaisir, sans jamais devenir pâtre, chasseur, pêcheur ou critique. »⁵

L'âge d'or souhaité avait des relents de la nostalgie d'une société conviviale qui n'existait plus (si tant est qu'elle ait existé), à tout le moins qui ne pouvait plus exister. Si naguère il fut possible d'évoquer un socialisme utopique, il faudrait parler de cette conception du travail au cœur même des mouvements contestataires redevables aux baby boomers dans les termes d'un capitalisme utopique ou d'un romantisme révolutionnaire proprement anachronique⁶.

5/ Karl Marx, *L'idéologie allemande* (1846), dans *Œuvres*, III, Paris, Gallimard, 1982, p. 1065.

6/ Le romantisme révolutionnaire « est la critique de la civilisation industrielle/bourgeoise moderne à partir de certaines valeurs sociales, culturelles, éthiques, esthétiques ou religieuses du passé pré-capitaliste » (Michael Löwy, « Le romantisme révolutionnaire de Bloch et Lukacs », dans *Ernst Bloch et György Lukacs, un siècle après*, Paris, Actes Sud, 1986, p. 102). Si ce romantisme peut être un détour par le passé vers le monde nouveau de l'avenir, il peut être aussi proprement réactionnaire.

Si les propos de Marcuse recelaient pareille définition utopique du travail, permettant l'avènement d'un paradis terrestre que les baby boomers appelaient de leurs vœux, cette génération allait vite découvrir la portée de l'avertissement de l'éminent philosophe quelques paragraphes sous la précédente citation : « On peut caractériser et interpréter la vie humaine comme « travail » mais non comme « jeu »⁷. Effectivement, un regard rétrospectif sur l'itinéraire de cette génération dans l'univers du travail permet de conclure que les baby boomers ont su comprendre le jeu et s'y sont soumis. S'ils se sont conformés aux règles du jeu, est-ce à leur seul profit comme l'invitent à le penser les ouvrages polémiques et humoristiques présentement en vogue ? Allant encore plus loin, il est possible d'ajouter cette autre question : si les baby boomers se sont conformés aux règles du jeu, est-ce au détriment des grands idéaux prêtés au travail, préconisant l'épanouissement de l'être humain ? En souhaitant être délibérément provocant, la réponse à notre avis est non.

Cette réponse prend appui sur de premières recherches sur les baby boomers et les jeunes d'aujourd'hui dont les rapports sont à l'origine d'un conflit de générations sur lequel, assez étrangement, le silence est fait comme le souligne Fernand Dumont⁸. Ce conflit des générations marque pourtant les temps modernes, notamment l'univers du travail, toujours aussi déterminant. Les baby boomers sont au banc des accusés et il leur est reproché d'être installés à demeure dans toutes les officines du pouvoir économique, politique, culturel et intellectuel, où ils bloquent le chemin aux plus jeunes qu'ils refoulent vers

7/ H. Marcuse, *op. cit.*, p. 31.

8/ Ces recherches, débutant à peine, sont faites par les auteurs et sont financées par le CRSH. Sur le silence, voire la censure, envers le présent conflit des générations, voir le texte extrêmement inspirant de Fernand Dumont, « Quelle révolution tranquille ? » dans *La société québécoise après 30 ans de changements*, Québec, IQRC, 1990 : 13-23.

les emplois précaires et le chômage⁹. L'accusation portée envers les baby boomers est peut-être sévère car certains d'entre eux ne correspondent sans doute pas au portrait, voire à la caricature faite de cette génération. La caricature ne saurait néanmoins effacer le fait que la conjoncture leur a été favorable. « Les baby boomers, écrit la sociologue Francine Séguin, font partie de la toute première génération de gens instruits du Québec. Ils ont eu deux fois plus de chance de s'instruire que leurs parents. Cela aurait pu être problématique vu leur nombre. Mais leur insertion dans le marché du travail a été au contraire très facile avec la modernisation de la fonction publique et le développement du mouvement coopératif »¹⁰. L'instruction acquise et la demande du marché du travail ont fait en sorte que cette génération disposait des moyens et des conditions pour redéfinir le travail dans des termes qui n'étaient certes pas étrangers à la mission civilisatrice qui y était dévolue dans le feu de leurs revendications de jeunesse. Cette mission civilisatrice a pris forme dans la création de nouveaux types d'emploi, dans des gains syndicaux en matière de salaire, de conditions de travail, de sécurité d'emploi, d'avantages sociaux, etc. permettant le plein épanouissement de l'individu tant réclamé.

Cette mission civilisatrice, dans pareils termes, a donc donné lieu à une nouvelle valeur économique caractérisant au mieux le travail dans sa redéfinition, propre aux temps modernes. Le travail assurait dès lors un confort matériel indéniable, définissait un modèle de réussite sociale, l'émancipation de soi, voire même le sens attribué à la vie. Ceci était possible au sein de l'univers du travail fortement marqué

9/ Voir la réplique à Richard Martineau de Arianne Emond, « Le ras le bol d'une baby boomer », *Le Devoir*, mercredi 3 octobre 1990, p. B-2.

10/ Les propos de Francine Séguin constituaient un exposé présenté à l'occasion d'un colloque de la Fédération des CEGEP et dont l'essentiel a été rapporté dans *Forum*, vol. 25, no 11, 12 novembre 1990, p. 5.

désormais par la présence d'une génération en raison d'un boom démographique jamais connu dans l'histoire récente des sociétés. La présence massive de cette génération lui assure un pouvoir dominant dans l'univers du travail dont elle a su tirer parti, à son propre profit d'ailleurs. Ce pouvoir fait bloc et exprime un « esprit de génération », jamais égalé, qu'il est difficile d'ébranler. Si les baby boomers ont été la toute première « génération de gens instruits », selon les propos de F. Séguin, la génération suivante, dont le poids démographique est moindre, n'est pas moins instruite. Elle l'est, au contraire, et encore plus.

Alors comment expliquer que cette génération ne puisse pas faire son entrée dans l'univers du travail dans les mêmes conditions que la génération des baby boomers, tirant profit des gains de leurs contestations ? Si ce n'est par un conflit entre ces générations dans l'univers du travail où les baby boomers sont, pour l'heure, juge et parti en raison de leur présence massive, de leur « esprit de génération », du pouvoir qu'ils y ont au premier chef.

Sans que ne puisse être évoqué un complot tramé de longue date ou un dessein machiavélique, la présence des baby boomers dans l'univers du travail en tant que génération instruite a certainement contribué à hausser les exigences scolaires et celles relatives à l'expérience, que la génération suivante était contrainte d'égaliser, voire de dépasser. Les données en la matière tendent à montrer que le défi a été relevé, en ce domaine, à tout le moins pour une portion importante de la population considérée comme jeune ¹¹. La disposition de titres scolaires et d'expériences de travail par individu de moins de

11/ La population jeune semble être constituée de l'ensemble des individus suivant la génération des baby boomers. En effet, si l'on en croit les derniers barèmes de l'État québécois fixant la catégorie jeunesse, cette catégorie ne serait plus la cohorte des individus ayant entre 15 et 24 ans mais, présentement, entre 15 et 30 ans. Dans certains cas l'âge de 35 ans vaut comme âge limite de la jeunesse.

35 ans n'a jamais été aussi élevée au Québec suivant les très sérieux constats faits par le Bureau de la statistique du ministère de l'Enseignement supérieur et de la science du Québec¹². Les titres scolaires et les expériences de travail sont, en maints cas, chez les jeunes, acquis par un constant va-et-vient entre l'univers du travail et celui des études. La fin d'un « petit boulot » — terme nouveau désignant un travail précaire, mal payé et n'ayant aucun lien avec les titres scolaires détenus — entraîne irrémédiablement un retour forcé aux études, dans l'expectative d'un autre petit boulot, peut-être, la chance aidant, d'un véritable boulot. Les titres scolaires et les expériences de travail de toutes sortes sont ainsi accumulés sans qu'ils ne puissent se conjuguer de façon conséquente. Est-ce pour cette raison qu'ils ne valent pas dans l'univers du travail dominé comme jamais auparavant par la génération d'après-guerre ? Ou est-ce plutôt en raison d'un « corporatisme », propre aux baby boomers, et qui ne porte pas (encore) officiellement ce nom ?

Ce corporatisme inavoué est néanmoins présent dans l'univers du travail et commence à poindre officiellement à l'occasion de la négociation de conventions collectives de travail. Le travail, dans la fonction publique et dans des entreprises de service notamment, est maintenant régi par une double convention collective ; une première concernant les employés permanents et bénéficiant d'une sécurité d'emploi et une seconde, touchant les emplois sur contrat majoritairement dévolus à (ou occupés par) des moins de 35 ans. Pareille situation est évidemment décriée par les syndicats mais elle n'a cependant pas entraîné une contestation ferme et radicale dans leurs rangs, occupés majoritairement, il est vrai, par des baby boomers. Comment pourrait-il en être autrement ? Les syndicats de la fonction publique,

12/ Voir Jacques Lahaye, *Effectifs étudiants des universités québécoises : faits saillants de son évolution 1971-72 à 1986-87*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1988.

par exemple, comptent essentiellement pour membres les recrues des années 60 et 70 et l'augmentation du travail sur contrat a fait en sorte que les jeunes, ne pouvant pas de cette façon y adhérer, n'ont pas voix au chapitre dans la définition générale du travail dans ce milieu comme dans d'autres.

Ce corporatisme sans nom prend appui, de façon plus générale, sur un jugement de valeur des baby boomers à l'égard des jeunes, suivant lequel leurs aptitudes sont mises en doute. Les titres scolaires obtenus et accumulés par des retours forcés aux études apparaissent de moindre valeur. Les expériences de travail dues à de « petits boulots » semblent pareillement dénuées d'intérêt. Si l'acquisition de ces titres scolaires et de ces expériences semblent, à première vue, étriquée, est-il fondé de penser que tous les jeunes sont moins créateurs, moins qualifiés, moins aptes à s'intégrer de plain-pied dans l'univers du travail tel que défini par les baby boomers durant leurs années de jeunesse ? Ce jugement de valeur détermine au premier chef le rapport entre ces deux générations, existant pour l'heure sous forme d'un conflit qu'André Gorz a résumé mieux que quiconque :

« Comme si réellement les exécutants des « petits boulots » n'étaient pas capables, eux aussi, d'un travail productif ou créatif ; comme si ceux et celles qui se font servir étaient irremplaçablement créateurs et compétents tout au long de leur journée ; comme si ce n'était la conception même qu'ils se font de leur fonction et de leurs droits qui enlève ses chances d'insertion économique et d'intégration sociale aux jeunes appelés à leur livrer leurs croissants chauds, leur journal et leur pizza à domicile [...] »¹³

En effet, les jeunes font-ils preuve de moins de créativité que leurs aînés, notamment au sein du travail ? Comme si la créativité était immédiatement

13/ André Gorz, *Métamorphoses du travail. Quête de sens*, Paris, Galilée, 1988, p. 20.

assurée par cette activité. Rien n'est moins sûr, surtout aujourd'hui. Le sens du travail, ainsi qu'il a été souligné précédemment, s'est dissout en une valeur économique dont la prégnance a suscité des mots d'ordre de performance et de productivité au détriment des aspects créateurs et émancipateurs du travail. Le travail procure certes, principalement aux baby boomers, un confort matériel indéniable mais ne revêt pas d'autre sens que ce sens économique.

Étant marginalisés, par la force des choses, de l'univers du travail déterminé par cette valeur économique, aujourd'hui dominante, les jeunes n'ont pour choix que de définir d'autres rapports envers le travail. La conjugaison du travail et des études, précédemment évoquée, constitue, par exemple, un nouveau rapport au travail. Leur intégration de plain-pied dans cet univers apparaissant compromis ou illusoire, les jeunes s'y insèrent de façon extrêmement pratique, acceptant les petits boulots nécessaires à leur existence, dont le sens, en revanche, n'est pas qu'économique mais aussi fondé dans l'ordre des valeurs attribuées à la poursuite en parallèle des études. Les jeunes engagés définitivement dans l'univers du travail en participent de la même manière, par de petits boulots, mais en recherchant par ailleurs des activités ne reposant pas forcément sur une valeur économique : entraide, militantisme, bénévolat recelant des vertus de créativité et de convivialité expressément recherchées, dans un travail informel. L'engouement pour ces activités chez les jeunes, en dehors de l'univers du travail dominant, apparaît comme le spectre de la mission civilisatrice naguère revendiquée par les baby boomers pour définir cet univers.

Curieux paradoxe, tout de même, que cette mission soit atteinte, dans pareilles conditions, par les jeunes exclus de l'univers du travail dominé par les baby boomers, par cette génération qui, à une autre époque, avait pourtant si fortement endossé les mots de Marcuse. Le travail est bel et bien un concept

économique, tellement, avec cette génération, il s'est réduit à une valeur et à une activité économiques et c'est bien de cette façon qu'il est devenu ontologique, c'est-à-dire que son sens économique apparaît aujourd'hui « l'être même de l'existence humaine en tant que tel ».

En pareil contexte, la mission civilisatrice dévolue par les jeunes au travail est forcément tempérée par ce sens économique primant au sein d'un univers du travail dominé par une autre génération. Dès lors, l'univers du travail des jeunes est-il porteur d'une émancipation ou garant d'une exploitation économique qui se dissimule sous l'apparence d'une mission civilisatrice retrouvée par le travail ? La réponse à cette question invite à la prudence, dont Gabriel Gagnon fait d'ailleurs preuve dans ses propos, car les jeunes face au travail « oscillent entre la déprime face à une société de consommation qui les exclut et la créativité que leur permettent les ressources cachées de l'économie informelle »¹⁴. La créativité ne devrait pourtant pas être informelle mais bien plutôt donner forme à l'univers du travail. C'est du moins ce que réclamait jadis toute une génération dont les revendications constituent encore aujourd'hui un beau rêve, y compris pour les jeunes.

14/ Gabriel Gagnon, « Travail, culture et émancipation », *Revue de l'Institut de sociologie*, 3-4, 1988, p. 286.

Occupation : drop-in

Une image pour fixer les idées : imaginons un coureur résolu prenant le départ d'un marathon dont il ne connaît ni le trajet ni la durée ni même la destination ; emporté par le peloton de départ, il le suit sans se poser de questions ; à mesure que le peloton s'étirole, la foulée du coureur se fait plus hésitante ; pendant ce temps, ses amis, sa famille, des tas de gens s'attroupent religieusement au fil d'arrivée ; au bout de quelques kilomètres, il rate un virage ; la course se poursuit ; le coureur, perdu, persévère ; il trébuche, se relève, s'essuie le front et repart...

C'est cela, un drop-in ; quelqu'un qui est comme happé dans une université québécoise à l'image même du Québec : accessible, confortable, tolérante, si attachante en fait que certains y entrent pour ne plus en sortir. Ballotés entre les pavillons, au gré de leur humeur et malgré leur désenchantement, ils font de l'auguste institution le chef-lieu de leur existence, s'éternisant en elle quoique, forcément, en marge d'elle.

Mais qui sont-ils au juste ? Avant de les enfermer en quelque schème analytique procédons sur le ton anecdotique afin de mieux cerner le profil de ces éternels étudiants qui ont décroché en retombant à l'intérieur du « système ».

* * *

Les études ont lâché Lucie. L'inverse — Lucie lâchant les études —, n'aurait pas mérité qu'on s'y attarde : les drop-out sont aujourd'hui la coqueluche des manchettes. Mais le cas de Lucie est autrement

plus intrigant. Elle assiste à tous ses cours. Elle remet à temps ses travaux. Elle se moque de savoir si les frais de scolarité sont gelés ou non. Comme une automate, elle paie sa facture le jour dû. En surface, c'est une eau qui dort.

Lucie n'est pas une cruche. Loin de là. Elle se targue même d'avoir accumulé « un dossier ma foi fort potable ». Mais elle s'en fiche. Elle a perdu tout espoir de faire valoir, un jour, son baccalauréat sur le marché du travail. « Le marché de l'incompétence, oui ». Elle ne croit plus en la valeur de ses études. Mais pour des raisons qui tiennent tout à la fois de l'orgueil et de la crainte de quitter le nid universitaire, elle s'agrippe. Non, elle n'a pas lâché les études. Ce sont les études qui l'ont lâché.

Lucie est en études françaises.

Ah ! Voilà que tout s'explique. Lucie a choisit de faire des études par amour du sujet. C'est son problème, n'est-ce-pas ?, si elle ne s'est pas souciée de rester « connectée aux exigences du marché », comme on dit. Peut-être... Mais voici André, étudiant en Droit -le chanceux !-, qui confie : « je n'ai aucune envie de pratiquer le droit. Ça, j'en suis certain. Mais ne me demande pas pourquoi je reste dans cette faculté. Je ne sais pas. » Et, plus loin, Sophie de science po. « Je ne sais pas ce que je fais ici. Mais je n'ai jamais pensé abandonner. Remarque bien, dans le fond, c'est tout comme... »

Les exemples se multiplient de la sorte jusqu'à prendre des allures de véritable épidémie. Soulignons à gros traits rouges qu'il ne s'agit pas ici d'étudiants qui plient sous la pression de la compétition féroce. Lucie, André, Sophie ne sont pas victimes du darwinisme universitaire. Non. Ce sont des étudiants capables et manifestement motivés qui se sont retrouvés, à leur insu, dans une voie de garage. Leur nombre est encore un mystère. Trop préoccupés à accroître l'accessibilité à l'enseignement supérieur,

les chercheurs en sciences humaines feignent de ne pas voir que l'université est devenue une immense aire de stationnement pour les cerveaux.

* * *

Derrière la diversité des cas individuels se profilent des tendances bien marquées. Trois tendances, pour être précis, qu'il convient d'examiner une à une.

Des trois, le cas d'André, étudiant en Droit, est le moins dramatique. De même les gens inscrits en Médecine ou en Génie, par exemple, qui peuvent toujours se résigner à pratiquer un métier qu'ils n'aiment pas ; de nombreuses études concourent à démontrer que le prestige et le salaire sont les premiers facteurs motivationnels chez cette catégorie d'étudiants, de sorte que La pilule dorée que constitue le chèque de paie est, dans bien des cas, une consolation suffisante. Mais pas toujours :

Après quatre années d'études en génie électrique, à l'occasion de son premier stage en usine, Madjid s'est aperçu qu'il déteste la pratique de son métier. « Je la déteste au point que je m'appête à me recycler en prof de physique ou de maths, probablement au secondaire si tout va bien. Des profs, au moins, j'en ai vu pratiquer devant moi toute ma vie et je sais à quoi m'attendre... enfin je l'espère. » En attendant, Madjid termine son diplôme, sans beaucoup de conviction. « Ce serait trop bête de lâcher à deux doigts de la fin. » Des doigts, trop souvent, longs comme un bras.

Le cas de Sophie est déjà un peu plus inquiétant. On ne sort pas politicien de science po. On n'est pas journaliste parce qu'on vient de communication. Et puis, où mène un diplôme de premier cycle en socio, en maths, en physique, en économie — pour ne citer que les départements les plus fréquentés ? À sonder les motifs, il appert que bon nombre d'étudiants considèrent leurs études comme un tremplin vers les

écoles de métier (génie, médecine, droit...). Forts d'un nouvel atout, ils comptent récidiver là où, bien souvent, ils ont déjà essuyé un refus d'admission ; d'autres fois, ce sont les exigences sévères de ces écoles qui les intimident au sortir du cegep. Il suffit, hélas, d'un second échec pour qu'ils décrochent. De salle d'attente qu'était leur département, le voici devenu voie de garage. Rageant.

Tertio et fin, le cas de Lucie. Un cas, bien souvent, qui rejoint celui de Sophie. Ce n'est pas écrit explicitement sur leurs frontons, mais des départements tels études françaises, philo, voire même physique et science po existent essentiellement pour et par la recherche. Ils sont principalement axés sur la carrière académique : doctorat d'abord suivi, dans bien des cas, de deux ou trois post-docs avant d'espérer dénicher un poste de prof-chercheur à l'université. Lucie n'a jamais envisagé la carrière académique. Et quand bien même elle l'aurait fait, les perspectives d'emploi y sont tellement sombres qu'elles suffisent pour décourager les ardeurs les plus coriaces.

Au demeurant, les étudiants en sciences sociales, qui correspondraient grossièrement à nos catégories 2 et 3 « sont plus nombreux que d'autres (40 % contre 30 % dans les disciplines fondamentales) à ne pas savoir où les études vont les mener. »¹. Ce qui nous amène à reformuler le problème : les drop-in, comme tous les autres sources de crise aujourd'hui, ne sont pas un problème auquel fait face l'Université québécoise, car l'Université, unique et unifiante, n'existe que dans l'esprit. Les drop-in sont justement le fruit de notre réticence à faire éclater l'université en ces morceaux constitutifs et infiniment plus représentatifs, que sont 1) les écoles de métier, 2) leurs salles d'attente et 3) les usines de chercheurs.

1/ cf. Étude sectorielle en sciences sociales. Rapport préliminaire du Conseil des universités, avril 1988, p. 121.

Dire, comme nous l'avons fait dès le second paragraphe que l'université québécoise est accessible, confortable, tolérante... puis suggérer, un peu plus loin que les drop-in, pour ne citer qu'eux, sont symptomatiques de la crise qui la secoue, mine de rien, c'est prôner, en guise de cure, que l'université québécoise devienne inaccessible, inconfortable, intolérante, n'est-ce pas ?

Non, et mille fois non. Ce serait céder à une simpliste logique binaire que de conclure que ce qui est difficilement accessible est nécessairement élitiste -alors qu'il est tout simplement valorisé de manière à le rendre convoité ; que ce qui n'est pas confortable est nécessairement coercitif -alors qu'il est tout simplement coloré d'ascétisme, seul garant d'une formation sérieuse ; que ce qui n'est pas tolérant est nécessairement impitoyable -alors qu'il est tout simplement méprisant envers la facilité et la médiocrité.

C'est cette même pensée binaire qui ramène tout discours sur l'Université à une dichotomie sciences pures versus sciences (impures ?) ². Or rien ne ressemble davantage à un drop-in en chimie organique qu'un drop-in en études médiévales ; et rien n'est plus éloigné d'un étudiant en science politique qui aspire à être politologue qu'un drop-in en cette même science politique qui aspire à une vague carrière « avec le public... »

Au risque de banaliser, en le trop simplifiant, un dossier qui a fait se vider bien des plumes prestigieuses, risquons l'hypothèse qu'à découper l'université non plus en deux, i.e. sciences naturelles vs. sciences humaines, mais bien en trois, i.e. les écoles de métier, leurs salles d'attente et, enfin, les usines de chercheurs, l'on rendrait plus fructueux serait le che-

2/ Sur l'absurdité de cette division nous ne dirons rien de mieux que J.-M. Lévy-Leblond -quant à l'inconscience de celle qui distingue la science pure de ses applications, P. Thuillier est la référence nodale.

minement universitaire dans une institution qui aurait le courage de se présenter comme telle, c'est-à-dire une structure vide chapeautant trois réalités dures comme le mur sur lequel déchantent bien des illusions.

À commencer par le cas des drop-in.

Revenons, par le biais de nos cas d'espèces, à notre première image : parions qu'une Sophie résolue connaissant le trajet vers la sortie dans une salle d'attente ; qu'une Lucie tout aussi résolue informée très tôt de la durée d'une formation de chercheur ; un Madjid lui aussi résolu connaissant un tant soit peu la destination d'une école de métier ; un André non moins résolu au parfum des avenues auxiliaires de la course... ce sont là autant de drop-in qui seront reconduits à bon port ; car telle n'est-elle pas la fonction non pas de l'Université (vivement que l'on bannisse l'usage de ce mot) mais bien de ces composantes.

* * *

Au Japon, si l'on peut oser la comparaison avec lui (et puisqu'il est désormais la mesure-étalon de l'avenir, souvent à tort et complètement de travers il est vrai, alors osons) on raconte qu'on a toutes les peines du monde à mettre les pieds à l'Université. Mais une fois qu'on y est, on est quasiment assuré d'en sortir par la grande porte. Chez nous, hélas, on y entre pratiquement comme dans son salon. Et on s'y installe. Puis on visite les autres pièces. On s'attarde. On finit par oublier pourquoi on y était entré en premier lieu.... Pour quand le courage d'appeler un chat, un chat et l'Université, un gros (méchant) mot ?

Le roman des copines

« Cette fois-ci, ça y est, me lance une copine à la blague, tu vas être matante ! » Grand Dieu, quel événement ! Ce premier bébé dans notre cercle d'amies va causer bien des émois ! Un peu plus, et certaines oseraient prétendre au titre de marraine... Et pourquoi pas ? Lucie connaît la future maman depuis plus de dix ans, elle a même été sa colocataire. Oui, mais moi, j'ai fait l'école primaire avec elle, et les jeannettes, avec ça. Ce n'est pas rien ! Les discussions auront tout le temps de se poursuivre au téléphone, ou devant un café, car chacune se sent personnellement concernée...

Dire que l'on taxe notre génération d'individualisme. Allons donc ! Nous allons voir qu'il suffit de lire quelques romans québécois contemporains pour s'en dissuader. Car pour parer aux familles « modèle réduit », aux père, mère, frères et sœurs manquants, chacun se crée son réseau d'amitiés. Et puis, on ne s'enferme plus dans le petit univers clos et douillet du couple. Ce couple si fragile et qu'on espère voir durer « ...malgré les statistiques », cède alors la place à un cercle d'amis qui nous suivent pour une grande partie de notre existence. Celle-là travaille à Toronto, cet autre déménage à Hull, mais à intervalles réguliers, on se retrouve, on fait le point. On ne se perd jamais complètement de vue. Dans cette ère du village global, les chemins se croisent plus souvent qu'on ne se l'imagine. Marie-Françoise Hans dans son livre consacré à l'amitié féminine, *Le Temps des copines*, cerne bien cette réalité paradoxale qui fait que le besoin de sociabiliser persiste malgré le repli sur soi :

Et pourtant cette société de Narcisse pleure après l'amitié d'antan. Et pourtant, on a rarement autant parlé de solidarité, de communauté et de communication. La nostalgie de l'amitié idéale, enfouie en chacun de nous, paralysée par la préoccupation de soi, s'est trouvé un substitut : le copinage¹.

Parallèlement à cet état de fait, on découvre dans les œuvres des jeunes romanciers et romancières québécoises, des protagonistes qui se démarquent par une sociabilité basée sur l'amitié. Ce sont essentiellement les personnages féminins qui entretiennent de nombreuses relations amicales. Sans vouloir substituer des œuvres littéraires aux études sociologiques, des romans comme ceux de Francine Noël, Anne Dandurand et Pierre Fillion, parmi tant d'autres, tracent une voie fort intéressante pour sonder les nouveaux modes de vie. À travers ces textes qui ont en commun leur facture réaliste et l'actualité des représentations sociales, on remarque que les protagonistes gardent une certaine distance par rapport à la famille et aux relations amoureuses. Mais les réseaux d'amitié qui remplacent ces formes de sociabilité sont aussi complexes et exigeants que les liens antérieurs. On voit finalement que ces héroïnes romanesques témoignent, d'une certaine façon, des acquis du féminisme.

Une nouvelle sociabilité.

Une caractéristique fondamentale de ces nouvelles protagonistes féminines est leur appartenance à un groupe d'amis, le plus souvent composé d'autres femmes. Si la famille cède le pas à ce mode de sociabilité, il n'y a pas là de quoi nous étonner. En effet, le roman exprime une réalité sociale communément admise : les familles se rétrécissent, se désagrègent, et la viabilité du couple devient de plus en plus

1/ Marie-Françoise Hans, *Le Temps des copines*, Paris, Seuil, 1986, p. 131.

problématique. Certains sociologues² vont jusqu'à prétendre que la famille, dans l'acception stricte du terme, n'existe plus. La dénatalité, la mobilité géographique, la vie urbaine, et surtout l'instabilité de couple, auraient fait éclater cette institution. Il est vrai que les familles monoparentales, le concubinage et les couples sans enfants occupent de plus en plus de place dans notre société.

Aussi, dans les romans québécois contemporains, se distancie-t-on de sa famille immédiate. Les protagonistes n'acceptent plus de se soumettre aux normes et aux obligations familiales. Dans les œuvres de Francine Noël, par exemple, les personnages féminins renient leurs origines. L'héroïne éponyme du roman *Maryse* ne veut plus entendre parler de sa famille de Pointe-Saint-Charles. Elle a coupé tout contact car la vie familiale ne représente à ses yeux que misère et frustration. Le jeune femme se tourne donc vers son « chum » et place en lui tous ses espoirs. Dans la suite de l'histoire, *Myriam première*, Maryse n'est plus la seule à dénigrer sa famille. Les autres protagonistes partagent son point de vue bien qu'elles ne possèdent pas de motifs aussi flagrants que ceux de Maryse. Marie-Lyre, l'artiste, a des rapports problématiques avec sa famille : « Maryse et toi, vous êtes ma vraie famille, dit-elle à ses deux amies. Vous m'avez choisie et vous ne me laisserez jamais tomber³ ». Même Marité, issue de la haute bourgeoisie, abonde en ce sens : « L'amitié, c'est mieux que la famille⁴ ». Dans *Babel, prise deux*, la dernière création de Francine Noël, l'héroïne affiche une même indifférence, sinon une même hostilité envers la famille. Elle préfère catégoriquement son amie Amélia à sa famille. Fatima la considère comme sa sœur aînée.

2/ *Histoires de familles et de réseaux. Une exploration*, Andrée Fortin, Denys Delage, Jean-Didier Dufour et Lynda Fortin, 1985, p. 481.

3/ Francine Noël, *Myriam première*, Mtl, VLB Éditeur, 1987, p. 127.

4/ *Ibid.*, p. 127.

En ce qui a trait à la vie conjugale, ces romans traduisent une tendance de notre société moderne. Avec les années, le fossé se creuse entre les sexes. L'incompréhension grandit ce qui amène de plus en plus d'hommes et de femmes à vivre seuls, faute d'investir dans le couple. Dans *Maryse*, l'héroïne se sépare de son « chum », Michel Paradis, après s'être éloignée de sa famille. Georgina Colvine dans son analyse fait bien ressortir la ligne directrice du roman : « Petit à petit, Maryse s'éloigne de lui [Michel] et de sa clique snob, affirme son indépendance et resserre les liens avec son propre réseau d'amis, tous plus ou moins ses doubles⁵. » Dans *Babel, prise deux*, la protagoniste, Fatima, mise aussi sur l'amitié. Selon elle, l'amitié est une chose plus solide encore que l'amour, bien que tout aussi compliquée. Mais surtout, l'amitié reste un bien plus rare et précieux que l'amour d'après le jeune femme : « C'est qu'en amitié, je suis exclusive : je suis tout à fait capable d'aimer deux hommes en même temps, mais j'ai une seule amie, et c'est Amélia⁶. » Son attachement pour cette femme est si profond, qu'elle se sentira abandonnée, orpheline, à la mort de celle-ci.

Les protagonistes féminines décident parfois volontairement de ne pas s'engager trop avant dans des amours qui risquent de les blesser. Elles refusent de vivre trop intensément leurs relations amoureuses. Mathilde, la narratrice du roman *Jeff !* fait cet aveu sans détour : « J'en ai terminé avec l'amour-passion et l'amour-fusion qui me détruisaient et ne dureraient pas⁷. » Maintenant, ce personnage aime avec légèreté et sans s'attacher. L'héroïne du roman d'Anne Dandurand, *Un cœur qui craque*, partage le même désabusement dans sa vie sentimentale. Elle ne réus-

5/ Georgina Colvine, « L'Univers de Francine Noël » dans *Quebec Studies*, no. 10, 1990, p. 99.

6/ Francine Noël, *Babel prise deux*, Mtl, VLB Éditeur, 1990, p. 160.

7/ Judith Messier, *Jeff !*, Triptyque, Mtl, 1988, p.121.

sit pas à communiquer avec les hommes. La seule fois où l'amour semble partagé, la protagoniste refuse pourtant d'abandonner « sa langue, son métier, sa ville, ses amies, sa mère ⁸ » (notez bien l'ordre d'importance !) pour vivre avec son amant à l'étranger. Heureusement, bien qu'elle habite seule, cette femme jouit de la compagnie de Valériane, Dahlia, Violette, Anémone, etc. : « J'ai menti aussi en écrivant que je suis toujours toute seule : si l'on compte tous les anonymes qui, dehors, s'adressent à moi, plus la quantité non négligeable de femmes qui me gratifient de leur amitié, je suis très entourée ⁹. »

Une famille d'amis

Des modèles de sociabilité nouveaux viennent alors remplacer les réseaux plus désuets. Car contrairement aux idées reçues, individualisme et sociabilité ne s'excluent pas. On mise beaucoup aujourd'hui sur l'épanouissement personnel et l'amitié joue un grand rôle dans ce processus. De plus, pour l'entraide, l'échange de biens, de services et d'informations, on doit nécessairement se tourner vers d'autres ressources que la parenté immédiate. Ainsi donc, comme on arrive à le déduire dans une étude sociologique des réseaux : « [...] « abandonner » de la sorte un réseau c'est presque automatiquement s'en reconstruire un nouveau sur une base différente et qui favorisera, espère-t-on, son propre épanouissement, son autonomie ¹⁰ ». Les gens qui, pour une raison ou une autre, se sont éloignés de leur famille, s'en contruisent donc une nouvelle, faite d'amis.

8/ Anne Dandurand, *Un coeur qui craque*, Mtl, VLB Éditeur, 1990, 131 p., p. 33.

9/ *Ibid.*, p. 26.

10/ *Histoires de familles et de réseaux. Une exploration*, par Andrée Fortin, Denys Delage, Jean-Didier Dufour et Lynda Fortin, 1985, p. 474.

Comme on l'a signalé précédemment, Maryse se sépare de sa famille et de son chum pour se rapprocher de ses amis. Ces liens se solidifient dans *Myriam première*. Gilles Marcotte, dans un article, commente la bonne entente qui règne entre les protagonistes de ce roman qui s'ouvre et s'achève par une célébration dans un jardin idyllique : « [...] le jardin d'Eden peut-être, [...], dans lequel les trois générations, grands-mères, parents, célibataires, adultes et enfants peuvent être réunis, transformant les relations familiales classiques en une générale amitié, une égalité parfaite ¹¹. » Autour du couple formé par Marité et François, gravitent donc les deux célibataires : Maryse et Marie-Lyre. La petite Myriam n'hésite d'ailleurs pas à considérer Maryse comme un membre de la famille :

Même si elle n'est pas de leur vraie famille naturelle, Maryse est la plus cool des tantes. L'autre aussi, Marie-Lyre : ce sont les plus fines. Pourtant elles sont fausses, elles sont seulement les amies de Marité, des tantes surnaturelles, on pourrait dire, mais le monde qui ne sait pas qu'elles sont rapportées ne s'en rend pas compte ¹².

Chose étrange, ces réseaux d'amitiés tendent à imiter parfaitement les liens de parenté ¹³. Ainsi, une personne est souvent déléguée pour jouer le rôle de la tante ou de la mère. Nous nous permettons alors de regarder un peu du côté de Michel Tremblay qui, dans son roman *Le Cœur découvert*, décrit parfaitement ces schèmes de comportement. Il faut noter que si les protagonistes de l'œuvre sont masculins, leur réseau d'amis est composé uniquement de femmes. Ce cercle d'amies très bien structuré remplace la famille du narrateur. Une amie, Hélène, est d'ailleurs

11/ Gilles Marcotte, « Le Temps du Matou » dans *Paragraphes*, no. 2, 1989, p. 41.

12/ Francine Noël, *Myriam première*, Mtl, VLB Éditeur, 1987, p. 22.

13/ Mentionnons, en passant, cette scène du film *Le Déclin de l'empire américain*, où l'universitaire incarné par Pierre Curzi confie à ses collègues : « C'est vous autres, ma famille ».

surnommée « notre mère à tous » dans ce groupe que décrit Jean-Marc, le narrateur :

Tous, [...], c'est le groupe de femmes que je fréquente depuis des années, mes seules vraies amies, mes sœurs ; une famille que nous avons inventée de toutes pièces, où chacun joue un rôle particulier sans toutefois trop le prendre au sérieux, une oasis de paix au milieu des turbulences de nos vies, un refuge devenu essentiel au fil des années parce que bâti sur des besoins très spécifiques ¹⁴.

Nous pouvons donc conclure, en accord avec l'étude de Denise Lemieux, que l'écriture « si elle évoque les séparations, depuis peu s'affaire aussi à colmater les brèches, à rétablir les liens rompus, à réinventer d'autres familles ¹⁵ ». On remarque aussi que la formation de nouveaux réseaux répond à certaines attentes de l'individu qu'il convient maintenant d'analyser.

Splendeurs et misères des réseaux d'amitié

Faute de rester en contact avec sa famille, on se tourne donc vers des amis pour obtenir un support matériel ou affectif. Dans son étude traitant de l'amitié féminine dans la littérature du 18^e siècle, Janet M. Todd fait ressortir les aspects bénéfiques de cette amitié : « Contrairement aux aventures sentimentales si souvent dévastatrices, l'amitié apporte aide et secours. Elle offre un support émotif constant dans un monde patriarcal ¹⁶. » Cette remarque s'avère pertinente encore aujourd'hui. On voit comment, dans *Myriam première* et dans *Babel, prise deux*, les

14/ Michel Tremblay, *Le Cœur découvert*, Mtl, Leméac, 1986, p. 30-31.

15/ Denise Lemieux, « Quelsques enfants, des chats, des chiens, une tourterelle. Les nouvelles familles au coin de l'imaginaire » dans *Couples et parents des années quatre-vingt*, Mtl, IQRC, 1987, p. 116.

16/ Janet M. Todd, *Women's Friendship in Literature*, New York, Columbia University Press, 1980, p. 3. [nous traduisons librement].

amies se supportent mutuellement. Elles se racontent leurs problèmes et se conseillent.

POSSIBLES
Généralions 1991

L'amitié signifie donc échange de confidences, de services. L'amie est là pour les corvées les plus triviales (nourrir le chat durant la fin de semaine), mais aussi pour prêter son oreille attentive. Mathilde, la narratrice du roman de Judith Messier, *Jeff !*, témoigne de la fidèle écoute de ses copines :

Dans sa vie, les hommes ne sont que de passage. Ses vraies amies sont Joëlle, Denise, Sophie et les autres. Ses liaisons durent rarement plus de trois mois. Pendant ces périodes, elle fréquente moins ses copines. Après la rupture, elle revient, penaude, déçue, se réchauffer à leur amitié et panser ses blessures ¹⁷.

D'un autre côté, ces relations amicales s'avèrent parfois aussi exigeantes que les liens familiaux. On doit accorder du temps aux amis, répondre à leurs attentes, se soumettre à leurs jugements. Une étude sociologique des réseaux fait bien ressortir cet aspect : « En ce sens, établir de nouveaux liens où proximité affective et effective se court-circuitent, n'est ce pas non seulement se faire des amis, « s'épanouir » personnellement, mais aussi se recréer des obligations ? ¹⁸ »

La sanction du cercle d'amis peut devenir très astreignante. Marie-Françoise Hans décrit le besoin de se faire approuver par le groupe : « À part le jugement de mon jules, ce sont les avis de mes copines qui m'importent avant tout. Si elles approuvent - mon jeu, mon look, mes idées-, je me sens dans le vrai ¹⁹. » L'amie doit se justifier, s'expliquer devant ses pairs, chose qui n'est pas toujours facile.

17/ Judith Messier, *Jeff !*, Mtl, Triptyque, 1988, p. 52.

18/ *Histoires de familles et de réseaux. Une exploration.* par Andrée Fortin et Denys Delage, Jean-Didier Dufour et Lynda Fortin, 1985, p. 482.

19/ Marie-Françoise Hans, *Le Temps des copines*, Paris, Seuil, 1986, p. 36.

Ainsi, Laurent, l'ami de Maryse dans le roman *Myriam première*, multiplie les efforts pour plaire au groupe (surtout aux enfants). La situation se complique dans le roman *Lux* de Pierre Filion. Le cercle des quatre amies accepte difficilement les nouveaux venus : « Le blocus que nous formions demeurerait impénétrable. Quatre personnes associées, un carré de femmes en plus, rien n'était possible ! Nous formions un bloc solide, tendu à l'extrême, sans code d'accès secret et sans compromis²⁰. » Aussi Bob devra-t-il montrer patte blanche et faire preuve de bonne volonté avant de s'intégrer au groupe. On constate alors que ces réseaux d'amis se soumettent à des règles de conduite tacites, mais tout aussi inviolables. Dans cette même œuvre, par exemple, les quatre copines se rencontrent tous les jeudis soirs au Lux. Zaza, Haline, Francine, et M. la narratrice, se gardent bien de déroger à leur rituel. Lorsque Bob, le néophyte, décidera de ne plus se présenter aux rendez-vous, les quatre femmes lui reprocheront son insouciance.

Parfois, ce genre de sociabilité se heurte aux contraintes plus terre-à-terre du quotidien. Il faut se réserver du temps pour voir ses amis, aménager son horaire en conséquence. Dans *Myriam première*, les trois jeunes femmes n'ont pas toujours le temps de se rencontrer : « Leur amitié rentre mal dans leur grille horaire, leurs rencontres ne sont pas directement productives, ce n'est pas évident²¹. » Pourtant, ces réseaux d'amis ont encouragé la multiplication de nouveaux lieux de sociabilité. Les cafés, les petits restaurants qui offrent des repas légers pullulent à Montréal et la clientèle féminine y abonde. Aussi, l'intrigue des romans ne se déroule-t-elle plus nécessairement dans l'intimité mais occupe des lieux publics comme les terrasses, les salons de thé, les bars, etc. Ce phénomène n'est pas étranger au fait que, pour la plupart des écrivaines citées, la ville n'est plus

20/ Pierre Filion, *Lux*, Mtl, Leméac, 1989, p. 162.

21/ Francine Noël, *Myriam première*, Mtl, VLB Éditeur, p. 335.

synonyme d'aliénation. Au contraire, la métropole est vivante et humaine. Elle est au cœur de toute culture et civilisation car elle favorise les contacts sociaux.

Vers un féminisme tranquille

Jusqu'à maintenant, la littérature ne nous offrait que deux modèles de femmes : le stéréotype de la femme-battante-au-cœur-de-pierre et celui de la midinette-passionnée-courant-à-sa-perte. De plus, la production romanesque antérieure nous présentait toujours les protagonistes féminines dans le carcan des relations familiales ou amoureuses. Les héroïnes se débattaient, prisonnières de ces rapports étouffants. Or voici que les liens deviennent plus souples comme le souligne Louise Dupré dans un article : « La complicité, la tendresse, l'affection entre mères et filles, sœurs, amies, amantes ont remplacé les vieux schèmes de rivalité et de mesquinerie entre femmes ²² ». Les héroïnes romanesques font désormais éclater les clichés réducteurs. La modernité a, d'une certaine manière, facilité la naissance d'un nouveau sujet féminin. Car en transgressant les formes traditionnelles, le roman délaisse aussi l'ancien cadre symbolique. Et ce nouveau personnage féminin gagne en profondeur, en subtilité. On découvre alors le pôle féminin dans sa mutation, dans sa pluralité, au dire de Suzanne Lamy : « [...] les femmes débordent la cartographie de la passion, en nomades qui font leurs, tous les états ²³. Les écrivaines explorent les facettes de leur condition féminine : « Ce qu'elles ont à montrer ? Mais TOUT, nous dit Suzanne Lamy. C'est leur affectivité, leur imaginaire, leur façon d'être au monde, à l'art et au

22/ Louise Dupré, « Quatre esquisses pour une morphologie » dans *La Théorie, un dimanche*, Mtl, Les Éditions du Remue-ménage, 1988, p. 130.

23/ Suzanne Lamy, *Quand je lis je m'invente*, Mtl, l'Hexagone, 1984, p. 13.

langage qui sont mises au jeu, en jeu²⁴. » Ainsi, dans le roman *Maryse* de Francine Noël, la protagoniste, une étudiante en « littérologie », se rebelle contre les modèles féminins que l'on retrouve dans la littérature. Maryse veut créer une nouvelle héroïne. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait dans *Myriam première*, deuxième volet de l'histoire, où devenue dramaturge, la jeune femme réécrit sa généalogie matrilinéaire imaginaire.

Une des tâches essentielles du féminisme consistait à se réapproprier les mythes, à se forger un ancrage mythique et imaginaire. Ce processus historique était nécessaire pour que les femmes s'appartiennent symboliquement, se définissent individuellement et en groupes. Dans les œuvres romanesques, le traitement des réseaux d'amitiés marque alors un tournant dans la mise en place d'une symbolique féminine. Délaissant l'écriture du corps, les écrivaines se tournent vers leurs semblables. Après s'être centré sur l'individu, l'intérêt retourne vers le champ social. Une étape a manifestement été franchie car le sentiment de solidarité ne naît qu'après la conquête de sa propre identité. Ainsi ces années de féminisme, selon Marie-Françoise Hans, ont changé les mentalités, ont permis « aux femmes de se rapprocher, de se voir autrement qu'en concurrentes fatales et de clarifier leurs rapports²⁵. » Moins revendicateurs, ces romans contemporains participent activement à la lutte des femmes. En élaborant un nouveau modèle littéraire féminin, ces écrivaines et écrivains véhiculent une représentation plus véridique et positive de la femme. Francine Noël, pour ne nommer que celle-là, ne se contente pas d'affirmer son identité propre par l'écriture, elle dote les femmes d'une représentation culturelle fidèle à la réalité. Et c'est bien là la définition du féminisme d'après Louise Dupré :

24/ Suzanne Lamy, *Quand je lis je m'invente*, Mtl, l'Hexagone, 1984, p. 55.

25/ Marie-Françoise Hans, *Le Temps des copines*, Paris, Seuil, 1986, p. 145.

La conscience féministe, c'est précisément ce passage au conscient : la perception, la reconnaissance de soi comme femme et, par conséquent, d'une réalité commune aux femmes. C'est la capacité de s'abstraire, de passer du je au nous, de transformer son jugement moral, comme individuelle, en un jugement éthique, une conscience historique ²⁶.

Tiens, il va falloir que je parle de tout ça à Françoise, lors de notre prochaine rencontre, samedi prochain à la Petite Ardoise...

26/ Louise Dupré. « Quatre esquisses pour une morphologie » dans *La Théorie, un dimanche*, Mtl, Les Éditions du Remue-ménage, 1988, p. 122.

Les clichés capitaux du moderniste québécois

Souvent je pense que la seule solution, ce serait de les tuer, toute la gang, tous ceux qui ont plus de quarante ans ¹

Par les temps qui courent, la pensée politique au Québec est particulièrement pauvre. Elle déroge rarement aux canons instrumentalistes. Le débat sur le conflit des générations est typique de ce phénomène. La nouvelle génération s'évertue à persuader son aînée qu'elle est la « génération sacrifiée » ² ; les baby boomers, par un réflexe passionnel, tentent de faire croire qu'avant eux « il n'y avait rien ». Comme s'il n'existait pas, au Québec, une large strate de jeunes privilégiés ; et comme si la société québécoise était subitement née à l'aube des années soixante. Curieusement, aucun analyste n'a fait remarquer jusqu'à présent que ces antagonistes partagent une même conception caricaturale de la société québécoise. Leur caricature du Québec moderne, je la résume en trois petits clichés capitaux. *Premier cliché* : la société québécoise représentait, avant 1960, une version catholique du Goulag. *Deuxième cliché* :

1/ Gravel, François, *La note de passage*, p. 9, Boréal, 1985. Ce commentaire, exprimé par un des personnages du roman, s'adresse en fait à cette génération qu'on a déjà appelée les « gavés de la Révolution tranquille ». S'il est vrai que cette génération a joui de privilèges uniques, il ne faut pas en faire une tragédie. Je prêche pour ma part, tout bêtement, en faveur de l'amitié entre les générations. Je crois d'ailleurs profondément que la connerie, comme l'intelligence, ça n'a rien à voir avec l'âge.

2/ La dernière lamentation en date est celle du journaliste Richard Martineau : *La chasse à l'éléphant*, Montréal, Boréal, 1990.

la révolution tranquille s'est avérée, en termes de vie publique, la période idyllique du Québec. *Troisième cliché* : le Québec est, présentement, une société résolument moderne où il n'y aurait « plus rien à penser ». Dans le présent texte, j'essaie de comprendre comment nos *modernistes québécois* en sont arrivés à accréditer ces clichés qui, hélas, nous sont savamment (!) enseignés depuis une dizaine d'années dans nos écoles.

La naissance de la tragédie

Le premier élément qui permet de comprendre notre propension à avaler de tels clichés a trait au discours public. De façon fort insidieuse, le commentaire s'est substitué à l'analyse dans la sphère publique. L'un des thèmes de prédilection de nos *commentateurs* est justement le sempiternel « conflit de génération ». Que raconte le *media star* ? Il dit qu'il est *contre*. Contre quoi ? Contre une génération. Une génération, pour être précis, qui a eu le grand privilège de chialer et de s'empiffrer simultanément, sans, bien sûr, que ces activités se nuisent l'une et l'autre. Et puis après ? devrions-nous objecter. Car existe-t-il un droit, pour les générations, de jouir des mêmes privilèges ? La réponse est non. Et ça, tout le monde le sait même si on fait semblant d'y croire. Alors, pourquoi nos journalistes et autres chercheurs subventionnés ont-ils produit une pléthore d'études sur la jeunesse ? C'est que la pensée-jeune a joué un rôle essentiellement *thérapeutique* dans cette société fascinée par les *traits* de la jeunesse. C'est pour cela, que depuis le début des années quatre-vingt, on a multiplié les *machins-jeunesse* : Sommet québécois de la jeunesse, Année Internationale, projet ONET, Option Déclit... Sans compter la création des *sections jeunesse* au sein d'à peu près toutes les institutions de la société. La situation objective des jeunes justifiait-elle cette obsession à l'égard de la jeunesse ? Bien sûr que non. En fait, on ne comprend cet engouement qu'en retraçant l'apparition de la caté-

gorie *jeune*, c'est-à-dire suite à la scolarisation de masse. Avant cette époque, les *jeunes* n'existaient pas ; après, la jeunesse est devenue une condition universelle. Les jeunes se sont donc métamorphosés en un bloc monolithique. De sorte qu'aujourd'hui, être jeune c'est répondre à telle détermination. Le jeune est *nécessairement* pour le *changement* et contre la *tradition*. L'expression « *Vous autres les jeunes...* » ne fait que refléter cette vérité élémentaire. Le stade suprême du modernisme³ coïncide justement avec ce moment où la société se conforme aux traits de la jeunesse : juvénilité, nouveauté, légèreté. Car si l'avenir d'une nation repose sur sa relève⁴, c'est-à-dire la nouvelle génération, il importe que la société adopte les traits de sa jeunesse.

Nous l'avons tant aimé notre Révolution

Le second élément qui contribue à renforcer notre croyance à l'égard des trois *clichés capitaux* est de nature idéologique. Depuis le début de la seconde moitié du siècle, le Québec est entré avec passion dans l'ère moderne. Le moderniste québécois a épousé sans réserve la lutte contre la religion, l'autorité et la tradition. S'ils n'ont pas été les premiers à aller au front, les *baby boomers* furent certes les soldats les plus enragés⁵. L'une des séquelles de cette guerre — et c'est la tare fondamentale du modernisme — consiste dans cette habitude de tout cataloguer entre ce qui est actuel (*in*) et ce qui est

3/ J'entends ici par « modernisme », une *dévi*ation du projet moderne.

4/ Souvenons-nous de la belle phrase, lancée par François Mitterand, après le massacre sur la place Tiananmen : « *Une société qui tire sur sa jeunesse est une société sans avenir* ».

5/ Le sociologue Hubert Guindon a bien observé le phénomène : « *The men and the women of my generation were impatient and restless under the socio-political system and the world of tradition we entered in the post-war period. We espoused modernism with a vengeance, and the jaundiced view of traditional society we constructed and propagated was not, in retrospect, an « objective, detached and scientific » analysis of reality* », dans : *Quebec Society : Tradition, Modernity and Nationhood*, Toronto, University of Toronto Press, 1988 : p. viii.

dépassé (*out*). Depuis toute idée est mesurée à l'aune de la nouveauté ; est bannie, sans droit d'appel, l'horreur suprême : j'ai nommé l'*archaïque*.

POSSIBLES
Généralions 1991

J'emploi le mot « imbécile » au sens latin du terme : qui n'a pas de bâton (*bacillum*) pour se défendre et s'appuyer. Le sens de « faible d'esprit » est venu tardivement. En ce sens latin, je dis que les modernistes qui du passé font table rase, sont des imbéciles ; des imbéciles intelligents, souvent, d'autant plus forcés dans leur rejet des appuis et protections que procure l'*archaïque*. Le rôle des imbéciles de profession est d'imbéciliser la société. Ils confondent le passé et le dépassé : mais « le passé n'est jamais mort » (Faulkner). C'est le modernisme, qui est dépassé. Qui est une pensée du XIX^e siècle. La crise de la modernité est en fait une crise du modernisme ⁶

Le modernisme est bien portant au Québec. Son *credo* a d'ailleurs été explicitement repris, récemment, par le journaliste Pierre Foglia.

Parce que c'est pas une joke. C'est vrai mon vieux. C'est vrai qu'avant nous, il n'y avait pas grand chose. Tu les as pas connus toi. Moi si. Une petite classe de lettrés et en dessous, des brutes, des bêtes. C'était ça le monde quand on est arrivé, nous les baby boomers. Et qu'est-ce qu'on a fait tu penses ? Tout. On a tout fait. C'est pour ça que vous n'avez plus rien à faire ⁷

Cette citation est éloquent car elle révèle cette tare : nier, radicalement, tout héritage du passé. Nos modernistes québécois ne vivent en effet *pour* le présent ; ils glorifient sans ménagement la nouveauté et ils discréditent tout ce qui fait *déjà vu*. Je dirais même que le paradoxe du modernisme réside dans cette étrangeté : obnubilés par le désir de *faire* l'histoire, les modernistes ont littéralement négligé l'his-

6/ Laurent Dispot, *Manifeste archaïque. Pour une morale de la modernité*. Paris, Grasset, 1986, p. 10.

7/ Pierre Foglia, *La Presse*, 13 novembre 1990. Il reste tellement plus rien à faire que la moitié des membres de la nouvelle génération passe ses journées à se chercher du travail...

toire-comme-mémoire. C'est devenu un lieu commun mais rappelons-le tout de même. L'école, espace par excellence de la connaissance, est un coffre à trésor...vide.

La grande liquidation du passé

Christopher Lasch a fort bien analysé le problème dans *The Culture of Narcissism*. En moins de deux décennies, aux États-Unis, la dissidence a envahi la norme tandis que la *différence* s'est transformée en hégémonie. En conséquence, selon cet historien, le « style de vie adolescent » s'est imposé à l'ensemble de la société de sorte que l'individu moderne est une réincarnation de Narcisse. Au lieu de placer ses aspirations dans la sphère publique, l'individu moderne se replie sur soi, en adoration de sa propre image. Il s'aménage une petite vie, remplie de doux plaisirs⁸. Dans sa conception de la *polis*, la vie n'est faite que de droits, à consommer dans l'immédiat. L'avenir, comme le passé, s'avère impertinent pour le Narcisse des temps modernes car l'activité de consommation est toujours actuelle, immédiate ; il est dès lors impossible de garder en mémoire des souvenirs précieux qui permettent de faire face à la vieillesse.

Liquidation du passé ? La preuve n'est pas difficile à administrer. Comparez les sociétés modernes, dans n'importe quel débat public ou dans une simple conversation, aux sociétés du passé. Irrémédiablement, l'on vous traitera soit de *nostalgique*, soit de *passéiste* ou encore de *réactionnaire*. De sorte qu'aujourd'hui l'on se refuse à penser que la vie de l'esprit ait pu être meilleure à des époques antérieures. Étant synonyme d'archaïsme, les idées issues

8/ Christopher Lasch, *The Culture of Narcissism*, New York, Warner Books, 1979 : « Narcissism appears realistically to represent the best way of coping with the tensions and anxieties in modern life », p. 101. C'est un peu ce qu'on suggère quand on vous dit : « Prends soin d'toi ».

de la tradition se voient confinées au rayon des *vieux objets*. Le rejet de toute forme de mémoire a ainsi pour conséquence de paralyser la faculté de juger⁹. Une manifestation de ce phénomène est que le jugement est aujourd'hui confondu avec le goût. Et puisque tous les goûts sont subjectifs, c'est-à-dire relatifs à la perception des individus, l'on ne saurait discriminer. Comme les goûts, tous les jugements se valent... à tel point que même le néo-nazi loge maintenant à l'enseigne du relativisme¹⁰.

Plus spécifiquement, le *dogme* moderniste veut que toute évocation d'une idée traditionnelle soit considérée comme le signe d'une nostalgie passésiste : —« *C'est archaïque !* » tranche le moderniste, en ricanant ou en fronçant les sourcils... Mais l'indifférence moderniste à l'égard de l'*Ancien Régime* tire son origine de l'appauvrissement narcissique du psychisme. Derrière la dépréciation du passé, se défile la dégradation de la faculté de juger. L'individu moderne ne se sent plus coupable¹¹ ; il est anxieux. Il ne cherche pas à imposer ses propres certitudes aux autres ; il cherche seulement un sens à sa vie. Libéré de la tradition et de l'autorité, il doute aujourd'hui de la réalité de sa propre existence. S'apercevant, au terme de sa vie, que l'immortalité est hors d'atteinte¹², le moderniste confond l'échec de sa vie avec celui de sa nation, ou encore avec celui de sa civilisation¹³. Et ce n'est hélas pas que du cinéma...

9/ Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p. 283.

10/ Une série de reportage, au Point de Radio-Canada cet été, montrait que pour les jeunes skin heads de Montréal, leur idéologie en valait une autre.

11/ Lise Bissonnette, *Le péché, connais pas !*, *L'actualité*, 15 mai 1990, p. 7 : « Avec la notion de péché, est aussi devenue tabou celle de la culpabilité ».

12/ Soit par la gloire, soit par la progéniture.

13/ F. Fournier, J.-F. Thuot & D. Villeneuve, *Déclin d'un empire ou d'une génération ?*, *Le Devoir*, 25 août 1986.

Sans passé ni futur, l'individu moderne est tenté par la fuite vers l'avant. Il faut, coûte que coûte, trouver des « solutions nouvelles »¹⁴. Raisonement typique, il est vrai, du prêt-à-penser moderniste qui, visant à refaire le monde, glorifie la nouveauté. Or, la nouveauté n'est aucunement un critère valable pour penser le politique. Au contraire, s'il y a un siècle où l'on a cherché à créer le *nouvel homme*, c'est bien le XX^e siècle, celui des horreurs totalitaires¹⁵.

Repenser la polis

Ces horreurs totalitaires ne sont pas *sorties* du passé par hasard. Elles sont attribuables, dans une large mesure, à notre conception moderne du politique. Celle-ci est essentiellement instrumentaliste, c'est-à-dire qu'elle est définie avec les catégories des fins et des moyens¹⁶. En d'autres termes, le politique est toujours pensé comme un *travail*¹⁷. Or, le travail, comme la consommation, n'est qu'un stade du cycle perpétuel de la vie biologique. C'est le domaine de la futilité, de la non-permanence, bref de ce qui ne *dure* pas. Le problème réside dans le fait que la *polis* est cette volonté chez l'homme d'établir un monde dura-

14/ En témoigne ce texte d'Ariane Émond, dans *Le Devoir*, où elle affirme que tout ce dont nous avons besoin, dans le contexte actuel, ce sont des « idées nouvelles » ; 3 octobre 1990.

15/ Les modernistes sont bien silencieux, dans les salles de cours, sur les expériences « radicalement nouvelles » qu'ont été le stalinisme et le nazisme.

16/ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.

17/ On a des exemples de ça tous les jours. Je retiens celui-ci : lors du marathon pour sauver l'accord du Lac Meech, en juin 1990, les premiers ministres venaient déclarer *live* aux citoyens canadiens, assis devant leur télé, que s'ils avaient « travaillé » pas mal fort, ils restaient quand même beaucoup de « travail ». Quand un premier ministre ne fait pas de distinction entre la nature de son activité et celle du charpentier, ça en dit long sur la culture politique d'un pays.

ble¹⁸. En fait, la seule façon d'établir une permanence dans le monde est de repenser le projet moderne en respectant les *traits durables* de la *condition humaine*. Et je pense sincèrement que l'idéologie moderniste, qui a tant séduit la génération de la *révolution québécoise*, est un obstacle à la préservation de ces traits durables puisqu'elle privilégie de façon obsessionnelle la *nouveauté*.

La principale expérience politique que nous avons vécue, durant les années quatre-vingts, est une compréhension intuitive et confuse des limites du modernisme. Et c'est précisément à cause de cela que cette décennie a été marquée par la fin des « grands projets de société ». L'erreur de la nouvelle génération a cependant été de réfléchir le politique dans les termes mêmes de l'idéologie qu'elle condamnait, c'est-à-dire à partir de postulats instrumentalistes. Le seul véritable drame, pour cette génération, c'est qu'à ce jeu, ce sont ceux qui possèdent les « moyens » qui imposent leurs « fins ». Au lieu de s'auto-flageller sur la place publique et de réclamer plus de privilèges, il aurait certes été plus judicieux, avant de dire quoi que ce soit, de repenser le politique à partir des expériences du siècle. Projet, soulignons-le, que les intellectuels québécois n'ont jamais entrepris¹⁹. Il faut repenser la modernité modestement, c'est-à-dire en ne faisant pas table rase pour la énième fois. Il faut, en effet, repenser le politique par un renouvellement du projet moderne, en respect de la tradition que nos aînés immédiats ont liquidé. Qui sait, si, en faisant le ménage du coffre de nos vieilles perles, on ne trouverait pas au fond, un vrai trésor ?

Puisque le but ultime de tout mortel est de laisser sa *marque*, pour avoir l'impression, au moins, d'une certaine immortalité, le projet qu'il importe de se

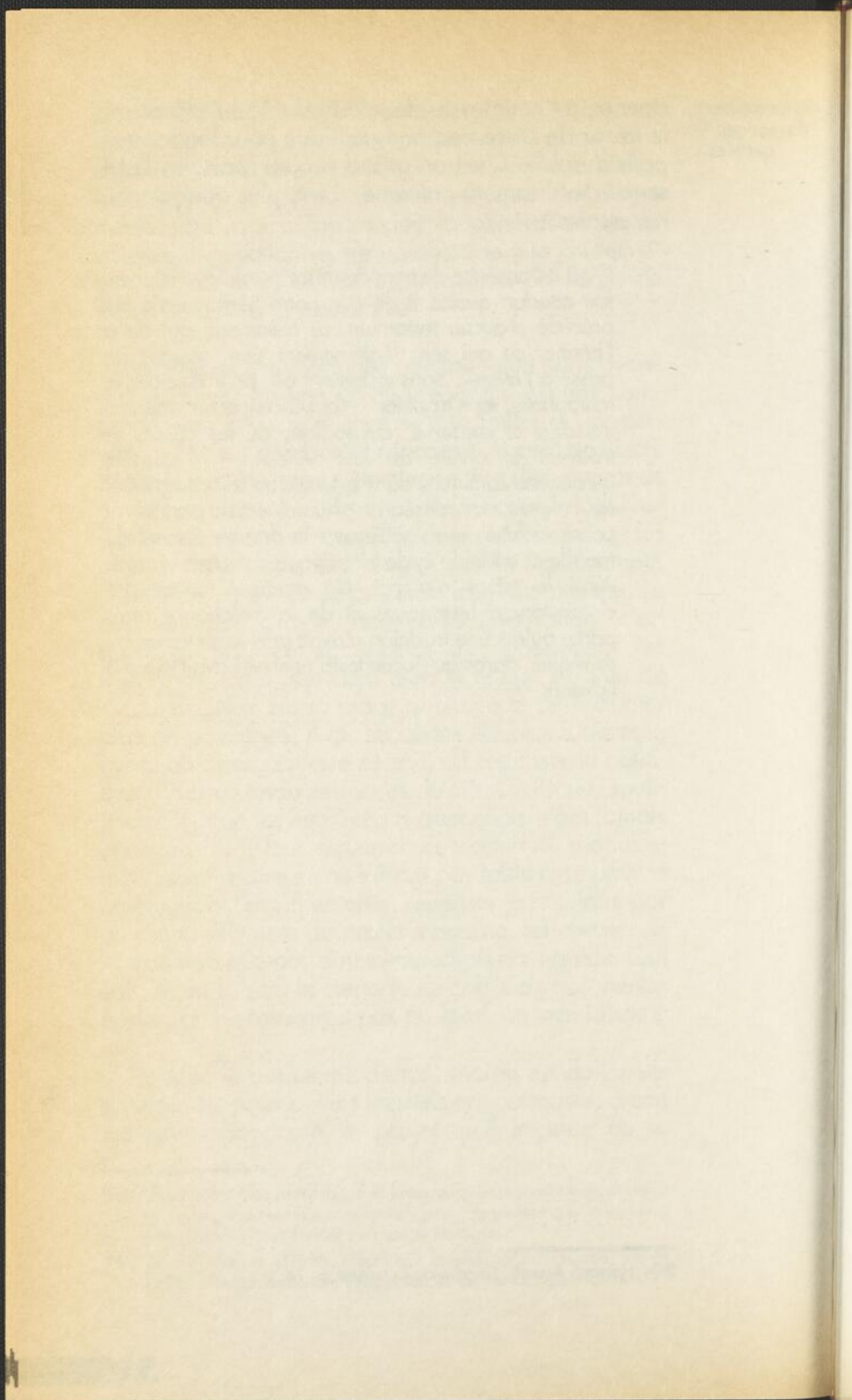
18/ Quand Trudeau prédisait, à la blague, que sa constitution durerait mille ans, il avait au moins l'intelligence de penser que la *polis* est une tentative pour fonder un *monde durable*.

19/ Le mouvement d'autocritique qui a déferlé en Europe, après l'affaire *Soljénitsyne*, n'a jamais suscité de pendant au Québec.

donner, à l'heure actuelle, c'est celui-là : *redécouvrir* le trésor de notre tradition politique pour fonder une *polis* durable. C'est un grand projet. Mais, en l'absence de testament politique, il est, plus que jamais, nécessaire.

C'est à l'absence de nom du trésor perdu que le poète fait allusion quand il dit que notre héritage n'a été précédé d'aucun testament. Le testament, qui dit à l'héritier ce qui sera légitimement sien, assigne un passé à l'avenir. Sans testament ou, pour élucider la métaphore, sans tradition — qui choisit et nomme, qui transmet et conserve, qui indique où les trésors se trouvent et quelle est leur valeur — il semble qu'aucune continuité dans le temps ne soit assignée et qu'il n'y ait, par conséquent, humainement parlant, ni passé ni futur, mais seulement le devenir éternel du monde et en lui le cycle biologique des êtres vivants. Ainsi le trésor n'a pas été perdu à cause des circonstances historiques et de la malchance mais parce qu'aucune tradition n'avait prévue sa venue ou sa réalité, parce qu'aucun testament ne l'avait légué à l'avenir.²⁰

20/ Hannah Arendt, *La crise de la culture*, p. 14.



ANDRÉ THIBAUT

Changer DE vie au lieu de changer LA vie

Lettre de présentation confidentielle
destinée aux vétérans déroutés,
c'est-à-dire aux intellectuels de ma
génération

*Bonjour camarades ou salut les copains (au
choix),*

*Voici venu le septième jour, celui où les dieux de
l'analyse critique et de la contre-culture se reposè-
rent. Ils ne virent pas que cela était beau, mais se
désolèrent plutôt des trahisons de l'histoire. Nous
avons écouté avec confiance le chant du vent où
selon Bob Dylan se trouvait LA RÉPONSE. Contre
toute attente, le vent a tourné. Les inégalités économi-
ques et le conformisme culturel ont repris le terrain
perdu. Jusqu'à la danse sociale qui est revenue en
force emprisonner les couples dans des figures ré-
glées comme du papier à musique !*

*À notre tour, nous retombons facilement dans un
de nos vieux défauts, gens des sciences humaines,
celui de dénoncer sans énoncer, de nous adonner sur
les savoirs et les pratiques existants à un travail de
rupture sans oser livrer nos propres formulations au
feu de critiques éventuelles. L'autre risque serait de
revenir à la tradition de l'étude détachée des facteurs
sociaux qui conditionnent et expliquent tout ce dont
on devrait s'étonner. Dans l'espoir d'éviter ces diffé-
rents pièges, je sens le besoin périlleux de clarifier
l'état présent et sans doute provisoire de mes ré-*

flexions. En attendant de lire les tiennes, je te prie de croire à tout le blabla qu'on a l'habitude d'inscrire au bas des lettres.

POSSIBLES
Génération 1991

« Dans la vie, on fait ce qu'on peut »

Plusieurs grandes transformations sociales qui suscitaient beaucoup d'espoirs ne se sont donc pas réalisées. Parmi les raisons, mentionnons les contraintes venues des ressources humaines existantes. Ainsi, comment n'aurait-on pas adhéré en principe à l'objectif de redonner aux résidents des quartiers le contrôle collectif de leur environnement ? Mais au moment de le réaliser, on doit regarder où se situe sa maison. On s'aperçoit alors que la moitié des voisins y ont emménagé durant les derniers cinq ans — ou qu'il s'agit d'une zone-dortoir dont les habitants auraient peine à se reconnaître. Les idéologues avaient composé leurs sérénades, sans vérifier s'il y avait suffisamment d'amoureux sur et sous les balcons. Les paysagistes de la nouvelle société-jardin avaient conçu des jeux d'eau d'une grande perfection formelle, mais la trop mince nappe phréatique ne suffisait pas à alimenter les fontaines.

D'autres fois on a cru que de nouvelles structures changeraient à elles seules les règles du jeu. Permettez-moi un petit tour en Italie (ça varie le décor et... ça me fait pratiquer la langue). Le mouvement vert a obtenu la nomination à l'administration municipale de Milan d'une adjointe à l'écologie qui s'appelle Cinzia Barone. Magnifique reconnaissance officielle ! Et la voilà qui doit déclarer forfait devant la manipulation religieuse et autres ficelles cachées que sait tirer un certain don Verzè, administrateur d'un complexe hospitalier privé gigantesque aux appétits de croissance insatiables : « Mes amis écologistes me signalent depuis quelque temps la curieuse situation de ce prêtre qui réussit à faire modifier le plan directeur de zonage au point de dévier les rues(...). Je peux me tromper, mais je crains que don Verzè

Changer DE vie
au lieu de
changer LA vie

possède un pouvoir de conditionnement qui traverse tous les partis politiques »¹. Chez nous aussi, plusieurs se sont investis dans d'épuisantes luttes qui ont transformé les apparences du pouvoir sans en modifier la réalité.

Puis tout à coup, la conjoncture externe est venue creuser encore davantage ces écarts entre projets sociaux et réalisations. Le Japon est entré en scène et a entraîné la planète dans une course productiviste féroce. Les rapports économiques mondiaux sont devenus aussi amicaux que la « coexistence » religieuse et ethnique au Liban. On espérait créer le « pays qui n'existe pas » (comme dit une chanson de Kurt Weil) et on s'est retrouvé « au pays où se fait la guerre » (comme dit une mélodie de Duparc) ; beaucoup y aspirent à la paix, mais la liste des gens ayant les ressources voulues pour y contribuer activement ne fait pas le poids comparée à celle des belligérants. Mourir pancarte pacifiste en main fait-il avancer quoi que ce soit à part le mythe de la grandeur du martyr ? Les amants ont-ils alors d'autre choix réel que de rechercher au moins dans des zones moins exposées « l'harmonie du soir » ? De se donner des conditions de recueillement pour sauvegarder leur capacité de penser et de s'aimer en échappant aux déterminismes de la violence ambiante ?

Tel acteur se croyait un adulte solide et influent, capable d'infléchir le sens de l'histoire ; dans le feu de l'action, il s'est découvert enfant solitaire et démuné, incertain et inquiet de sa propre survie la plus immédiate. Il se préoccupe d'abord de panser ses plaies et de grandir, ce qui le rendra peut-être moins vulnérable. Mais bien sûr, au moment où on voit disparaître les comités de mobilisation et prospérer les cours de danse sociale, toutes ces significations ne se manifestent pas avec évidence.

1/ Valeria Gandus. « Lo chiamavano Sanità », *Panorama*, 14 mai 1989, pp. 70-73.

En termes moins poétiques, ce qui a le plus changé depuis dix ans, c'est la façon même de changer. Avec autant d'énergie qu'auparavant, on s'évertue à changer DE vie et non plus à changer LA vie. Que veut dire le « de » dans la première expression ? Belle colle de syntaxe, n'est-ce pas ? Le Robert énumère à propos de la préposition « de », certains emplois seconds où « la fonction grammaticale prime le sens » ; cela se passe en particulier avec des « verbes transitifs employés indirectement », comme lorsqu'on traite « de » quelque chose au lieu de traiter quelque chose. Lorsqu'on change « de » vie ou « de » vêtement, la vie et le vêtement sont encore l'objet de cette action mais de façon moins radicale ; si je change « de » vie, on peut encore dire : « Qu'est-ce qui est changé ? la vie. Par qui ? par moi. »

Comment les gens de cette fin de millénaire s'y prennent-ils ? Je vois une analogie avec la Renaissance, période où les humains ont intensément changé de vie. Ils l'ont fait en particulier en pratiquant *la perspective* et *l'exploration*. Ils ont humblement regardé les choses à partir d'un point de vue particulier et abordé le monde comme un territoire inconnu à découvrir sans trop de certitudes pour se guider.

Je n'y vois pas a priori une démission ou une trahison. À force de changer de vie, les gens de la Renaissance ont aussi changé la vie. Peut-être avons-nous assimilé la maxime « agir localement »... (à partir de combien de partenaires une action perd-elle l'étiquette de *privée* pour avoir droit à celle de *locale* ?)

Aurait-on davantage besoin aujourd'hui de voir enfin les résultats de son action ? Si suffisamment de gens modifient leur rapport à un environnement, cela change-t-il l'environnement lui-même ? Le décrochage est-il une forme de grève ?

Changer DE vie
au lieu de
changer LA vie

Cette option n'est pas sans pièges, tels l'éclatement, par manque de coordination, dans mille directions qui risquent de s'annuler. Le manque de visibilité empêche que l'action de l'un serve d'inspiration et de support pour l'action des autres. On laisse à l'abandon des secteurs où de plus faibles que soi continuent à payer la note.

Mais voyons d'abord les terrains où il se passe vraiment quelque chose. De quoi les gens changent-ils plus précisément lorsqu'ils changent de vie ? Ils remplacent des formes mutilantes de couples, de familles et d'appartenances mécaniques par des formes et des réseaux de relations qui se veulent plus signifiants. Ils rompent avec les chaînes d'une carrière ou d'un emploi. Ils introduisent du loisir comme espace de liberté dans une vie où tout était soumission — de l'information et de la culture là où des croyances imposées de l'extérieur occupaient tout l'espace de la pensée... mais il leur arrive aussi de passer à une vie toute centrée sur la consommation ou le culte de soi-même.

L'objectif de changer *la* vie impliquait que ce qui existe ne valait pas le coup et qu'il fallait y substituer du radicalement nouveau. En affirmant qu'il fallait changer *la* vie, on laissait souvent entendre qu'à moins de cela, toute tentative de changer *de* vie était vouée à l'échec. Lorsqu'on opte maintenant pour changer de vie, on croit pouvoir se satisfaire d'un meilleur arrangement de ce qui existe... dont une partie est due à ceux qui ont essayé de changer *la* vie. Vue au plan des objectifs, l'optique actuelle apparaît plus conservatrice ou au moins plus modérée ; si on la mesure à l'aune des réalisations effectives, le diagnostic peut s'inverser.

« Nous sommes ici pour prendre une décision »

POSSIBLES
Génération 1991

Ce qui semble avoir disparu, c'est la perspective eschatologique, emportée par un discrédit qu'elle a bien mérité. Combien de décisions utiles ont été naguère renvoyées aux calendes grecques parce qu'on les accusait de ne pas instaurer immédiatement l'avènement définitif d'un ordre meilleur intégral ! Combien d'inactions, d'attentes passives, a-t-on justifiées ainsi !

Le souci d'intervenir d'abord et avant tout sur sa propre vie, son environnement immédiat, ses rapports interpersonnels, traduit le dégoût de ces savantes et vertueuses tergiversations, ainsi que la volonté d'infléchir effectivement quelque chose dans le monde réel, quitte à privilégier l'efficacité par rapport à la perfection. Dans les termes employés par Weber, on est passé d'une « éthique de conviction » à une « éthique de responsabilité ». Lorsqu'on décide de décider au lieu de se contenter de définir dans l'abstrait les paramètres d'une solution idéale, on accepte du coup d'assumer des limites, les siennes propres et celles du contexte ; on consent a priori à ce que son action produise des améliorations partielles.

Inutile de nous cacher que cette perspective entraîne un certain deuil. Il vaut la peine d'en cerner l'objet. Ce qui s'éteint alors, c'est un certain caractère sacré de l'action sociale et politique. De toutes les formes d'évasion, le sacré est sans doute la plus fascinante.

Le sacré permet d'imaginer des repères absolus dans la mouvance angoissante d'un univers relatif, des plages de pureté dans une existence qui doit sans cesse composer avec la contamination de tout par tout dans l'enchevêtrement permanent des multiples dimensions du réel. Toute décision effective le confronte avec ces inévitables souillures, et repré-

991
Changer DE vie
au lieu de
changer LA vie

sente donc une profanation. La *lingua sacra* de l'engagement politique parlait plutôt de récupération !

Mais pour se permettre le privilège d'entretenir un imaginaire ainsi protégé contre les contingences quotidiennes, il faut déjà bénéficier d'abris fort efficaces. Ce n'est pas un hasard si l'aristocratie et la haute bourgeoisie ont souvent fourni aux mouvements sociaux leurs idéologues les plus intransigeants. On peut ajourner bien des décisions, quand on n'a pas grand-chose à décider parce que sa condition, son statut, ses ressources, apportent déjà des réponses amplement satisfaisantes aux problèmes de la survie et de la croissance. Il était donc inévitable — même si on l'a mal prévu — que l'accès de nouvelles couches de population à un minimum de qualité de vie et de marge de manœuvre, ramène à la surface le défi de la décision et oblige à tenir compte des conditions concrètes de l'action. Une de ces conditions implique qu'on prenne la mesure de la portion de réalité sur laquelle on a une influence effective. Cela me rappelle un texte de Daniel Mothé que je n'arrive pas à retracer et où il se moquait des tentatives de confier aux ouvriers l'autogestion financière de leur entreprise là où on ne leur permet même pas de contrôler leurs tâches.

La distinction que je viens de mettre en relief ne vise pas les différences de classes au sens restreint du terme. Tous ceux qui pour une raison ou pour une autre se trouvent en situation d'écoper personnellement de la dureté des règles du jeu en arrivent, surtout lorsque ces règles se durcissent encore davantage, à devoir poser des gestes en fonction des résultats que ces gestes produiront. Je connais plusieurs cas récents de professeurs d'université qui se sont vu refuser l'agrégation ou la titularisation parce qu'ils ont priorisé la qualité de l'enseignement, le service aux collectivités ou la vulgarisation scientifique plutôt que la course aux subventions élevées et aux publications réservées au club privé des spécialistes pointus d'une sous-discipline. La critique glo-

bale de ce système, avec l'espoir utopique d'humaniser l'Université dans son essence, a fait un bon bout de chemin, et je m'y suis adonné comme d'autres.² Lorsqu'il devient évident que loin de bouger dans le sens désiré, l'institution universitaire se cabre de plus en plus dans son carriérisme narcissique, il reste à se demander si on souhaite rivaliser avec don Quichotte dans une lutte sublime mais sans espoir. En tous cas, il n'y a plus moyen de s'asseoir sur son derrière dans la tunique immaculée des adventistes.

Devant l'échec des anticipations prophétiques triomphalistes, on finit par entrevoir l'action d'aujourd'hui non plus comme la lointaine préparation d'un monde radicalement autre, mais comme le prélude immédiat d'une ambiance un peu meilleure demain matin à tel endroit précis. Par exemple la salle de cours et le bureau où le professeur rencontre ses étudiants, le lendemain du jour où il a dit dans sa tête aux magouilleurs qui excellent à se « ploguer » sur les comités de promotion autant que de subventions et d'acceptation d'articles, de se mettre leurs faveurs quelque part s'il faut pour en bénéficier les payer d'une orthodoxie aussi étroite et d'une telle insignifiance. Le martyr d'hier vient de recouvrer sa liberté intérieure, sa désinvolture, sa capacité de participer patiemment à l'invention de lieux alternatifs à l'intérieur même de l'Université. Sans s'en rendre compte, les inquisiteurs qui l'ont marginalisé, lui et plusieurs autres, leur ont donné le message que la reine-mère ne tolérerait aucune diversité dans sa ruche ; au lieu de s'épuiser à vouloir renverser une tyrannie somme toute très localisée, surgit l'idée de bâtir tout doucement de nouvelles ruches juste à côté. Cet autre type de décision a l'avantage de permettre d'en entreprendre la réalisation séance tenante. Choix plus modéré, bien sûr ; plus conservateur ? j'ose me permettre d'en douter !

2/ « Bureaucratization de la vie intellectuelle : le cas de la sociologie », dans ACSALF, *Travailler au Québec*, Montréal : Éditions Saint-Martin, 1981 (Communication à l'ACSALF).

1991
Changer DE vie
au lieu de
changer LA vie

Et si en plus le fait d'assumer la responsabilité des changements que l'on souhaite sans obliger l'humanité entière à partager les mêmes vues était l'indice qu'on commence à avoir une sensibilité démocratique ?

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Main body of faint, illegible text, appearing as a large block of bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text at the bottom of the page, likely bleed-through from the reverse side.

MADELEINE DWANE

De nouvelles façons de vieillir

Lorsque tu jases avec des personnes qui se disent retraitées ou du « nouvel âge », et que celles-ci te racontent comment elles ont vu, reconnu vieillir leurs parents et grands-parents, et ce qui les préoccupe ou occupe actuellement, tu viens de glaner un matériel important pour alimenter tes réflexions.

Lorsque toi, au seuil de cet âge reconnu comme début d'un vieillissement certain, tu observes tes agissements, tu scrutes tes préoccupations, tu interrogues tes désirs et tes rêves, tu viens d'ouvrir un dialogue fécond avec toi-même et la société et le temps.

C'est dans cette perspective que je veux confier à vous lecteurs et lectrices, les prises de conscience importantes qui émergent de mon âme et de mes relations humaines puis mes réflexions ou commentaires à des questions existentielles qui m'habitent.

Beaucoup de personnes arrivent à une époque, où ce qu'elles appelaient responsabilités et même devoirs impérieux, se sont évanouis, noyés. Elles ont, pour plusieurs, le souvenir d'avoir beaucoup investi de temps, d'énergies, de gestes, pour donner, aider, construire, plaire, puis la récolte n'a pas été proportionnelle. Les petits bonheurs simples, routiniers même sont souvent devenus absence, déception, fatigue. Les désirs, les besoins, les attentes multiples n'ont plus de noms, mais crient famine. À travers les langages alléchants de la publicité, de l'opinion des autres, de la mode, elles rêvent entre autres d'un conjoint retraité, attentif, présent, alors qu'il continue

à vivre en dehors avec et pour d'autres, quasi en étranger.

POSSIBLES
Généralions 1991

- Les rêves d'intimité, de paix, de loisirs, ensemble deviennent parfois déception. Il leur faut alors trouver une autre famille, d'autres à aimer, à donner, c'est le ressac des invitations au bénévolat, au regroupement, aux nombreux passe-temps, pour combler le vide, le manque, la course du temps, c'est un vagabondage mi-badin, mi-moral à la remorque des discours émotifs, altruistes ou réactionnaires. C'est le marchandage entre se faire plaisir, faire plaisir, donner ou se donner, travailler ou faire travailler, se faire porter ou se prendre en main, se définir et se choisir.

- Toute personne a à faire, un jour, un bilan face à la réalité ou à laisser dire, laisser faire. Si l'on considère la différence de penser et d'agir de certaines personnes par rapport à la conception qu'avaient leurs parents concernant les dimensions suivantes : l'argent, le loisir, le travail, l'instruction, les repas, la famille, la sexualité, la religion, on pourrait établir une fresque intéressante des valeurs de référence qui composent un héritage lourd et fécond qu'elles ont souvent endossé comme des normes, des principes, des devoirs, sans les questionner, les nuancer, les transformer, se les approprier.

Dans l'être, il y a trois formes de conscience : la conscience socialisée et rationnelle téléguidé les comportements et les pensées selon les enregistrements parentaux et environnementaux qui créent des culpabilités. Pour être fidèles, se vit une soumission aveugle. C'est tout le « tu devrais », « tu pourrais », « tu aurais dû ».

Si chaque personne regardait ses façons de vieillir en établissant ses préférences et les choix qu'elle a opérés face à chacune de ces dimensions, on verrait des valeurs de référence qui ont été changées par

rejet, amertume, opposition s'appeler nostalgie, angoisse, fuite magique. Ces personnes avaient trop souvent vécu selon des principes, des devoirs, sans jamais se les approprier. Elles deviennent des proies faciles à tous les gourous, les campagnes de rajeunissement, les engagements multiples qui étourdissent et reportent au soir de leur vie, le moment de regarder leur corps, leur esprit, leur cœur avec les lunettes de la réalité, de la maturité et du vieillissement.

D'autres personnes, grâce au poids de leurs souffrances, au contact de personnes-ressources, de la nature, ont fait le bilan de leur histoire reconnaissant les apports en termes de richesses de leurs forces et de leurs limites. Elles se considèrent enfin comme des personnes importantes valables en soi. Elles deviennent capables de choisir d'être et de faire ce qui correspond à leurs vrais besoins, désirs, talents, et valeurs transformées. Elles banissent peu à peu le mensonge dans leur regard sur elle, la vie, leur relation. Elles retournent à leur être profond, à la réflexion, la lecture, le silence, le ressourcement spirituel, l'engagement social réfléchi et graduel. Elles apprennent à lire dans le vieillissement, le sens de passage de détachement et reconnaître dans la mort qu'il y a de la vie dedans. Elles ont découvert que dans chaque mort ou perte, il y a une semence d'éternité, une leçon, une espérance. Elles ne jouent plus contre la montre, elles savourent le moment présent, elles refusent des jugements, des préjugés, elles sont des artisans de paix, elles pardonnent se disant « elles ne savent pas ce qu'ils font » tant les instincts, les passions, les conditionnements sociaux président aux agirs humains non réfléchis, souvent inconscients ou endormis. Oui, vieillir est pour chaque personne l'occasion d'une rencontre décisive avec lui-même qui l'invite à réinventer le temps.

Ces attitudes sereines, ces comportements réfléchis sont le résultat d'une conscience profonde, de la maturité, d'une conception de la vie dépouillée d'ar-

tifique centrée sur l'essentiel, la qualité de la présence, le détachement des choses pour un mieux-être.

POSSIBLES
Généralions 1991

Enfin, les nouvelles façons de vieillir ne sont nouvelles en autant qu'elles ne sont pas des fuites, des résistances, des peurs de vieillir en autant qu'elles sont le résultat d'une prise de conscience de l'être profond, d'une conquête de sagesse, de sérénité, de gratuité, sans nier la rencontre inévitable et apprivoisée de la mort.¹

La société a besoin de personnes du nouvel âge qui formeraient une contre-culture, un frein, une barrière à tous les marchands de bonheur à rabais, à tous les charlatans qui garantissent de la santé, la richesse.

Que dire de toutes les surenchères traitant des comment faire l'amour, être riche, se nourrir, se faire des amis, communiquer, gérer son temps, son stress, oublier.

Enfin, on a perdu le sens de notre identité comme peuple. La langue et la foi ont été des attributs de l'existence humaine au Québec et lorsqu'on les renie, on les saccage, on les trafique, on se dépersonnalise, on se vend, on se perd, on s'assimile, on se soumet. Une relecture de notre histoire, un voyage intérieur, peuvent seul faire découvrir des nouvelles façons de vieillir... Les nouveaux modes de vie devraient être en concordance avec des valeurs retrouvées, choisies, issues d'une conscience profonde

1/ « Ce que nous sommes en dedans de nous, dans nos profondeurs les plus vraies, conserve le parfum de notre vision de la mort. Pénétration dans l'Ouvert, monde de l'attente réalisée, c'est l'éclatement de tous nos concepts morcelés, de nos sensations entremêlées, c'est le jour éternel, l'infini de la lumière. L'homme doit conquérir la mort, car il ne pourra vraiment s'accomplir que hors de la vie, parce qu'elle ne mène nulle part, et hors du temps vers l'espace, là où tout s'éternise et s'immortalise. L'existence dans le temps est comme un sommeil, d'abord très lourd et puis de plus en plus léger qui nous prépare à l'éveil dans une existence en dehors du temps, hors de tout commencement et toute connaissance ». (Cahier des Intellectuels Catholiques, 1954, 76)

personnelle de l'être dépouillé des discours de la conscience sociale, rationnelle. La personne du nouvel âge devrait être un témoin d'une seconde vision de l'espérance, décentrée de soi, de l'avoir, de la consommation, de la technologie. Elle doit être nourrie par la foi. « Heureux les hommes et les femmes dont l'œil n'est jamais entièrement comblé par ce qu'ils voient, mais portés par une vie intérieure alimentée par le souffle de Dieu et qui entrevoient les mondes infinis de l'espérance ».

Comme retraitée, je découvre un nouveau langage de ma vie et de ma mort quotidiennement. Ma joie de vieillir, où donc es-tu ? Quelles sont mes nouvelles façons de vieillir ? C'est dans une écoute attentive de ma source intérieure, ma foi alimentée dans et en dehors de l'Église. C'est dans la cueillette des joies simples, joies vertes, de mon regard émerveillé, posé sur la nature, prés, sentiers, plantes, oiseaux que je continue à faire partie d'un monde vivant.

C'est dans les joies roses de la tendresse que je m'offre soin de santé, reconnaissance de mes qualités de cœur et pratique de la gratuité dans des paroles, des gestes, que je donne à mes relations, de la qualité, du sens, de la profondeur. C'est dans la transformation des joies rouges de la souffrance, la fatigue, l'ennui, en confiance, espérance et transparence que je deviens une ressource, un soutien pour d'autres.

J'accomplis peu à peu la guérison de mes souvenirs pour savourer l'instant et anticiper l'infinitude. C'est dans le goût de la joie violette, échanges simples, ressourcement à la Parole de Dieu, de belles liturgies, prières personnelles et silences pleins que j'accepte ma fragilité, nourris mon espérance et courtise la mort au quotidien. C'est dans les joies jaunes faite de lumière, d'éclatement par la pratique personnelle spontanée de certains arts, expressions plastiques, chants, musique, théâtre, que ma sensibi-

lité et mon émotivité s'expriment librement sans le souci de produire, d'apprendre, mais d'être mieux. C'est dans l'acceptation de la joie orange, faite de partage de mes pensées, et l'offre de mes collaborations à diverses communautés humaines que je transforme mes engagements en services, en plaisirs. C'est dans la joie grise du quotidien, accepté et dépassé, reconnu comme un lieu de rencontres que mon corps s'assouplit, s'active et s'initie à des activités différentes, nouvelles.

Enfin, c'est dans la conquête de la joie blanche, celle qui résulte de la lutte au mensonge, à l'injustice que je me dépouille du paraître, du prestige, attaché à une carrière, une compétence, un statut social pour devenir plus authentique, transparente et témoin de l'au-delà.

Je dénonce les comportements de tous ceux et celles qui utilisent la population vieillissante comme des objets de consommation, comme des êtres négligeables lourds à porter, à gérer, qui la maintiennent dans l'illusion face à leur finitude, l'exploite. Que dire l'importance de la sécurité matérielle et psychologique souvent recherchée au détriment de la personne qui anticipe l'infantilisme, la perte d'autonomie, le décrochage dans la psychose, le sommeil, au lieu de reconnaître ces personnes comme des témoins de valeurs non négociables, essentielles, et non périssables mettant en doute une vie centrée sur le rendement, le pouvoir, l'argent, l'artificial.

Que ce nouvel âge démontre qu'il est ancré dans une espérance, qu'il ne se sent plus menacé par le jugement des autres, qu'il devient profondément libre de la mode, des cancons, des choses du dehors, car le mouvement du cœur serein, pacifique et humble a trouvé et sait retrouver Sa Source et Sa Fidélité.

Je suis fière d'avoir jeté un regard critique sur des nouvelles façons de vieillir en les questionnant. Il m'a été agréable de porter dans mon cœur ces réflé-

xions. Je désire alerter le nouvel âge lui-même qui s'apprêterait à être victime d'une démission personnelle, d'un désarroi, d'une soumission aveugle à des volontés institutionnelles ou familiales. Que l'on questionne ceux qui veulent les protéger à outrance, les sécuriser matériellement, les endormir moralement et psychologiquement, leur cacher la réalité, les recréer sans les recréer, de se reconnaître tout comme les artistes authentiques, comme de vrais agents de changements, des témoins de valeurs à s'approprier, des sources limpides d'amour que toute société vivante et consciente doit écouter.

Le temps demeure de plus en plus un joyau précieux qu'il est dommage de dilapider, de trop organiser au lieu de le savourer. L'isolement est une souffrance quand le cœur et l'esprit sont vides. La solitude est une amie ; elle permet le voyage à rebours, et la préparation d'un autre libre, allège et serein.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Paradoxes

Négociier au travail

La modification profonde des rôles sociaux n'a pas touché que l'univers domestique. On parle aussi de nouveaux rapports patrons/employés au sein de l'entreprise lesquels expliqueraient sans doute que les règlements de conflits passent davantage par la négociation que par l'affrontement, comme l'indiquent d'ailleurs les statistiques sur le monde du travail.¹ Le climat de travail serait moins conflictuel maintenant que durant les années 70. Rappelons que lors de son congrès de mai 90, la CSN faisait un débat important sur les modes de participation à développer dans l'entreprise, sous le thème « subir ou influencer ». Cela signifiait la promotion de rapports moins hiérarchiques au travail par la négociation sur les changements technologiques, sur l'information ainsi que sur tout ce qui concerne « le contrôle du travail de sa qualité et de sa finalité ». Aurions-nous appris en certains lieux, à gagner des points autrement que par les confrontations violentes ? Si la lutte demeure essentielle pour effectuer parfois des déblocage (érigée en mode de vie) elle ne devient plus ni impuissance et stérilité. Négociier signifiait à l'époque des années dures, se faire avoir, être soumis au jeu de la manipulation, et surtout troquer sa liberté pour quelques gains. C'était encore se soumettre aux intérêts du capital, qu'il soit de nature politique ou économique.

1/ Langlois S. et al., *La société québécoise en tendances, 1960-1990*, IQRC, 1990, p. 265.

J'ai suivi de près récemment, dans mon milieu de travail, d'ardues négociations entre le syndicat des profs et la partie patronale concernant l'application locale du décret ou de la convention collective. Cela prit des semaines et même des mois avant qu'il puisse y avoir quelque entente signée. Avancées, reculs, arrêts, réunions formelles, échanges téléphoniques, répétitions à l'infini sur des points ayant l'apparence de technicalités, mais l'apparence seulement, puisque les vrais enjeux étaient politiques. Que de patience ou, pour plusieurs demeurés sceptiques, que de temps perdu ! Enfin la « paix industrielle » put s'installer pour quelque temps et les préoccupations tourner davantage autour de la qualité de la vie dans un milieu d'études et de travail. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, nous avons gagné en cohésion, force, autonomie et, celles et ceux qui négociaient, n'ont rien perdu de leur sens critique. Car les réflexes de paternalisme sont toujours là et l'autoritarisme technocratique n'est pas disparu de tous les lieux du pouvoir, loin delà. Un fonctionnaire du MEQ, invité récemment à un colloque sur la formation professionnelle, est venu nous tenir un discours, statistiques en mains, d'une telle étroitesse de vues, que du coup, nous nous croyions retournés une quinzaine d'années en arrière. Cette fois, l'humanisme qui prenait la forme d'une vision d'ensemble du système d'éducation où les défis de formation étaient envisagés pour aujourd'hui et pour demain, émanaient de la base. Du côté des hautes sphères du Ministère de l'Éducation, c'était l'esprit étroitement comptable et tout à fait coupé des réalités qui s'exprimait. Comme si la citadelle contemporaine que sont devenus les complexes « G » ou « J » de l'administration étatique dans la vieille capitale, réussissait parfaitement à protéger les preneurs de décision des courants nouveaux d'idées et de gestion. Les technocrates purs et durs sont peut-être d'une autre époque mais ce sont eux qui orientent les politiques ou détiennent les cordons de la bourse. On n'a qu'à écouter l'actuel président du Conseil du Trésor, Daniel Johnson, pour avoir une idée de l'in-

transigeance au pouvoir. L'imagination ne se retrouvant qu'à la base a cependant ses limites puisque de multiples lieux de prise en mains de son destin, cela ne constitue pas pour autant un univers « libéré ». Quelques brèches, par-ci par-là, peuvent peut-être, à la longue, faire éclater la rigidité du système. C'est à souhaiter !

Prendre sa place à la maison

La vie a changé dans les foyers. Là où l'affectif est l'enjeu principal des ententes et des compromis, il a fallu inventer des nouvelles façons de faire, d'être, de partager. On peut supposer que s'est installé entre femmes et hommes, grands et petits, un climat de négociation permanente.

Dans un monde aussi complexe et mouvant qu'est devenu celui dans lequel nous vivons, les raisons de claquer la porte sont si nombreuses qu'il vaut mieux imaginer d'autres modes d'interdépendance et de régulation des conflits.

Il m'arrive de faire office de gardienne. Les nouvelles de 18.00 heures sont remplacées au petit écran par les fables de Passe-Partout. Pour un soir à l'occasion, je remets à 22.00 heures la guerre dans le Golfe et la Commission Bélanger-Campeau. Et je me laisse aller au charme des scènettes de la vie quotidienne mettant en vedette à la fois des marionnettes et des comédiens réels. Agréable parenthèse de détente. Soudain la petite-fille avec qui je suis est emportée par la magie de ce qui se joue devant elle. Les être imaginaires sortent de l'écran et se blottissent dans les coussins avec elle et le chat, collatéraux d'une enfant unique. Ou c'est elle qui entre dans l'écran, chante avec eux, répond à leurs questions. Étonnamment pleins de sagesse pour leur âge, tous différents de sexe, d'ethnie, de culture, de génération, les personnages sont dans un absolu rapport d'égalité les uns avec les autres. Chacun, chacune

négocie avec confiance sa place auprès des autres, essaie de comprendre, d'expliquer. Avec grande satisfaction, je vois que les stéréotypes détestables de jadis ont complètement disparu des contes et comptines modernes. On sait nommer les différences sans jamais les hiérarchiser. C'est que le monde enfantin, tout comme le nôtre, est lui aussi imprégné de la philosophie des droits et libertés si chère à notre époque.

J'avais aussi dans le temps, passé quelques fins d'après-midi en compagnie de Bobino, Monsieur Surprise, Sol et Gobelet, Fanfreluche, seule héroïne dont je me souviens, de cet univers de héros. Je me souviens de ces petits chefs-d'œuvres de fantaisie et d'humour qu'étaient les textes, décors, costumes, jeux de situations et de mots. Imagination débridée, pirouettes, chansons pour amuser les « tout-petits » des années 70. On voulait amuser bien sûr, mais aussi faire éclater Cendrillon, le Petit Chaperon Rouge, Blanche-Neige, Petit Poucet des siècles précédents qui ont dû payer de tant d'horreurs de méchancetés quelques dénouements heureux, lesquels se ramenaient toujours d'ailleurs soit à l'amour, soit à l'argent. Chaque génération projette donc à ses petits, par les contes et légendes dont elle nourrit leur imaginaire, les représentations d'un monde, bon ou mauvais. Rien de plus transparent de la culture d'un peuple que ce que l'on raconte aux enfants. Rien de plus transparent surtout que les réactions de ceux-ci face à ces discours. Passe-Partout, Sesame Street, etc. ont avant tout valeur didactique puisque, dans une société sécularisée, il faut bien enseigner quelque part les façons d'être et de faire. Parce que la qualité de la création est au service du sens moral à développer, on souhaiterait bien que le sort des petits héros soit celui de tous les enfants du monde. Autonomes, débrouillards, dotés d'une conscience écologique, tels sont Canelle, Pruneau et leurs amis. Jalousies, tristesses, compétition ne sont jamais niées mais prises en compte pour donner lieu à des nouvelles dynamiques de relations entre eux tous.

Représentations ou mystifications ? Conte de fées de notre époque ? S'il est vrai que les enseignements et la morale ne prennent de sens que dans la mesure où ils s'inscrivent dans un environnement culturel, que deviennent les messages de Canelle et Pruneau quand l'émission est terminée et que la vie continue, que ce sont les vraies nouvelles, par exemple ?

Puis, brusquement...

Sortant de la serre chaude de l'univers protégé de la petite enfance, j'apprends aux nouvelles qu'une quinzième femme en quelques semaines vient d'être condamnée à mort et exécutée par un conjoint jaloux. Tout près de nous vivent donc quotidiennement dans l'insécurité et la peur, des dizaines de femmes et d'enfants. Ce monde est aussi le nôtre et personne n'est à l'abri de ces horreurs comme nous l'avons douloureusement appris par la tragédie de Poly et comme nous l'apprennent régulièrement les statistiques sur la violence conjugale. Cette violence, disent les spécialistes, est caractérisée par l'escalade dite « continuum de la violence » : injures, menaces, coups, avant la forme ultime de la misogynie qu'est le meurtre. Soudain les quelques gains que l'on croit avoir réalisés sur la culture de la domination, semblent bien peu de choses face au prix que certaines doivent encore payer. Ainsi quand les conditions de vie s'améliorent à certains endroits, elles se dégradent ailleurs, si bien que le bilan total n'est peut-être aussi positif qu'on aimerait le croire. Le sexisme et la violence faite aux femmes ne sont pas des vestiges d'une époque révolue, réservés à quelques noyaux de résistance que le temps effacera. On les retrouve au cœur du système, légitimés par les structures de pouvoir et de plus, banalisés par les médias.

De tous les rôles sociaux, les rôles sexuels sont certes ceux qui furent le plus remis en question. En fait, ce sont les rôles féminins que l'on s'affaira d'abord à transformer autant les conditions concrètes de vie pour les femmes que dans les représentations symboliques d'elles-mêmes. Avec le recul, force est de constater que l'on a beaucoup moins investi dans la transformation du masculin. On apprend aux filles à viser l'autonomie sous toutes ses formes, à démystifier, au besoin, les pièges de l'amour romantique. Qu'a-t-on appris aux garçons ? Et surtout, qu'a-t-on appris aux deux ensemble, les uns par rapport aux autres ? L'éducation asymétrique s'explique par le fait que les unes avaient plus à gagner que les autres, bien sûr. Or dans la dynamique complexe des rapports interpersonnels, la restructuration de soi entraîne nécessairement la restructuration de l'ensemble des rapports à l'autre. Que signifie être libre, se percevoir comme telle, si l'autre est incapable de nous percevoir ainsi ? On parle d'un vide culturel qui caractériserait présentement l'univers masculin. L'accès des femmes aux études supérieures et au travail salarié ont certes secoué des traditions séculaires. Mais beaucoup plus profondément, les ruptures de couples, le recours à l'avortement, à la contraception, ont-elles secoué les fondements mêmes de la suprématie masculine. Pourtant ce n'est pas la première fois que, dans l'histoire, hommes et femmes doivent s'ajuster à des changements sociaux et culturels. La révolution industrielle, par exemple, exigea des adaptations aux nouveaux rôles féminins et masculins. Mais en consacrant le foyer comme lieu privilégié de l'affectif et sa « reine » comme la garantie pour tous et toutes de cet affectif, elle facilita les ajustements. Surtout quand la technologie vint transformer le travail féminin, d'un travail de production de biens à un travail de services aux autres. Les changements du dernier quart de siècle heurtent donc de front les principaux bénéficiaires de ce travail de « disponibilité et d'amour », les hommes.

Plusieurs ont vécu et vivent encore cela comme une dépossession, gardant toujours les mêmes attentes sans qu'il n'y ait de réponse satisfaisante à ces attentes. Le recours à la violence, c'est le refus d'accepter que les choses ne sont plus les mêmes, qu'elles devaient changer pour le plus grand bien de tout le monde puisque ce qui était services pour les uns était trop souvent servitude pour les autres. Utiliser la force, c'est refuser d'entendre l'autre, de négocier sa place auprès d'elle comme un être autonome dans un rapport d'égalité. La révolution des mœurs des années 70 suivie de près d'une crise économique sans précédent depuis celle des années 29-32, fit qu'à l'insécurité affective, allait s'ajouter pour un très grand nombre, l'insécurité économique. Et la courte relance qui suivit ne permit pas une véritable relance de l'emploi, au contraire. C'est la pauvreté et l'insécurité permanentes qui s'installa dans des secteurs complets de la société. N'y a-t-il pas là les conditions idéales pour la germination de toutes les formes de violence et la recherche des boucs émissaires. Quand autant de bouleversements arrivent sans que collectivement l'on se donne les moyens de les assumer, c'est au détriment des individus eux-mêmes que cela se fait. Cela prend la forme ou de l'autodestruction ou de la destruction de l'autre. Pourtant, jamais dans l'histoire, n'avons-nous eu ou tant d'outils culturels et matériels qui permettraient à chacun, à chacune d'améliorer son sort, de vivre avec les autres en sécurité. Il y a le paradigme de la violence et, pointant à l'horizon comme une éclaircie, l'émergence d'une éthique de la négociation. Comment faire échec à l'un en promouvant l'autre ? Quelques expériences en milieu de travail, quelques émissions éducatives pour les 4-8 ans, c'est peu de choses.

Les causes de la violence sont complexes et multiples et font déjà l'objet de nombreuses recherches. On pourrait au moins permettre les conditions sociales et économiques qui la réduiraient. Ne pas lésiner, comme on le fait actuellement, sur le maintien

des centres d'aide et les refuges aux victimes de violence.

POSSIBLES
Généralions 1991

Par déformation professionnelle, j'ai tendance à voir l'éducation comme un canal privilégié vers la transformation des mentalités. Une éducation symétrique entre garçons et filles ; entre enfants, adolescents et jeunes, également. Depuis les travaux de Piaget ou de Freud, on a modifié profondément notre approche de la petite enfance qui prit une très grande importance dans toutes nos pratiques éducatives. Passé cet âge tendre des 8-9 ans, c'est la zone grise de la socialisation comme si les adultes étaient dépassés par cette étape de la vie. L'univers stéréotypé de la consommation prend alors la relève : émissions débililantes, jeux Nintendo, Arcades, B.D. etc. On souhaiterait bien la venue d'un Piaget de l'adolescence.

L'Éducation à l'autonomie, certes. Cette valeur de notre époque est un acquis de civilisation. Mais j'ajouterais l'autonomie dans l'interdépendance. Apprendre à se responsabiliser face à l'environnement, autant social que physique. L'autonomie sans son corollaire, la solidarité, peut venir renforcer la culture du « chacun pour soi ». Les jeunes fans de Passe-Partout sauront-ils mieux que nous, négocier leur place dans la complexité des différences, sans discrimination ?

La musique alternative : de l'hermétisme à l'accessibilité ¹

L'hermétisme, terme équivoque

La musique jugée hermétique est celle des avant-gardes. Mais sur ce qui lui vaut ce jugement, il y a équivoque.

D'une part, on peut croire que celui qui la juge ainsi traduit son expérience d'une simple *illisibilité* de la musique ; ceci peut être confirmé par l'existence, chez certains compositeurs, de mécanismes et principes de structuration musicaux inefficients pour l'auditeur. Ce dernier interprète cet hermétisme à l'audition comme un *problème esthétique* ; son jugement découle d'une expérience d'audition et d'une réflexion émancipatrice dont même la composante négative est un pas qui a le mérite de l'introduire dans la problématique de la musique d'avant-garde.

D'autre part, ce jugement peut être motivé par une confusion entre hermétisme et spécialisation. Dès lors, ce qui fait surface à travers ce jugement — qui souvent n'est pas exempt de ressentiment quand on identifie unilatéralement spécialisation et élitisme — c'est tout le problème contemporain de la spécificité des divers champs autonomes de la culture dans un *monde désenchanté* (Max Weber), c'est-à-dire le

1/ Cet article se veut entre autres une critique de l'irresponsabilité artistique et de l'arrogance pamphlétaire des administrateurs de l'événement « Montréal Musique Actuelle » (MMA), de novembre 1990.

problème de la culture spécialisée qui a rompu ses liens avec un « courant de traditions qui lui, cependant, continue de se développer de façon incontrôlée dans l'herméneutique de la pratique quotidienne ». ²

Sans nul doute, l'hermétisme à l'audition de la musique d'avant-garde, dû en fait à l'agglutinement du sens de la musique et de la pensée musicale dans l'épistémologie structuraliste (c'est le musicien qui parle), fait problème à ceux-là même qui lui ont permis d'être ; le dernier Boulez, par exemple, à travers des considérations sur la musicalité qui s'éloignent de la rationalité structuraliste, ambitionne de réconcilier la musique de *l'œil et de l'oreille*. ³

Nul ne doit nier non plus le réel fossé qui subsiste entre la musique alternative avec ses problèmes esthétiques spécialisés, et la masse. Il faut cependant demeurer prudent dans notre recherche critique des causes de ce fossé, et ne pas en mettre tout le blâme sur la forme même de cette musique, en n'y décelant que les stigmates de la société bourgeoise. D'autant plus qu'un courant sociologique non négligeable (l'école de Francfort, d'Adorno à Habermas) a déjà reconnu avec profondeur à la modernité artistique une portée *contre-culturelle* immanente, dans la mesure où elle a conquis son autonomie en s'émancipant des aspirations immédiates de la bourgeoisie. C'est d'ailleurs ce qui nous permet entre autres, de soutenir encore aujourd'hui la possibilité de l'art comme pratique émancipatoire et alternative.

Conservons donc présents à l'esprit les implications de ce diagnostic, et un regard critique sur la raison instrumentale généralisée qui, dans le contexte du désenchantement du monde, non seulement spécialise la culture mais la *compartimente* ; j'estime alors que pour répondre pour une première

2/ *La modernité : un projet inachevé*, trad. g. Raulet, in CRITIQUE, Paris, éd. de Minuit, no 413, oct. 81, p. 959.

3/ Boulez, P. *Jalons (pour une décennie)*, Paris, éd. Christian Bourgois, 1989, chap. IV.

fois au problème du fossé entre la masse des auditeurs et la musique alternative, on pourrait avec fruit soumettre à l'analyse le problème d'institutionnalisation de la culture.

On pourra constater que l'institutionnalisation exacerbée des avant-gardes autant que la spéculation marchande tout aussi exacerbée dont elles font l'objet, caractérisent une industrie culturelle incapable de réifier complètement l'expérience et les œuvres de ces avant-gardes. Pour la musique alternative, cela revient à constater l'impossibilité pour l'industrie d'en faire la reproduction massive même si elle en a les moyens. Cela témoigne déjà du fait que la simple concentration de l'art sur lui-même, qui est concentration émancipatrice d'une communauté d'esprits sur les problèmes immanents de l'art, oppose une résistance. Il faut cependant lui conserver ce caractère indirect, car si on institue, si on programme, pour l'art une *fonction contre-culturelle*, c'est-à-dire si on lui commande une forme d'*incommunicabilité* immanente comme le propose l'esthétique adornienne, on usurpe d'abord l'autonomie de l'art que l'on prétend vivant ; de plus, en prenant cette « posture accusatrice » (Habermas), cette conception de l'art s'approprierait la critique de la culture de masse comme justification fondamentale de la forme même des avant-gardes. La conséquence est bien connue : ce genre de contre-culture revêtirait pour la masse l'aspect d'une grimace, dont elle n'aurait même pas conscience qu'elle s'adresserait à sa capacité critique. La masse n'y verrait qu'activisme absurde... au mieux y verrait-elle l'injure.

Contre l'hermétisme « programmatique » de cette esthétique, Habermas pense que la spécificité de la rationalité esthétique et la vivacité de sa culture peuvent et doivent faire l'objet d'une communication émancipatrice pour la masse : il s'agit, ni plus ni moins, de combler le fossé entre la culture spécialisée émancipée et la masse. Hans Robert Jauss, Albrecht

Wellmer et Martin Seel développent la théorie de ce projet, auquel j'adhère entièrement. ⁴

POSSIBLES
Généralisations 199

Comme conséquence de toute cette digression, quant à notre problème, si nous admettons : 1) la valeur émancipatoire de l'autonomisation de l'art et en même temps l'illégitimité de la critique de la culture de masse comme fondement des avant-gardes, 2) la pertinence d'une critique préliminaire de la stricte institutionnalisation de la culture, et de l'autre projet d'une communication transparente entre l'art émancipé et la masse — nous ne pourrions plus maintenir une compréhension équivoque de l'hermétisme de la musique d'avant-garde. Dans une perspective critique, scinder cette équivoque reviendrait à dire qu'il est illégitime de tenir une solution à l'hermétisme esthétique pour une solution à l'hermétisme institutionnel.

Il ne faudra pas, par exemple, faire le procès du structuralisme boulezien (dont nous avons évoqué la fragilité dans la pensée récente de Boulez), quand on vise en réalité le traitement de faveur dont Boulez et ses disciples bénéficient institutionnellement et vice versa. C'était malheureusement l'excellent fil conducteur de l'éditorial de Daniel Caux, qui ouvrait le cahier de programmation de *Montréal Musique Actuelle*. Et c'est précisément ce genre de glissement sémantique, fomenté par le ressentiment plus que par la volonté de tourner la page comme on le laisse entendre, qui a présidé à l'élaboration du festival M.M.A.

4/ Jauss, H.R., *Pour une esthétique de la réception*, trad. C. Maillard, Paris, Gallimard, 1978. — Wellmer, A., « Vérité-apparence-réconciliation. Adorno et le sauvetage de la modernité », trad. R. Rochlitz, in *Théories esthétiques après Adorno*, Arles, Actes Aud, 1990. — Seel, H. *L'art de scinder : le concept de rationalité*, non trad. mais comm. par R. Rochlitz in *CRITIQUE*, no 488-489, février 1989.

ES
ions 199

La musique
alternative :
l'hermétisme à
l'accessibilité

L'accessibilité... tout aussi équivoque

Plutôt que de rester coincés par la forme « aporétique » de cette équivoque, nous devons prêter l'oreille à ce qui fait tant urgence, du point de vue de l'art, pour ceux qui en assurent le maintien. En fait nous avons traité en premier lieu de l'hermétisme de la musique parce que c'est sur ce terrain que se définit la réforme de la musique alternative selon les artistes/administrateurs et analystes/éditorialistes (D. Caux, R. Gervais et C. Butterfield) qui ont mis en œuvre ou endossé cet événement.

Ce qui resterait à accomplir, selon eux, consiste essentiellement à dépasser l'hermétisme des avant-gardes, et à produire une musique alternative plus *accessible*. Cette démarche ne manquerait pas de racines historiques ; on en reconnaîtrait la tendance depuis ce que l'on conviendra d'appeler la post-avant-garde de la musique, principalement américaine, dont le pionnier (qui reste aussi son représentant le plus éminent) est sûrement John Cage. Iconoclaste reconnu de la sémantique musicale (bien qu'elle fut secouée avant lui) ou réformateur orientaliste, il a séduit beaucoup plus par ses écrits d'intention que par sa musique. À ce post-avant-gardisme important, mais où le plus souvent la musique avait l'allure d'une satire de la musique, vient se greffer la contribution *restauration* du minimalisme (Steve Reich, LaMonte Young...) qui emprunte les justifications de sa sémantique *pauvre* à la psychoacoustique autant qu'à l'ethnomusicologie. Dans cette continuité se situerait, sans grand heurt, l'effort de certains artistes populaires dont la marchandise serait « alternative » (il serait intéressant d'enquêter sur l'usage que fait de ce vocabulaire l'industrie culturelle : elle sait maintenir l'équivoque sur ce concept, à tel point qu'il est souvent impossible de saisir en quoi une alternative marchande est aussi une alternative esthétique). Il suffit ensuite d'un pas pour affirmer que *toute* la musique afro-américaine, dont la forme est désor-

mais celle de la musique populaire à l'échelle planétaire, est ipso facto le phénomène le plus vitalisant pour la musique novatrice. Ce pas, on n'hésite pas à le franchir.

Glissons sur le fait que ce panorama social et historique de la musique, qui veut démontrer la tendance de l'innovation musicale vers de plus en plus d'accessibilité, n'échappe pas à la pontification institutionnelle. Incidemment, non seulement la critique de Daniel Caux à l'égard de l'institutionnalisation de la musique de Boulez et de ses disciples passe par une critique illégitime et sommaire de l'hermétisme de leur esthétique, mais même son évaluation — par souci de pondération — de la positivité de cette esthétique, le trahit encore une fois : il n'arrive qu'à nous jeter au visage que le génie de Webern est incontestable, et à citer les mots de Cecil Taylor, pianiste légendaire de free jazz américain : « Le pire est que Boulez n'est pas n'importe qui ». N'étant pas de lui, cette dernière phrase par le fait même lui fournit une crédibilité tout en tenant lieu d'évidence. Ne sommes-nous pas ici en pleine condescendance institutionnelle ?

Il faudrait surtout s'interroger sur le fait plus grave que le concept d'*accessibilisation* qui sous-tend cette polémique est entièrement dépourvu de sens critique. Ce que j'entends par sens critique vaut comme ce qui peut baliser le champ, qui reste très ouvert, d'une expérience émancipatrice. Or le « non-criticisme » malsain a pour conséquence de donner au concept d'accessibilité un sens trop homogène. Ainsi, il ne suffit sûrement pas, vous en conviendrez, d'amalguer dans un même combat John Cage, dont la contribution revendique quand même une place dans le débat sur l'art, et la musique dite alternative d'artistes populaires dont les impératifs de production obéissent à un *feedback* du marché ; l'apport de cette dernière, loin de revendiquer sa place auprès/après les avant-gardes, reste encore une reproduction variée de traditions qui, par ailleurs, ont été

125
tions 19

La musique
alternative :
de l'hermétisme à
l'accessibilité

surmontées par l'art spécialisé. Il y a une marge entre la prétention légitime au dépassement des avant-gardes (qui sous-entendrait la volonté de rendre accessible la musique novatrice) et la simple *différence*, déjà fétichisée, qu'apporte le moindre son exotique dans une musique qui reste populiste.

Ce n'est pas une préciosité élitiste qui crée cette marge, mais la différence de potentiel émancipatoire de tout ce qu'on met dans le même sac. Si la polémique pour l'accessibilisation ne prend pas en compte cette différence, c'est parce qu'elle est au mieux irresponsable ; au pire, elle organise un marché alternatif pour l'industrie culturelle qu'on a coutume d'appeler, du moins ici au Québec, la Musique Actuelle. Pour notre part, nous tenterons de faire cette différence, et à cette fin, nous réhabiliterons le potentiel heuristique de la critique de la culture de masse. L'objet de cette critique ne sera pas de fixer négativement un programme aux avant-gardes, mais de départager ce qui est expérience émancipatoire de ce qui dans l'art n'est que fétichisation.

Il déborderait les cadres de cet article d'élaborer à fond l'argument philosophique qui légitime cette critique, mais je crois essentiel d'en dire quelques mots. Dans l'horizon de la modernité, l'autonomisation de l'art, son émancipation des attentes bourgeoises, voulait aussi dire émancipation du religieux, du sacré et du moindre mythe présent dans toute culture, bref, du dogmatisme et des idéologies. En l'art, il s'agit désormais d'une *pensée* qui s'émancipe, ce qui veut dire dans ce contexte moderne qu'elle est entièrement responsable, dans le renouvellement constant de sa rencontre avec la nature et la communauté. C'était l'ambition de Kant et des premiers romantiques de fournir théorie de la rationalité spécifique de cette pensée. La vérité spécifique de l'art est même devenue le substitut de la vérité philosophique pour Walter Benjamin, Theodor W. Adorno ou Martin Heidegger (ce qui est évidemment problématique). Quoi qu'il en soit, ce riche arrière-

fond philosophique et problématique reste le fil conducteur de la pensée des auteurs que je présentais plus tôt et dont l'intervention est incontournable dans le débat esthétique actuel, contre la problématique vision postmoderne de l'art.

La critique de la culture de masse est fondée sur le concept marxien de réification (devenir-marchandise) que Lukacs, puis Adorno, approfondissent afin d'en saisir toutes les conséquences pour la culture dans le contexte du capitalisme industriel avancé. En mettant de côté le monisme adornien de la *réification inévitable* qui imprègne son esthétique négative, on peut quand même considérer ses observations sur le fétichisme musical et la régression de l'audition (1938)⁵, ainsi que sur le jazz (1936 : une époque où le jazz ne correspondait pas à un marché alternatif de l'industrie culturelle, mais était bien une condition de sa possibilité comme le rock aujourd'hui)⁶, comme des bornes critiques pertinentes qui pourront nous aider dans notre approche du caractère soi-disant accessible de la musique de masse, musique qui est en réalité réifiée. Et cela nous renseignera autant sur les conditions alarmantes, à l'heure actuelle, pour la réception/production de toute musique.

Dans le contexte du capitalisme avancé, la reproductibilité technique (disque, radio...) est le premier agent de réification de la musique. D'abord, les conditions de réception de l'auditeur sont modifiées par la disponibilité caractéristique de la musique qui inonde les ondes radiophoniques et, ce faisant, favorise une écoute *déconcentrée, distraite*. Il s'agit là d'un « comportement perceptif dans lequel alternent l'oubli et la reconnaissance des éléments musicaux », d'une manière étrangère à la mémoire spécifique-

5/ Adorno, T., *Du fétichisme en musique et de la régression de l'audition*, trad. M. Jimenez, in INHARMONIQUES no 3, C. Bourgois/IRCAM, 1988.

6/ Adorno, T. « Mode intemporelle/à propos du jazz », trad. G. et R. Rochlitz, in *Prismes/Critique de la culture et de la société*, Paris, Payot, 1986.

ment musicale qui jusqu'alors, permettait de saisir une œuvre dans son ensemble (loin d'attribuer exclusivement la bonne mémoire à l'auditeur-expert, Adorno se réfère plutôt à l'essence du bon-auditeur ; il la souhaite exempte des scrupules d'expert, c.f. son *Introduction à la sociologie de la musique*).

Selon lui, cet état de réception est ipso facto adéquat à la musique « légère », dans laquelle « l'émancipation des parties par rapport à un tout inaugure le transfert de l'intérêt musical sur l'excitation particulière sensuelle ». Il considère cette immédiateté sensuelle comme « une apparence aussi grande qu'est inexorable la contrainte de la valeur d'échange »..., où « l'apparence de l'immédiateté est démentie par l'absence de rapport réel à l'objet » ; dans le cas de l'œuvre d'art, il s'agirait pour nous du rapport à son intention sémantique légitime, à la proposition de sens qu'elle nous offre.

S'il peut sembler illégitime de considérer comme une *régression* la simple transformation de la mémoire musicale, il est sûrement légitime de s'interroger sur la *rigidité* de cette nouvelle mémoire, qui ne peut plus correspondre à autre chose qu'à sa propre forme et qui en tant que telle devient régressive. Elle acquiert une rigidité proportionnelle à celle de la musique qui lui est offerte. Aujourd'hui, cette musique correspond à toutes les catégories subtiles de la musique populaire, incluant la frange dite alternative de cette musique.

Adorno a fait valoir le caractère fétichisé du jazz, notamment en développant comme thème l'usage systématique qu'on y fait de la syncope rythmique. Son diagnostic peut servir de paradigme à l'analyse de tout le champ de la musique populaire contemporaine. Un affect obsessionnel, libérateur à première vue, était provoqué par le chambranlement continu du temps fort par les accentuations acérées et imprévisibles des syncopes rythmiques. Celles-ci devinrent presque aussitôt des ingrédients totalement préfor-

més, de plus en plus répétitifs. Il ne s'agissait, pour Adorno, que de la transgression continue du temps fort — et donc de la confirmation de sa loi inexorable — plutôt que de sa *transformation*. J'ajouterai pour ma part que dans le contexte d'une audition déconcentrée, l'affect commotionnel produit par la forme rythmique syncopée ne pouvait être entretenu que par un mode de différenciation musicale recourant à des chocs encore plus exacerbés. D'où la forme caractéristique de la musique populaire plus récente (depuis les années 60) où le rythme se rigidifie tout en étant accentué par une intensité sonore, une saturation ahurissante des timbres et des fréquences.

La régression de l'audition consisterait à ne plus pouvoir être affecté par la musique autrement que sensuellement, dans le cadre d'une rigide mémoire d'affects. La régression de la musique commence quand elle ne peut plus être conçue autrement que selon des critères sensuels sans aucune consistance pour l'élaboration d'un temps alternatif de la musique qui appellerait une forme alternative de mémoire.

Cela dit, il est loin de mon intention de nier la possibilité que la musique de masse se transforme de manière libératrice (certains jalons de l'histoire du jazz en sont de bons exemples, quoiqu'il soit intéressant de voir qu'ils contiennent aussi tout ce qu'il faut pour les marginaliser). Mais selon le diagnostic présenté ici, il est impensable que la musique de masse telle quelle, sans transformation de sa rigidité, puisse devenir libératrice pour les avant-gardes.

Que penser alors de ceux qui soutiennent un programme d'accessibilité de la musique alternative englobant indistinctement la post-avant-garde et la musique populaire ? Si on excepte la possibilité de leur incompétence, j'en arrive à leur supposer comme principale motivation celle de rentabiliser des institutions qu'ils trouvent vétustes en leur donnant

La musique
alternative :
de l'hermétisme à
l'accessibilité

une rénovation de façade. À ceux-là, je dirai qu'il serait temps de cesser de jouer les délicats : il existe une manière forte de rentabiliser... à ce compte-là, ils devraient se lancer à fond dans la communication de masse, depuis toujours insidieusement autoritaire — il leur faudrait aussi gommer la moindre différence entre les produits, puis vendre plus, moins cher.

* * *

À mon avis, le vrai projet visant à rendre accessible la musique alternative émancipée, dans notre contexte où rien n'est évident, doit passer non seulement par la critique radicale des institutions, mais par l'effort de clairvoyance des musiciens, qui les mènerait à la nécessité d'une *présentation prosaïque* des enjeux de leur travail de création. Cela voudrait dire, pour eux, faire un effort de théorisation. Contre le préjugé (autant des artistes que des institutions culturelles et de la masse) qui verrait dans cette théorisation un autre acte d'ésotérisme, je dirai que celui qui s'adonnerait à ce projet, loin de mépriser la masse, lui propose dans une forme renouvelée une expérience de communication émancipatrice, parce qu'il la sait capable et fondamentalement en attente de cette expérience. Il se doute bien que la masse se sentirait soulagée aussi par le simple fait que l'on cesse, dans cette expérience, de lui faire croire à la communion de l'humanité dans la marchandise.

FICTION

1000

JEAN-MARC FONTAN

§

Dix siècles passèrent avant qu'un bourgeon n'apparaisse de nouveau sous l'ombre écorchée de la Grande Muraille de Chine. Malgré sa vieillesse, aussi lourde que les pierres la composant, la muraille ne put s'empêcher de laisser glisser un soupir de soulagement, presque de joie, à la renaissance du temps perdu où, dans les dédales du passé, les arbres arboraient les couleurs des saisons. Il fut une époque, pensa-t-elle, où toutes les plaines et les montagnes environnantes se cachaient sous une épaisse végétation.

Observant la muraille, le bourgeon vit à quel point elle se faisait vieille. Son front plissé, marqué de grandes cicatrices, subissait avec peine l'assaut continu du soleil. Sur ses flancs, de larges coulées laissaient glisser, jour sur jour, de minuscules filets de poussière de pierre. Sa respiration trahissait une vie mouvementée, où, à chaque instant, elle dut affronter les ennemis les plus divers. Son regard voilé laissait apparaître des images incroyables. Images d'une époque lointaine où le bourgeon crut reconnaître par milliers des formes similaires à la sienne.

Fermant les yeux, la muraille tentait en vain de chasser les souvenirs, mi-cauchemars, mi-témoignages de cette ère où les êtres qui la construisirent décidèrent de se détruire pour l'amour d'un symbole. Il y avait pourtant des choses bien plus belles à aimer, pensa-t-elle en portant son regard sur le bourgeon.

Attiré par l'aspect grandiose et primitif de la construction, un touriste s'approcha. Arrivé à proximité de cette dernière, il se dirigea vers ce qui pa-

raissait être les restes d'un arbre ; il fut curieusement surpris de déceler la présence d'un bourgeon.

POSSIBLES
Génération 1991

Intrigué par la venue d'une forme qu'il ne connaissait pas, le bourgeon se tourna vers la muraille pour lui demander s'il s'agissait d'une forme végétale.

Bourgeon, te voilà en présence d'un être qui ressemble beaucoup à ceux qui peuplaient jadis la Terre. Ils vivaient par millions sur les moindres espaces de terrain. Celui-ci, par contre, me paraît étranger. Il vient peut-être d'une lointaine planète, reliquat de la période d'exploration terrienne de l'espace entreprise au faite de leur médiocrité.

Ah ! oui, s'exclama naïvement le bourgeon. Muraille, raconte-moi l'histoire de mes ancêtres. L'étranger sera sûrement intéressé à l'écouter, n'est-ce pas, étranger ?

Comprenant à peine le rituel qui prenait place, l'étranger acquiesça d'un mouvement de tête inconscient. La muraille l'invita à s'asseoir avant de commencer son récit.

Le bourgeon et l'étranger écoutèrent la curieuse histoire de la Terre. Pour l'un, tout était nouveau, à l'image de son bourgeonnement. Pour l'autre, un sentiment de déjà vu, une sorte d'arrière-goût s'incrustait au fur et à mesure que le récit progressait.

Le bourgeon suivit avec passion la naissance des royaumes vivants. Le passage du monde marin au monde terrestre le fascina au point de trouver sa forme actuelle curieusement peu développée en comparaison avec la grandeur des plantes passées. Ses teintes passèrent du vert pâle au vert foncé lorsqu'il prit connaissance de l'immensité du royaume occupé par ses ancêtres. Il franchit avec enthousiasme une à une les grandes marches de l'évolution.

L'arrivée de l'être humain passa inaperçue dans cette fresque grandiose. Pendant les millions d'an-

nées qui suivirent l'émergence de l'humanité, il ne put différencier cet animal des autres qui le côtoyaient. Lentement, il finit par le voir émerger de l'inconnu. Puis, rapidement, il le suivit dans son étrange conquête de la nature. Le bourgeon s'indigna de voir les humains modifier le cycle naturel des choses en domestiquant certaines plantes. Il les vit s'attaquer à la forêt qu'ils ne se gênaient pas de brûler pour satisfaire leurs fins.

L'ancêtre de l'étranger devint, à ses yeux, de moins en moins anodin. Il se démarquait de toutes les autres espèces animales qui fuyaient de plus en plus sa présence. Il se fit des alliés, les rats, les mouches et quelques passereaux. Il ne se fit pas d'ennemis, tant les animaux et les plantes étaient incapables de tels sentiments.

L'étranger écoutait le récit d'une oreille distraite. Son attention se réveilla lorsque le niveau d'évolution de l'humanité atteignit un stade minimal de civilisation. Il vit d'un très bon œil les avancées de la science sur la religion. Il resta complètement indifférent aux innombrables tracasseries politiques mentionnées par la muraille. Les guerres l'intéressèrent uniquement pour le commerce qu'elles pouvaient apporter. Il crut reconnaître l'apparition des monnaies d'échange et fut tout à fait à l'aise lorsque la muraille mentionna la suprématie du symbole dollarien sur toutes les autres monnaies.

Les histoires d'amour lui firent oublier, pour un très court instant, la lassitude émotive de son propre univers culturel. Il voulut, par moments, appartenir à ce monde si riche de sentiments. Pourquoi avons-nous oublié la beauté de l'amour, pensa-t-il.

Le bourgeon, de plus en plus las, vit la teinte de sa robe pâlir. La Grande Muraille racontait l'histoire d'une blessure déchirante. La Terre, sous l'influence d'un de ses avatars, devint un immense laboratoire. Le cycle naturel laissa place au cycle domestiqué.

D'immenses machines rasèrent une à une les grandes forêts terrestres et océaniques. Des cultures commerciales remplacèrent la culture naturelle.

POSSIBLES
Génération 1991

De la planète, les humains ingurgitèrent le sol, souillèrent les eaux et remplirent l'air de particules des plus diverses.

Ces petits rois de l'évolution oublièrent leur appartenance. Ils s'affranchirent de la nature, criant liberté à cœur de jour. Une liberté qui valait à la majorité d'entre eux d'être aussi misérables que bien équipés en gadgets de toutes sortes.

L'étranger sentit ses poumons se gonfler de fierté. Il reconnaissait une à une les bases de sa propre culture. Suivant avec attention la disparition des nationalismes, il jubila d'extase lorsque le grand ordre planétaire fut atteint, stade ultime de développement culturel d'une planète dans sa phase pré-spatiale. Il acquiesça largement devant le déploiement d'appareils de contrôle du cycle naturel. L'industrie de la nature, de la maîtrise de la biosphère, naissait sous ses yeux.

Le bourgeon n'en pouvait plus, il se sentait étouffé devant l'immondité de l'humanité. Derrière des façades philosophiques, religieuses, morales, se cachait la réalité criante de l'égoïsme sans frontière d'une espèce prête à tout sacrifier pour son confort personnel.

L'étranger sentit qu'il n'avait plus rien à apprendre. La disparition des ancêtres lui importait peu, c'était en quelque sorte leur problème. Heureux d'avoir participé à un rituel qu'aucun autre de ses compagnons n'avait goûté, il se mit à envisager l'aspect commercial de la chose.

Aussi machinalement qu'il s'était assis, sans tenir compte de la présence d'un bourgeon mourant et d'une muraille en larmes, il refit route inverse.

La muraille suivit un à un les pas de l'étranger.

Regarde, bourgeois, regarde bien l'étranger saisir ce qui lui est le plus cher. Sur ces mots, l'étranger glissa une main dans sa poche pour en retirer une carte métallique qu'il inséra dans la fente du lecteur optique de la porte latérale du vaisseau. Automatiquement, son compte de banque fut crédité de la somme nécessaire à son retour.

Ils sont tous la propriété de cette petite carte. Ils ont tout détruit, ils ont même vendu leur âme pour le simple pouvoir de commander à volonté le dépassement de leur fragile nature. En échange, ils ont perdu beaucoup. Ils ont perdu la sensibilité d'être. Ils ont oublié la Joie de participer à la production d'un ordre naturel grandissant. D'un ordre qui s'édifie au fil des siècles de par l'ingéniosité de chaque espèce à mouler son corps et son esprit dans des formes et des potentiels de plus en plus complexes.

En détruisant la chaîne, ils se sont enfermés dans la cour arrière de leur propre maillon. Ils se sont confinés à évoluer dans l'antichambre de la technicité, oubliant à jamais les profondes racines de leur humanité.

Dix siècles passèrent avant qu'un nouveau bourgeois n'apparaisse sous l'ombre de l'ombre de la Grande Muraille. Malgré sa vieillesse, aussi lourde que les pierres la composant, la muraille ne put s'empêcher de laisser glisser un soupir de soulagement, presque de joie, à la renaissance du temps perdu où, dans les dédales du Passé, les arbres arboraient les couleurs des saisons. Il fut une époque, pensa-t-elle, où ...

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Rendez-vous manqués

Il y avait longtemps que je rêvais du pays de Pedro. Jamais, cependant, je ne l'aurais imaginé si lunaire, si différent du reste du monde.

C'était un samedi, en mars. L'air des hauts plateaux frémissait comme du givre. Tôt le matin, le chauffeur nous mena jusqu'au bord du lac. Il y avait un village minuscule, quelques maisons de terre, des barques amarrées près d'un petit quai, aucun arbre. Nous cherchâmes longtemps, puis enfin Pedro trouva un pêcheur pour nous conduire à la petite île, au large, où vivait l'homme que nous devons voir.

Il s'agissait d'un vieil Indien qui, dans le but de prouver que son peuple venait de Polynésie, avait construit un jour un immense radeau, sur lequel il avait descendu fleuves et rivières entre le lac Titicaca et l'océan, puis gagné les îles du Pacifique, pour enfin revenir par le chemin inverse. Il prétendait retrouver ainsi ses origines, faire reculer le temps et prouver à la fois que les Indiens du lac venaient non pas du nord mais bien du Pacifique.

J'avais entendu parler du périple du vieil Indien, dont d'ailleurs je mettais un peu en doute la valeur scientifique. Quant à l'homme lui-même, en revanche, son projet don-quistotesque me le rendait fort sympathique, et je me réjouissais de le rencontrer. En outre, je ne connaissais pas toute l'histoire.

Comme nous nous éloignons peu à peu de la côte, dans notre minuscule barque de pêcheur dont le propriétaire paraissait craindre à tout moment qu'elle ne prît l'eau ou que la tempête qui se dessinait à l'horizon ne la fit couler, Pedro m'expliqua que le

vieil Indien avait non seulement réussi son voyage avec brio, mais que — et c'était là pour lui le véritable intérêt de l'histoire — depuis son retour il ne semblait plus devoir mourir. Pedro, sérieux comme une tombe tout d'un coup, m'annonça en effet que désormais le vieil Indien rajeunissait de jour en jour.

La chose, alors, m'intéressa encore davantage et l'envie de gagner l'île au plus vite se fit pressante. Or, en l'espace de quelques secondes, la tempête que flairait le pêcheur depuis notre sortie se leva pour de bon, grise et glacée, fouettant les eaux sombres du lac avec furie et ballotant notre chétive embarcation au gré des rafales déchaînées. Si bien qu'avant de nous retrouver engouffrés dans les vagues énormes qui nous entouraient, nous décidâmes de rentrer coûte que coûte et d'oublier l'île et son étrange vieillard. Deux heures plus tard, nous revenions au quai, trempés, transis de peur et de froid, mais sains et saufs.

Je restai donc avec l'incroyable histoire d'un autre plutôt qu'avec mon histoire à moi, vécue, mais à laquelle j'aurais sûrement eu encore plus de mal à croire. Et comme il est certes plus facile de relater les premières que les secondes, je ne m'en trouvais, somme toute, pas plus mal. En outre, de retour au calme et à la chaleur relative de La Paz, Pedro me confia qu'après tout il était sans doute préférable de ne pas avoir pu atteindre l'île, car, chose qu'il avait omis de me dire au préalable, celle-ci était à l'origine de tous les déboires qui l'assaillaient depuis qu'il l'avait découverte un an plus tôt. À partir du jour où il avait fait la connaissance du vieil Indien, en effet, Pedro s'était mis à perdre contact avec la réalité, avec ses amis, sa famille, et enfin sa femme ; celle-ci s'était même tellement lassée d'écouter ses histoires invraisemblables, qu'elle s'en était retournée dans son village quelques mois plus tard, déclarant, au moment de le quitter, qu'il était tout bonnement devenu fou.

Rendez-vous
manqués

Pedro, particulièrement abattu depuis notre expédition avortée, me proposa dès le lendemain de tenter à nouveau de rejoindre l'île. Mais le souvenir de la tempête, l'humeur étrange de Pedro, le rendez-vous manqué avec l'homme (« Il est trop tard, lui disais-je, ce que l'on a manqué est perdu »), tout cela ne m'inspirait guère. J'expliquai à Pedro que je devais quitter la Bolivie, que le mal des hauteurs m'était devenu insupportable, qu'on m'attendait ailleurs. Sans compter que son histoire, au fond, j'aurais bien ne l'avoir qu'entendue.

Le soir même, je prenais le train pour le Pérou : la vieille ville de Cuzco, le Cuzco, plus exactement, c'est-à-dire, en quechua, le nombril du monde.

J'arrivai tôt le matin. C'était la veille de la fête du soleil, l'Intiraimi pour les Incas, selon lesquels cette fête ne devait être célébrée que tous les six cents ans. Or, comme l'écart est plutôt long d'une fois à l'autre, on la célèbre un peu chaque année, le vingt-quatre juin.

Je passai la journée à visiter les cités incas de la région : Saqsaywaman (immense citadelle sur les collines autour de Cuzco), Písaq (surplombant la vallée sacrée de l'Urubamba), Pucapucara (où je connus Alba, avec qui, brusquement séduit, je pris rendez-vous pour le lendemain), Ollantaytambo (repaire du dernier Inca Tupac Amarú), et Quenquo (où se pratiquait jadis le test de la vierge devant être sacrifiée aux dieux — la jeune fille, accroupie, devant atteindre en urinant un point précis dont la distance témoignait de sa virginité).

Le soir venu, je fis comme tout le monde : je me saoulai au pisco. Et le lendemain matin, la tête en feu, je manquai mon rendez-vous avec Alba, puis mon train pour Machu Pichu.

Je m'en rendis compte lorsque des cris venant de la place d'Armes me réveillèrent brusquement — des femmes et des hommes qui hurlaient, pleuraient, in-

voquaient dieux et droits, justice et vengeance. Les voix racontaient que le conducteur du train était ivre mort le soir précédent, que tôt le matin il s'était rendu à la gare en titubant, qu'il était monté dans le wagon de tête, était parti à l'heure juste et, vingt kilomètres passé Cuzco, avait pris un tournant un peu vite et précipité le train en entier au fond de la vallée de l'Urubamba.

Trente-cinq morts, des dizaines de blessés, et moi encore dans mon lit à me frotter les tempes.

Il n'y avait plus qu'un moyen de gagner Machu Pichu : à pied. Je marchai pendant quatre jours le long de la voie ferrée, croisant par centaines des villageois qui couraient vers le lieu de l'accident, vers cette vision de fer tordu et de corps épars qui me restait collée devant les yeux depuis que j'avais passé le tournant fatidique.

Je restai une semaine à Machu Pichu, en compagnie de six autres voyageurs qui avaient emprunté, eux, l'ancien sentier des Incas dans la montagne. Nous passâmes nos journées à découvrir ces fabuleux vestiges du passé, seuls avec les lamas et la jungle grise et mauve autour de nous, oubliant peu à peu le fond rougi de la vallée de l'Urubamba. Même les Danois, deux vieux amis en peine d'amour de la même femme, commencèrent eux aussi à sourire, à revivre, à voir au-delà de leur chair endolorie des centaines d'histoires nouvelles.

À la fin de ces quelques jours, le temps, la solitude, l'angoisse, cet étai collé au cœur, cette sonde grouillante dans le ventre, tout ça, vraiment, avait disparu. Jusqu'à ce que Carlos, l'Argentin, m'annonçât qu'il avait appris qu'une dénommée Alba comptait parmi les morts de l'accident de train.

MICHELINE MORISSET

Il n'y a que des fragments

« Les livres dits « érotiques » il faut ajouter : de facture courante, pour excepter Sade et quelques autres, représentent moins la scène érotique que son attente, sa présentation, sa montée. C'est en cela qu'ils sont « excitants » ; et lorsque la scène arrive, il y a naturellement déception, déflation. Autrement dit, ce sont des livres du Désir, non du Plaisir. Ou, plus malicieusement, ils mettent en scène le Plaisir tel que le voit la psychanalyse. Un même sens dit ici et là que tout cela est bien décevant. » (Roland Barthes, Le plaisir du texte)

Frédéric

Il glissait sa main dans mes cheveux avec une tendresse infinie. Légèrement du bout de ses doigts, puis en mouvements circulaires, et après, seulement après, sa paume se faisait caressante et gourmande.

Alors ma tête dansait, pleine de plaisir. Plaisir à faire durer... Sentir, sentir, laisser monter, humer et surtout résister. Je feignais de n'être pas encore séduite pour que continuent ces mouvements, ces battements de cœur au coin du corps, ces éclairs de chaleur dans l'aire du désir.

Nous jouions à l'amour sans autre règle que de ne jamais le faire. Frédéric et moi écoutions les odeurs et le suc qui montaient en nous, attentifs tous deux au temps qu'on prend à se mirer dans l'autre. Il fallait s'envoûter sans jamais s'épouser, apprivoiser la diffi-

cile et étrange quête de l'autre, gorgée d'incertitude comme un poème inachevé. Nous avançons vers tout ce qui vibrait, corolles offertes à la pluie féconde. Frédéric se remplissait de ma soif constante pour apaiser la sienne. Nous allions jusqu'au délire, là où exulte le plaisir. Puis, subitement, nous reposions l'étreinte chaude, nous rappelant que c'est au désir, et seulement au désir, que nous soumettions nos émois. Alors je me redressais et refaisais mon chignon lentement... tout... doucement, très doucement, comme pour ne rien briser. Puis je rentrais lentement... tout... doucement, très doucement chez moi.

Mario

Tu avais les yeux verts et la bouche envoûtante, ta tignasse rappelait les chevaux dans le soleil. Dans le silence de mon époque tu marchas fort, fis du bruit, ton corps lové au creux de mon frisson. C'était aux cuisses des hommes que tu adressais ton trouble, provoquant en moi l'envie de t'aimer mieux encore. Pour ton unique regard, je cultivais, enivrée, tous les excès.

Tu aimais Daniel. Tu dansais au cœur de ma chambre, tes pas dans les miens. Dans ma tête reviennent encore nos rires clairs comme la vague qui frappait les galets. Montée transparente, écume de cristal. Oui nous riions, ta main dans les étoiles, mes doigts dans ta chevelure, nos ivresses tremblantes parmi les algues.

Tu aimais Daniel. Je passais des heures à tenter de te le faire oublier. Chaque moment devenait un espace possible entre tous, telle une paume ouverte à la tendresse que sème en son labeur des sillons de plaisir. Qu'il me fallait d'espoir et d'amour pour nous imaginer empreinte et moule d'un semblable désir ! Je savais, pourtant, qu'une fois la nuit venue tu enjamberais le ruisseau complice ailleurs que dans

mon essoufflement, mais je demeurais là, offerte et brûlante, certaine qu'à nouveau tu couvrirais ma vie d'une douce folie.

Rien n'avait moins de sens que nos deux étés réunis mais l'air était chaud et nous aimions rire ensemble...

Jean-François

Ils étaient drôles les jumeaux. Deux bouilles rondes encadrées chacune d'une épaisse tignasse blonde. Raillleurs et pleins d'idées, ils portaient au coin des lèvres un sourire indélégeable. Je les aimais bien tes frères, qu'ils m'ont fait rire... Tu te souviens du soir où nous nous étions glissés en douce dans ta chambre, alors que tu demeurais encore chez tes parents ; cette maison blanche juchée au sommet de la montagne comme un observatoire. À pas furtifs, nos chaussures à la main, nous avons gravi l'escalier. Je revois avec précision cette salle commune où vous dormiez tous. Tes parents au centre dans un lit ancien en bois d'acajou, à côté ta sœur, deux ans ta cadette. Comme elle était belle, ses boucles brunes déposées sur l'oreiller ! Dans un lit, collé à la mansarde, les jumeaux, enroulés dans une catalogue bleue qui ne leur couvrirait pas même les pieds ; puis en retrait, ton grand-père, petit, le visage lacéré par le temps, emmailloté jusqu'au cou pareil à un bébé.

Tu devais être bien important, aux yeux de tes parents, pour qu'on ait consenti à te fabriquer une chambre à toi : trois cloisons et un drapeau du Québec en guise de porte. Je savais que très peu de tes amis avaient franchi la demeure familiale ; je m'en sentais honorée. Tu me faisais confiance. Combien de fois t'ai-je vu éviter le sujet, quand dans des lieux publics, nous causions famille, tiraillé que tu étais entre ton amour pour eux et la honte, que leur pauvreté et leur marginalité t'inspiraient. Coucher chez toi, ce soir-là, était, vraiment, un privilège. Ton

lit était étroit. J'ai dormi le nez collé à ta nuque. Ça sentait bon. L'odeur du pain grillé m'a réveillée le lendemain matin. On se levait tôt chez vous ; les vaches disaient-on. Je me demande plutôt si ta mère n'avait pas tout simplement hâte de se retrouver seule devant son poêle, ton père seul devant ses vaches, ta sœur seule, devant le téléviseur, les jumeaux seuls devant leur ballon de football, ton grand-père seul devant son crachoir, privé qu'ils étaient tous d'intimité, durant la nuit.

À ton tour, tu t'étais éveillé, le corps brûlant, l'œil vif. Je me rappelle tes mains, ta bouche, tes jambes, ton ventre... puis tout à coup les jumeaux. Nous les avons oubliés ces deux-là, avec leur frimousse espiègle ! J'entends encore leurs cris, dévalant l'escalier en même temps qu'eux : « Maman, maman, Jean-François et Miche font l'amour ! » Comme nous avions ri. Nous nous en foutions complètement et ta mère encore plus. Les jumeaux, malgré leur cinq ans en avaient visiblement vu d'autres. En moins de deux, nous reçûmes un ballon de football. Il nous fallait passer à d'autre jeux. Les jumeaux, la tête entre la cloison et le drapeau fleurdelisé, entreprirent, à haute voix, la description de nos attributs physiques. Toute la maisonnée sut que j'avais de bien plus petits seins que ta sœur.

Promptement, je remis jeans et chemise indienne. Puis je descendis l'escalier précédée des jumeaux et du ballon de football. Comme à l'habitude, je suppose, ta mère s'affairait, silencieuse, au poêle, tandis que ton grand-père, les yeux rivés à son crachoir, se berçait sans cesse...

Avant de partir, je pris une grande respiration pour conserver en moi cette odeur, ce décor, ce moment. Doux moment que je savais unique.

P.S. je t'ai beaucoup aimé.

Denis

Léa aime la maison de Denis avec ses terrasses de coussins, ses affiches publicitaires et ses revues éparses. Ce doux désordre l'attire et l'apaise.

Tout est calme et bon.

Léa respire plus fort qu'à l'habitude comme pour rejeter de ses parois spongieuses le mauvais des jours passés. Il a fait noir, un noir d'encre, le non-blanc absolu. Hier.

Mais ce soir, elle plonge dans les yeux bruns qui, à deux pas d'elle, la désirent. Elle se sent belle. Denis tient entre ses cuisses un coussin rose vif. Nonchalamment ils jouent à se dire, à se raconter. Pourtant ils se connaissent bien et tout cela n'a aucune importance, pas plus que la nuit qui, ils le savent, se terminera ensemble. Seule compte cette profonde tristesse les rendant à eux-mêmes, bien loin l'un de l'autre, en dérive...

Entre eux, une façon de faire, comme s'ils n'avaient jamais osé dépasser les battements de paupières qui trahissent le désir. Les yeux baissés, Léa évite de rencontrer le regard de Denis et le trouble qui à chaque fois la fait se sentir plus petite. Elle n'a jamais su se départir du besoin d'être une enfant dans les bras d'un homme.

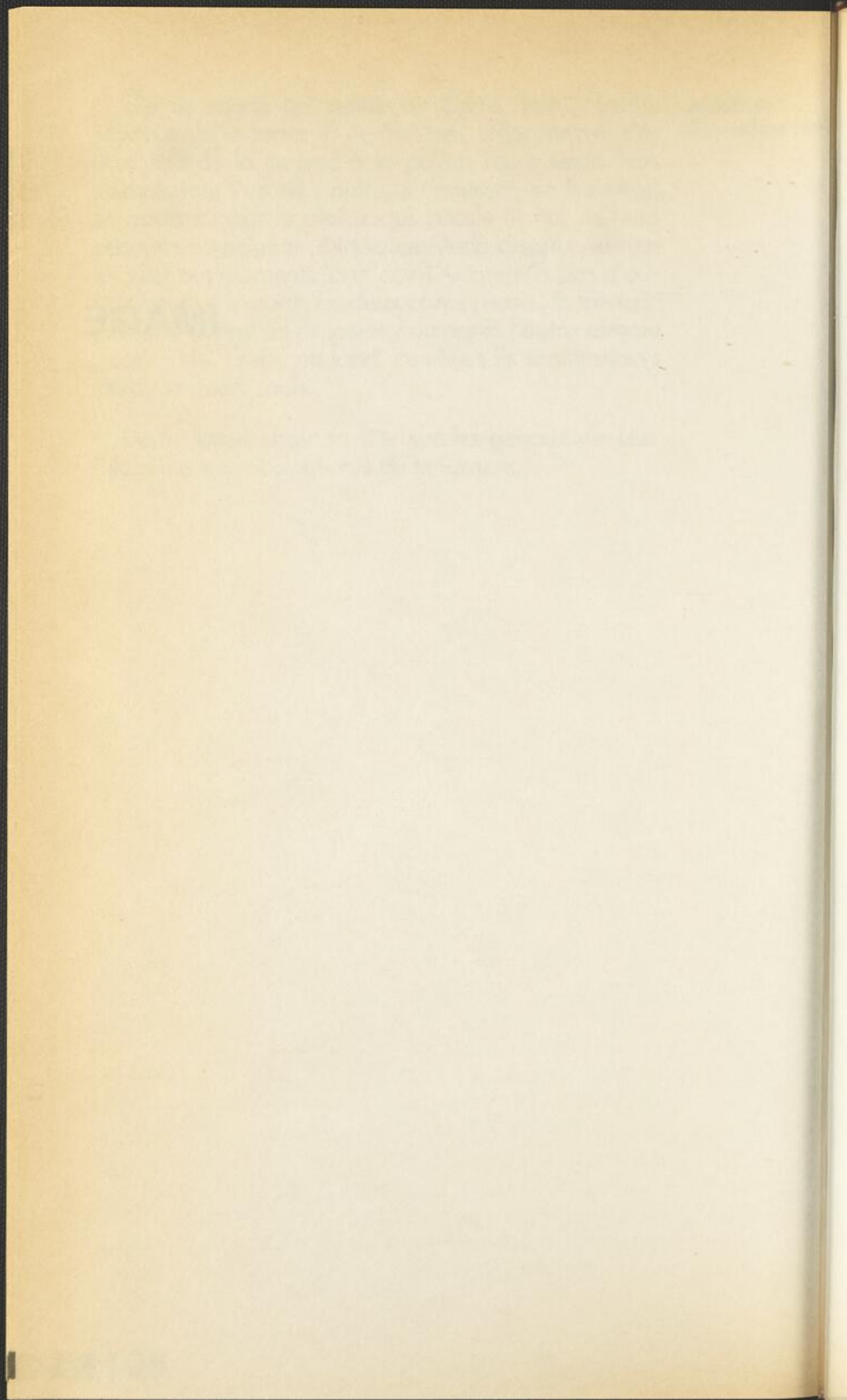
Denis laisse choir sa tête sur les genoux de Léa. Elle aime ces mouvements de tendresse. Elle caresse ce front, cette peau de papier aux mille bribes amoureuses. Souffle. Ivresse. L'aube se déploie à leur mesure et s'ouvre à la lenteur du geste ; le désir se dessine, se fond dans le plaisir et régénère le désir qui monte et perle en rosée. Leurs doigts affolés inventent des envies, arrondissent leurs corps. Léa respire. Un collier d'odeurs les enlace, parfum de miel. Folles caresses aux effluves de l'émoi, jeu sans cesse recommencé, des mains pleines de baisers et des bouches gorgées d'arcs-en-ciel.

Elle se soude au ventre de Denis, loin, comme séparée de la terre. Ils se tiennent, s'éprennent, s'éprouvent de la paume à la pulpe. Leurs sexes fous s'emplissent l'un de l'autre, s'épousent, se heurtent, se quittent pour le plaisir qui circule et qui ne tend pas vers sa solution. Naïve certitude disant que rien ne vaut ces moments-là et que l'extase n'a pas d'autre nom que le poids de deux corps réunis. Ils tressaillent et se livrent à l'orgasme l'un après l'autre comme pour mieux sentir, au fond, combien ils sont toujours seuls. Toujours seuls...

Denis laisse choir sa tête sur les genoux de Léa. Elle aime ses mouvements de tendresse.

ES
ons 199

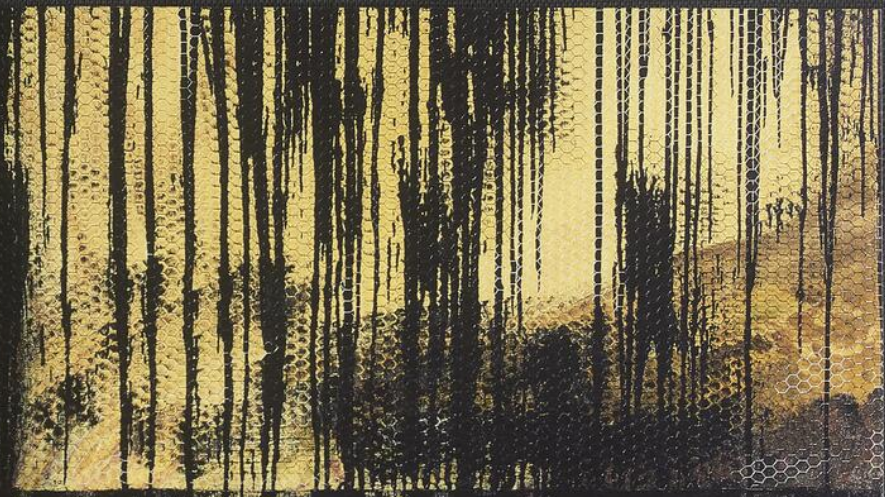
IMAGE



MONIQUE RÉGIMBALD-ZEIBER

Grande dépouille no. 1

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS
CHICAGO, ILLINOIS



GRANDE DÉPOUILLE NO. 1
Émail sur bois,
240 cm × 240 cm (1989)

POÉSIE

POESIE

CLAUDE PARADIS

Le temps n'est pas donné

Pour la suite des jours

et lorsque le silence acquis
je murmurerai ton nom
(ou le mien par ta bouche
prononcé)

la nuit n'aura
de l'ombre que le poids
de nos âmes se multipliant

le temps ainsi arénacé
sans âge pour tout dire
(tel l'effritement des terres)
l'eau coulera dans les gorges
sans éroder — si ce n'est
que la surface des choses -
pour sur nos joues poser
enfin le cycle de la durée

pour la suite des jours
effeuiller notre patience
par quelques mots semés
de-ci de-là

Contre l'oubli

le temps n'est pas donné
où la lumière s'abreuve

j'observe la biographie
d'une verdure s'écrire
le sable qui s'y engage
trahit le jour

les murs
soudainement reprennent
le compte des ans
(une mémoire tapisse
l'âme de la maison :
photographies anciennes
vestiges des jadis jeunesse)

matin d'été 1990
matin d'écho 1940
tout ici implique une durée

*

longévitité des ombres

ô merveilleuse Alice !

Trio de Jazz

l'aventure commence par le rythme
où les doigts déjouent leur crainte

le sang refoulé au cœur
le déni du temps
naître en ce frisson imperceptible

je regarde disparaître les ombres
le pianiste s'affole
il est tellement précieux cet instant
où l'homme épouse le rythme

*

soudain la terre mobilisée
le pouls parfaitement sauvage
engage le corps du contrebassiste
(une valse déguise la sensualité
étroite que sont muscles et cordes)

les visages se crispent
la nuit interrompt le cercle
une trinité élève sa voix nouvelle

*

l'autre chasseur du rythme
piétine le sentier

il est là il précède
il poursuit !

batteur sismique
le sol sous son corps s'effriterait
s'il ne contrôlait son jeu
aucune atteinte au repos
juste le poids des corps
frôlant ses pulsations

la foule martelant en tête
n'a d'autres instincts que ses bras !

Graphie (les eaux)

l'unique savoir se fossilise
depuis l'herbe depuis la boue

une brisure épelle en soi
toute la distance du monde
l'eau dans sa migration
vers son propre retour
l'origine où le cri se perd

rarement vue : la source
silencieuse puisque pierre
dans la coulée à peine ravinée
— qui est le centre où tu déguises
l'apparence de la fragilité —
en la terre profonde issue

depuis l'herbe la boue
la géographie incertaine et précise
la première aventure

Les secrets

dehors une leçon de morale *
le gris déplacement de la lumière
dans l'humble matin

taciturne comme la ville
de creuse l'opéra de mourir
matin sur ce qui semble nuptial
sous mes paupières cendrées

tu pars mesurer l'avenir
laissant là nos vestiges
Pour qui s'étonne du silence
(ta mémoire pèse ronde
sur mon ardoise :
réticulaire de tant d'écho)

* Sur ma table traînaient *Dehors* de Jacques Dupin et *Une leçon de morale* de Paul Éluard ; heureux compagnonnage.

Ouvrier

La nuit œuvre avec la chair
je lui cède le pas

ici la terre est un puits

profonde l'eau nous ressemble
la nuit

une ombre que nul ne connaît
embrase ce point des eaux
où la source se divise

une et multiple tu vagues
au nécessaire quotidien je passe
en tes sentiers
creuser l'attente
jusqu'à la nuit

je m'occupe des poussières
je prépare le bois

Le temps rompu

je vais tout droit
dans le silence des êtres
ouvrant de vieux sentiers

innombrable le sable
me soutient
le temps présente ses anomalies

cérémonie de l'écorce
travail qui mesure l'homme
l'écriture synthétise
la pulsion et la pensée du fossile

l'argile finalement recouvre
la lecture des eaux

Aveu

pour l'heure j'inverse tout regard
contre l'ombre je projette
la dépossession des choses

le rivage m'interpelle
Lauzon n'existe
qu'en sa mortelle union au fleuve
(où je grave contre le bois
de ma demeure
l'essence de notre amour)

je songe demain aux pierres
que nos mains soulèveront
dans l'espoir de construire

il n'est d'autre enfance
que celle vouée à ses sources
il n'est d'autre fleuve
il n'est d'autre amour

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

**SUR LES CHEMINS
DE L'AUTOGESTION**

DE L'AUTOCESSION
SUR LES CHEMINES

Individualisation, universalisation, démocratisation : le temps de l'histoire

Il n'existe plus aujourd'hui dira Francis Fukuyama (1989), dans un texte devenu vite célèbre, « The End of History », d'idéologie rivale à la démocratie libérale¹. La mort du communisme a définitivement sonné le glas aux différentes tentatives, depuis deux siècles, de proposer des alternatives à l'individualisme démocratique. Après les défaites historiques de l'absolutisme au dix-neuvième siècle, celles, au vingtième siècle, du fascisme ou du nazisme et du communisme annoncent la victoire finale du libéralisme. Ces grandes idéologies, pour reprendre une expression de François Lyotard, étaient les « méta-récits » de la modernité². Mais, à l'encontre de ce dernier, Fukuyama ne croit pas à la fin de celle-ci, mais bien à sa victoire. Dans une version renouvelée « de la fin des idéologies »³ la modernité apparaît en effet victorieuse car l'idéologie démocratique libérale a vaincu ses ennemis, ouvrant un monde dorénavant déidéologisé, c'est-à-dire réconcilié autour des idéaux bourgeois. Des conflits persisteront, souligne-t-il : ceux liés à la religion ou au nationalisme par exemple. Ils n'apparaissent plus toutefois comme des

-
- 1/ Francis Fukuyama, « The End of History » *The National Interest*, #16, Summer 1989, pp. 3-18. Les références subséquentes à ce texte seront simplement indiquées par la pagination, ceci afin de ne pas multiplier inutilement les notes.
 - 2/ François Lyotard, *La condition post-moderne : rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
 - 3/ Voir à cet effet Daniel Bell *The End of Ideology*, New York, Free Press, 1965.

idéologies rivales mais plutôt comme le signe du développement encore insuffisant d'un libéralisme qui a par ailleurs démontré, insiste-t-il, sa capacité de résoudre ces questions en les renvoyant à la sphère privés.

Pour Fukuyama « la fin de l'histoire » ce n'est donc pas uniquement la victoire du « méta-récit » libéral démocratique. Elle n'est pas un phénomène propre à la sphère macropolitique, à travers le monopole de l'idéologie démocratique libérale sur l'ensemble des pays de la planète ou, suite à l'absence de modèles oppositionnels grâce à la mort du communisme et de la guerre froide. Elle est aussi la victoire culturelle de l'Occident par l'extension de la société de consommation et de l'individualisme utilitaire à la planète entière. Victoire à la Pyrrhus semble croire d'ailleurs Fukuyama, car la société qui a participé le plus à l'universalisation des valeurs de la société de consommation occidentale est le Japon. On peut résumer, souligne-t-il, le contenu de l'État universel homogène (le concept hégélien par lequel il définit l'espace politique dans la fin de l'histoire) « comme la démocratie libérale dans la sphère politique liée à la généralisation des VCR et des stéréos dans l'économie »⁴. On se rappellera, et Fukuyama n'est probablement pas sans y avoir songé, que Lénine définissait le communisme comme l'organisation des soviets plus l'électrification des campagnes. C'est pour lui cette définition collectiviste d'une fin possible de l'histoire qui a été vaincue pour y être substituée par une culture utilitaire et individualiste. La solidarité n'aurait plus sa place au pays des atomes.

Il serait possible par une lecture rapide et critique de réfuter les principales affirmations de la thèse développée par Fukuyama. Le fait que l'auteur soit un haut fonctionnaire du département d'État améri-

4/ Francis Fukuyama « Entering Post-History », *New Perspective Quarterly*, Vol 6, No. 3, Fall 1989, pp. 49-52.

cain et que le texte cité ait été publié dans la très conservatrice revue *The National Interest* sont déjà des indicateurs du caractère idéologique (dans le sens marxisme, au service de...) de l'article. Et, en effet l'auteur ne voit dans les événements actuels que la confirmation de la thèse de la supériorité culturelle du mode de vie américain, thèse soutenue depuis fort longtemps par les idéologues américains : d'où le ton triomphalisme et arrogant des propos tenus. La fin de l'histoire, c'est la récolte du fruit des victoires militaires sur le Japon fasciste, sur l'Allemagne nazie et le résultat de la lutte tous azimuts menée contre le communisme depuis quarante ans par l'Amérique. En fait, l'auteur semble réaliser, près de trente ans après la fin du *McCartisme*, que la guerre froide est terminée. Sa vision de l'histoire d'ailleurs est réductrice à l'affrontement entre les deux grands blocs idéologiques, semblant par le fait ignorer qu'il y a belle lurette que cet affrontement est stérile et que l'histoire marche à autre chose (nous y reviendrons). Une autre chose qu'il ignore complètement, lorsqu'il ne la traite pas avec mépris. Ainsi va-t-il du Tiers monde et des forces qui travaillent ces sociétés, soulignés en aparté comme des sociétés en retard... encore dans l'histoire pour quelques années. Ces réalités, comme nous l'avons souligné pour le nationalisme et la religion, sont simplement perçues à la remorque de l'idéologie libérale démocratique américaine. Enfin, il ne s'intéresse pas non plus, dira-t-il, à réfuter la prolifération des idéologies « promoted by every crackpot messiah around the world ». (...) « For our purposes, poursuivra-t-il, it matters very little what strange thoughts occur to people in Albania or Burkina Faso ». (p.4)

Il est silencieux aussi sur les forces sociales, les mouvements sociaux, qui traversent nos sociétés. Pour lui une seule valeur s'affirme en République de Chine, en URSS, dans le Tiers monde, en Europe ou en Amérique : c'est le consumérisme. Un seul acteur social joue ou est appelé à jouer un rôle significatif dans « l'État universel homogène », c'est l'individu

égoïste, consommateur ou entrepreneur, utilitaire ou hédoniste. Nous y reviendrons, mais disons rapidement que c'est faire peu de cas de l'extrême diversité des protestations qui naissent à l'Est, suite à la mort du communisme, comme à l'Ouest, dans la foulée des nouveaux mouvements sociaux. C'est rapidement conclure aussi, comme le rappelle John Kenneth Galbraith dans sa réplique à « The End of History », que la « célébration verbale » du marché, à laquelle on assiste aujourd'hui, correspond à une pratique effective de prédominance de l'entrepreneur individuel. L'histoire récente démontre plutôt selon Galbraith qu'autant à l'Est qu'à l'Ouest de grandes organisations fortement liées à la logique étatique persistent et persisteront à côté de la logique du marché où s'affrontent les choix et les stratégies individuels⁵. Il pourrait s'agir non pas d'une réduction des options (fin de l'histoire), mais de l'entrée dans une société où des logiques diverses élargissent l'éventail des choix à nos dispositions (plus d'historicité).

Enfin, la lecture hégélienne sur laquelle Fukuyama fait reposer sa thèse de la fin de l'histoire apparaît une lecture assez impressionniste de Hegel. L'histoire y lit-on est un processus dialectique ayant un commencement, un développement et une fin. La fin justement, Hegel l'aurait vue dans la bataille d'Iéna en 1806 où Napoléon, par les armes, imposait l'Esprit moderne, actualisant ainsi les principes de la Révolution française : la démocratie égalitariste. À la suite de son mentor Alexandre Kojève, Fukuyama croit que Hegel avait vu juste, tout en sous-estimant les batailles que l'Esprit universel aurait à faire pour définitivement s'imposer comme « État universel homogène ». La mort du communisme, l'universalisation de l'économie de marché, confirmeraient, près de deux siècles après, l'intuition hégélienne. Et, l'« État universel homogène », si non encore concrète-

5/ John Kenneth Galbraith, « Have Capitalism and Socialism Converged » *New Perspectives Quarterly*, Vol. No. 3, Fall 1989, pp. 46-49.

tisé, trône dorénavant sur les esprits des citoyens du monde entier sans véritable opposition. « La fin de l'histoire » c'est donc, à travers cette lecture hégélienne, « le point final de l'évolution idéologique et l'universalisation de la démocratie libérale occidentale comme la forme achevée du gouvernement humain » (p.4).

L'histoire a des ruses qui rapidement rendront probablement caduc le pronostic de l'atteinte d'un point final à l'évolution idéologique de l'humanité. Néanmoins, au delà de l'utilisation politique des événements contemporains et d'une simplification tant historique que théorique, les constats de Fukuyama méritent qu'on s'y arrête. Un peu comme le conservateur Edmund Burke, malgré son effroi, avait su déceler dès les premiers mois de la Révolution française de 1789 (longtemps avant la prise du pouvoir par les Jacobins) le caractère radicalement nouveau des phénomènes sociaux se réalisant en France ⁶, Fukuyama (rappelons que son texte a été publié en août 1989 avant l'effondrement communiste dans les pays de l'Est) nous conduit à réfléchir sur deux processus majeurs de l'histoire sociale récente : soit, 1 : l'avancée indéniable au cours des dernières années de l'idée de la démocratie moderne, celle associée aux droits de l'homme et au suffrage universel (tout en émettant de sérieux doutes par ailleurs sur sa victoire définitive, voire même sur la possibilité qu'une telle chose puisse jamais se réaliser, on dira que la démocratie est actuellement une idée porteuse) ; 2 : une « planétarisation des pratiques sociales » se réalisant par le double processus de l'universalisation et de l'individualisation des consciences, processus qui semble en effet porter de l'eau au moulin à la thèse du vieux Hegel qui croyait que l'Universel appelait le particulier, que l'individu était un produit de la Raison moderne.

6/ Edmond Burke, *Reflections on the Revolution in France*, London, Penquin 1983.

Démocratisation, universalisation, individualisation, voilà trois idées qui nous apparaissent effectivement être au cœur de la pratique sociale contemporaine. Toutefois, il ne nous semble pas, au contraire, que les avancées récentes de la démocratie annoncent en rien la fin de l'histoire. Tout comme le phénomène d'individualisation ou d'universalisation des consciences ne conduit pas inéluctablement à la victoire du sujet économique. C'est une méconnaissance de la démocratie moderne, du moins une sous estimation de ses possibilités, que de croire qu'elle mène à l'uniformisation et à la victoire définitive du marché. En cela Fukuyama reprend une longue tradition de jugements sur la démocratie libérale qui ont pourtant été démentis par les faits.

Nous ne reviendrons pas sur Hegel, que Fukuyama lui même reprend et qui ne voyait dans le déploiement de la société civile moderne que le déchaînement des passions individuelles, qu'un lieu « où chacun est une fin pour soi, » qu'une confirmation de la victoire du particulier, de l'individu égoïste, de l'arbitraire contingent.⁷ Tel était le prix pour Hegel de la réalisation du grand projet de la modernité, une société dorénavant régie par la subjectivité. Et c'est ainsi effectivement que la fin de l'histoire reposait pour lui sur la disparition de liens communautaires au sein de la société civile. Les passions qui traverseront dorénavant celle-ci ne seront que des passions particulières, celles de l'homo oeconomicus, de l'être de besoin. Uniforme à force d'être particulière, tel est le jugement de Hegel sur une sociabilité moderne travaillée par l'atomisation. Tout le moment éthique de la société, est-il besoin de le rappeler, se trouvait ainsi ramené dans l'État de droit, ce monstre froid porté par la seule Raison.

Nous n'insisterons pas non plus sur Karl Marx pour qui la démocratie bourgeoise n'était qu'une

7/ G.W.F. Hegel, *La Société civile bourgeoise*, (1821), Paris, Maspero, 1975, p. 57.

illusion masquant les intérêts égoïstes du bourgeois. Quant à la démocratie réelle, qu'il repoussait dans l'après capitalisme, elle sera non politique, reposant sur la fin de la division de la société en classes, sur la fin des particularismes nationaux, et même pour lui, sur la fin des égoïsmes individuels. L'individu sans médiation, en parfaite communion avec la communauté universelle, qui sera le citoyen de cette fin de l'histoire, version communiste, annonçait là aussi la fin des passions collectives. Un monde enfin réconcilié avec lui même, transparent, où des individus béats seront chasseurs l'après-midi et philosophes après le dîner (sans qu'il nous dise, diront aujourd'hui les féministes, qui préparera les repas et qui fera la vaisselle).

Il faut toutefois s'arrêter plus longuement à Tocqueville, car il est le premier et demeure le plus lucide observateur de la socialité démocratique. Et pourtant, chez lui aussi, est présente cette tentation de voir dans le fait démocratique, à travers le processus d'égalisation des conditions, l'annonce d'une fin possible de l'histoire. Les hommes dans les sociétés démocratiques, ne cesse-t-il de rappeler, auront une seule vraie passion, celle de l'égalité. Ils sont industriels certes, mais continuellement affairés à améliorer leur bien être personnel, à varier, à altérer ou à renouveler chaque jour les choses secondaires. Multitude de petites ambitions et d'ambitieux mais peu, dira Tocqueville, de grandes ambitions et de grands hommes comme celles et ceux qui ont marqué les périodes révolutionnaires.⁸ D'ailleurs, poursuivra-t-il, « Je ne soutiens pas (...) qu'un peuple soit à l'abri des révolutions par cela seul que, dans son sein, les conditions sont égales ; mais je crois que quelles que soient les institutions d'un pareil peuple, les grandes révolutions y seront toujours infiniment moins vio-

8/ On se réfère ici aux Chapitre XIX et Chapitre XXI, du tome 2, de Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier Flammarion, 1981, « Pourquoi on trouve aux États-unis tant d'ambitieux et si peu de grandes ambitions » pp. 299-305 et « Pourquoi les grandes révolutions deviendront rares pp. 312-324.

lentes et plus rares qu'on suppose ; et j'entrevois aisément tel état politique qui, venant à se combiner avec l'égalité, rendrait la société plus stationnaire qu'elle ne l'a jamais été dans notre Occident.⁹

Non seulement les perspectives de changement radical (révolutionnaire) s'amenuisent-elles dans les sociétés démocratiques, le goût même des actions collectives tend à disparaître. La passion pour les grandes œuvres et les grandes causes propres aux individus des sociétés aristocratiques s'efface sous l'effet de la poussée de l'individualisme. Il est vrai que Tocqueville voyait une limitation à cette individualisation dans le propension des Américains à s'associer. Cette tendance toutefois n'était pas liée pour lui à l'état social démocratique mais plutôt au trait spécifique du peuple américain. Le regard nostalgique qu'il jette en conclusion des deux tomes de *De la démocratie en Amérique* ne laisse aucun doute sur les dangers de la banalisation de la culture qu'il perçoit sous l'effet de l'homogénéisation opérée par le fait générateur qu'est l'égalité des conditions. C'est alors que lui apparut l'image possible d'une future culture démocratique où « une foule innombrable d'hommes semblables et égaux (...) tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme ». ¹⁰ C'est alors qu'il conclut en disant : « Je promène mes regards sur cette foule innombrable composée d'êtres pareils, où rien ne s'élève ni ne s'abaisse. Le spectacle de cette uniformité universelle m'attriste et me glace, et je suis tenté de regretter la société qui n'est plus. » ¹¹

« The end of history will be very sad time » conclut, pour sa part presque en écho, cent cinquante ans plus tard Fukuyama. Car, dans la période post-historique poursuit-il, il n'y aura ni art, ni philosophie

9/ *Ibid.* p. 316.

10/ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (Tome 2), *op. cit.* p. 390.

11/ *Ibid.*

Individualisation,
universalisation,
démocratisation :
temps de l'histoire

(pas même après le dîner, comme Marx le croyait) mais simplement « l'entretien perpétuel (perpetual caretaking) du musée de l'histoire humaine ». Là aussi les idéaux, faisant appel « à l'audace, au courage, à l'imagination et à l'idéalisme disparaîtront pour être remplacés par « le calcul économique, la quête indéfinie de solutions techniques, des préoccupations environnementales et la satisfaction d'une demande en biens de consommation sophistiqués. » (p. 18)

Un scénario d'ailleurs que Daniel Bell avait déjà tracé au début des années soixante dans *La fin des idéologies*. En Occident disait-il, parmi les intellectuels, les vieilles passions sont épuisées. Certes, poursuivait-il, le besoin pour une utopie persistera : « Mais dorénavant l'échelle conduisant à la Cité éternelle ne pourra plus être une échelle construite sur la foi (« faith leader »), mais une échelle empirique : une utopie devant préciser où l'on veut aller, comment s'y rendre, le coût de l'entreprise et certaines réalisations de, et justification pour la détermination de qui paiera la note ». ¹² Une utopie réaliste, dirions-nous, qu'il croyait nécessaire, bien naïvement, d'associer à un consensus retrouvé. Il a été, en effet vite démenti par la génération des années soixante qui sous la bannière du « demandons l'impossible » ramena l'audace, la passion, le goût du risque et l'innovation sur la place publique.

Démocratie et historicité

Qu'ont tous ces observateurs de la démocratie moderne depuis deux siècles à voir dans la démocratisation et son processus d'individualisation une vaste entreprise d'homogénéisation ? L'individu perdu dans « la foule solitaire » selon la belle expression de

12/ Daniel Bell, *The End of Ideology*, New-York, Free Press, 1965, pp. 404-405. Voir principalement « The End of Ideology in the West : An Epilogue », pp. 393-407.

Reisman devient la projection la plus répandue de la socialité démocratique. La démocratie en se déployant est présentée comme si elle devait inévitablement rabaisser l'humanité à des préoccupations essentiellement utilitaire. L'extension de la démocratie est perçue comme le point final de l'aventure humaine dans sa capacité de faire l'histoire.

Car il s'agit bien d'une projection. Dans les analyses que nous avons rappelées (et il serait possible d'allonger considérablement cette liste) l'homogénéisation est plus postulée que constatée. Ainsi, alors que Tocqueville nous présente son sombre tableau de l'avenir démocratique, il nous donne pourtant une photographie de la réalité démocratique fort différente lorsqu'il décrit la société qu'il voit devant lui. Une « spectacle fort extraordinaire », « Tout est activité et mouvement » « autour de vous, tous se remue », « une activité sans cesse renaissante », « une inquiète activité, une force surabondante » ; voilà les expressions qu'il (Tocqueville) utilisait pour rendre compte de ce qu'il constatait dans l'état social démocratique américain.¹³ On voit mal dans de tels propos les fondements de sa conclusion pessimiste. Il semble refuser de croire ce que lui-même en observateur perspicace fut le premier à constater.

Ce n'est pas que dans l'Amérique tocquevilienne que la démocratie semble faire mentir sa projection théorique. Historiquement en Occident à l'encontre de la vision individualisante qu'en avaient Hegel et Marx, la démocratie a été un puissant outil de revendications collectives (y compris la revendication de la classe ouvrière). Il est faux de réduire l'« expérience de la démocratie libérale à sa variante économie de marché ». Sans que le marché ait été aboli il a dû accepter de cohabiter avec d'autres formes de régulation. Le capitalisme sauvage, version 19^e siècle, s'est complètement métamorphosé, jusqu'à être mé-

13/ A. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Tome 1, *op. cit.*, pp. 338-339.

connaissable sous la contrainte des forces démocratiques. Rien n'indique d'ailleurs que ce travail de la société sur elle-même, cette continuelle redéfinition des progrès sociaux, réalisée grâce et à travers l'État de droit, se soit brusquement arrêté. Car, la société démocratique, elle a été avant tout la société historique par excellence. Elle a placé en son centre, plus qu'aucun autre régime l'idée du conflit, de la division. Elle a permis que s'exprime l'antagonisme des passions, les projets de société, les visions d'avenir. Loin d'être un régime sans âme, sans valeur, les sociétés démocratiques se sont avérées être le lieu d'un questionnement interminable », le lieu de toutes les passions, de tous les projets, de toutes les visions d'avenir. Si la démocratie n'a pas une religion, elle accueille en son sein la diversité de celles-ci et le débat entres elles. Encore aujourd'hui ce sont dans les sociétés démocratiques que s'expriment avec le plus de force des discussions sur les fondements du lien social à travers la redéfinition des rapports hommes-femmes (féminisme), l'interrogation sur la vie (avortement), sur la liberté et la paix (pacifisme), sur le rapport avec la nature (l'écologisme).

Enfin, « la planétarisation des pratiques sociales », auxquelles nous avons déjà fait référence, infirme elle aussi les projections d'un avenir univoque, d'une histoire qui finit sous le poids du consensus autour des valeurs consuméristes. Lorsque cette « planétarisation des pratiques sociales » est analysée sous l'angle des mouvements sociaux, l'avenir s'envisage tout autrement. Le temps triste de la fin de l'histoire n'apparaît plus une hypothèse plausible. Au contraire, semble s'ouvrir une période où l'individu, partout sur la planète, réaffirme son droit à la parole, à la liberté, à la dignité. Les mouvements sociaux des années quatre-vingt, nous dit Szusza Hegedus, font appel à une conscience individuelle et planétaire qui retravaille les thèmes de la guerre, de la faim et de la pauvreté dans une dimension prioritairement éthique. Il faut voir dans ceux-ci, dit-elle, un formidable mouvement autonomiste, individuel et

collectif, qui conflictualise les grandes questions posées à nos sociétés et qui par conséquent multiplie les options disponibles aux citoyens. Ces mouvements ne présentent pas un projet de société, ils produisent la société à travers un procès de création conflictuelle. En élargissant les choix ils ouvrent nos sociétés à plus d'historicité.¹⁴

L'image du mouvement ouvrier et celle encore projetée par différentes franges des mouvements sociaux contemporains nous ont habitués à une conception essentialiste et tragique de l'action collective. Celle-ci consistait à réaliser des transformations qu'on postulait inscrite dans sa réalité sociologique. Il y a dans cette conception une référence à une vérité que l'acteur social porte en lui comme un stigmate. Il y a aussi, et on commence à en convenir, une conception qui enferme l'acteur dans un rôle prédéterminé, bref un certain refus de l'histoire. L'avancée récente de la démocratie et du processus d'individualisation nous éloigne de cette conception. Il faut s'en réjouir. Elle ouvre nos sociétés à un acteur plus autonome, mais aussi plus porté par le doute, plus ouvert à l'inconnu. Un acteur n'ayant plus l'assurance de détenir la clef de l'avenir, mais habité continuellement par cette « inquiète activité » que Tocqueville avait cru déceler dans le tissu social démocratique. En fait, un acteur plus démocratique, plus ouvert à l'historicité.

Il est quelque peu ironique d'annoncer aujourd'hui la fin de l'histoire et la victoire définitive de l'économie de marché alors que, au contraire, l'historicité semble pénétrer des contrées et des régimes qui avaient tout fait pour s'en prémunir. Comment peut-on annoncer le « point final de l'évolution idéologique » de l'humanité alors que, plus que jamais, les mouvements sociaux contemporains en se

14/ Szusza Hegedus « Social Movements and Social Change in Self-Creative Society : New Civil Initiative in the International Arena » *International Sociology*. Vol. 4, n° 1, p. 19-36.

décontextualisant et en s'universalisant interpellent l'opinion publique mondiale à partir d'une dimension éthique. Mais, il serait trop facile de rejeter les prétentions d'un Fukuyama au nom de son statut d'intellectuel organique des puissants de ce monde. Nous l'avons rappelé, l'idée que la démocratie produira une société insignifiante, une société d'individus essentiellement préoccupés par leurs besoins matériels égoïstes, une société sans passion et donc sans avenir n'est pas l'apanage des groupes au pouvoir. C'est une idée qui traverse les siècles démocratiques et qui fut portée par les plus grands intellectuels critiques, comme par les plus sympathiques lecteurs de la démocratie. Que cette idée ait et fut continuellement démentie par l'histoire des sociétés démocratiques n'empêche nullement que ce discours soit repris et entendu.

Le pourquoi d'une telle cécité n'est pas simple. Il faudrait peut-être revenir à cette idée hégélienne selon laquelle le projet de la modernité est l'avènement de la subjectivité comme fondement de l'organisation sociale (autre façon de dire le projet démocratique). La réalisation d'un tel projet implique une certaine banalisation de la culture. La modernité démocratique dira Habermans s'est construite sur « l'ébranlement des évidences ». Il ne faut pas conclure qu'une société qui place en son centre la subjectivité verra disparaître tout contenu culturel, toute définition de la bonne-vie, toute notion de solidarité pour faire place au sujet individuel. Mais, il faut admettre qu'une telle société soumettra ses contenus culturels, ses définitions de la bonne-vie, ses notions de solidarité à un « questionnement interminable ». Elle sera une société traversée continuellement par une « inquiète activité ».

La démocratie sera donc toujours un régime qui doute de lui-même, un pari qu'il est possible d'être solidaire tout en sachant que cette solidarité est contingente. Et il aura toujours des individus qui refuseront le risque démocratique qui tourneront le

dos au réalisme moderne pour annoncer de nouvelles certitudes que celles-ci soient puisées dans une « philosophie de l'histoire », ou dans une philosophie « de la fin de l'histoire », il s'agit toujours d'un même projet : celui de mettre fin à l'inquiétude démocratique pour des lendemains qui chantent (version marxiste), ou pour des lendemains tristes. (The End of History will be a sad time, Fukuyama). Cette fin n'est nullement prévisible lorsque l'on sait que plus de démocratie à toujours voulu dire plus d'historicité.

CHRONIQUES

CHRONICLES

GABRIEL GAGNON

Réfléchir

Au moment où la Commission Bélanger-Campeau semble s'intéresser surtout aux mécanismes qui nous permettraient de devenir un « petit dragon » de plus sur la scène du capitalisme international, peut-être vaut-il encore la peine de nous interroger sur la possibilité de faire du Québec un nouvel espace de paix, de respect de l'environnement, de solidarité sociale et de création culturelle.

Considérée comme désuète aussi bien par nos yuppies férus d'économie que par les sceptiques du postmodernisme, la question du contenu souhaitable de la souveraineté devrait continuer à susciter la réflexion des intellectuels et des milieux progressistes. Avant que Possibles contribue à cette tâche par un numéro thématique, j'aimerais amorcer brièvement la discussion à partir de travaux récents qui pourraient alimenter de façon substantielle nos futurs débats.

La social-démocratie

La génération de « parti pris » et la gauche syndicale ont bien brocardé ces dernières années la social-démocratie et sa réalisation concrète la plus avancée, la société suédoise. C'est pourtant à elle que l'on revient en ces temps de « grands désarroi ».

Dans un ouvrage inégal où une analyse un peu courte des « mutations du marxisme » et une excellente critique de la « contre-utopie fallacieuse et morbide des postmodernes » débouchent sur « un projet pluriel » pour la société québécoise, Jean-Marc

Piotte (*Sens et Politique. Pour en finir avec de grands désarrois*. VLB éditeurs 1990) nous prouve qu'au delà de la disparition du marxisme-léninisme local et de l'émergence de ces « éléphants » babyboomers repus et égoïstes que chasse Robert Martineau il existe encore des intellectuels qui cherchent une société meilleure à réaliser sans violence et sans manipulation.

La social-démocratie plurielle ne reposera plus uniquement sur les épaules de la classe ouvrière ; elle ne mettra plus la seule politique au poste de commandement ; c'est au sein même de la société capitaliste dominante qu'elle cherchera son point d'ancrage. « Ce projet rompt donc avec tout désir fantasmatique d'un monde totalement harmonieux, fut-il posé comme idée limite de nos aspirations, comme horizon de nos combats. Il se situe au sein de la présente société industrielle capitaliste qu'il cherche à rendre plus égalitaire tout en estimant indispensables les libertés dont nous jouissons. » (p. 173)

« La politique ne peut rendre les êtres plus fraternels ni la vie quotidienne, signifiante et solidaire. Elle peut cependant créer des conditions qui permettront à un maximum d'individus de donner sens à leurs vies en se sentant solidaires des autres » (p. 178)

Dans un ouvrage plus technique et fort bien documenté, Lionel-Henri Groulx, qui enseigne les politiques sociales à l'Université de Montréal, décortique pour nous les forces, les faiblesses et les contradictions du modèle suédois dans les trois domaines qui le situent à l'avant-garde de la social-démocratie : la politique de l'emploi, les services sociaux et de santé, la sécurité du revenu. (Lionel-Henri Groulx, *Où va le modèle suédois ? État-Providence et protection sociale*. L'Harmattan. Les Presses de l'Université de Montréal. 1990).

Si la social-démocratie est menacée en Suède, c'est avant tout par l'extraversion d'une économie soumise aux fluctuations du système économique mondial. Fructueuse leçon pour un Québec souverain qui devrait, avec des caractéristiques semblables, affronter un marché commun nord-américain encore plus rude et plus contraignant.

Castoriadis et Gorz

Cornelius Castoriadis et André Gorz inspirent depuis longtemps ceux et celles qui mettent l'autonomie et l'autogestion au centre de leur projet de société. À *Possibles*, ils ont été une référence constante pour plusieurs d'entre nous. Un colloque « autour de Cornelius Castoriadis » tenu au Centre culturel international de Cerisy La Salle en juillet dernier, une rencontre avec André Gorz à Paris et la lecture de quelques publications récentes de ces deux auteurs m'ont permis de faire le point sur leurs préoccupations actuelles. Je me risquerai à esquisser ici quelques impressions quitte à revenir sur le sujet dans un prochain numéro.

Si Castoriadis a continué à élaborer l'œuvre philosophique magistrale révélée en 1975 par la publication de « L'Institution imaginaire de la société », il semble s'être un peu éloigné du projet politique autogestionnaire conçu au sein de la revue « Socialisme ou Barbarie ». Pour lui, alors que l'époque moderne (1750-1950) fut caractérisée par une lutte constante entre l'expansion de la « maîtrise rationnelle » issue du capitalisme et la poursuite de l'autonomie individuelle et collective, a période récente lui apparaît celle du « monde morcelé » et du « conformisme généralisé » dont on voit mal comment il sera possible d'émerger. « Le capitalisme semble être enfin parvenu à fabriquer le type d'individu qui lui « correspond » : perpétuellement distrait, zappant d'une « jouissance » à l'autre, sans mémoire et sans projet, prêt à répondre à toutes les

sollicitations d'une machine économique qui de plus en plus détruit la biosphère de la planète pour produire des illusions appelées marchandises. » (Cornelius Castoriadis, « Fait et à faire », conclusion de l'ouvrage collectif intitulé *La philosophie militante de Cornelius Castoriadis*, Librairie Droz, 1989, p. 511)

D'un côté, Castoriadis se rapproche d'une certaine « école des droits de l'homme » réunie autour de la revue *Le Débat* (François Furet, Marcel Gauchet, Pierre Rosanvallon) pour qui la démocratie libérale semble constituer l'horizon indépassable de notre époque. « Créer les institutions qui, intériorisées par les individus, facilitent le plus possible leur accession à leur autonomie individuelle et leur possibilité de participation effective à tout pouvoir explicite existant dans la société » (Cornelius Castoriadis, *Le Monde Morcelé. Les carrefours du labyrinthe III*, Seuil 1990).

Il va cependant beaucoup plus loin en prônant, dans un monde en panne de sujets historiques et de Grands Récits, l'exemplarité de l'action individuelle et collective alternative à la recherche d'un nouvel imaginaire social qui dépasserait l'« économisme » comme valeur dominante de nos sociétés. Il s'agit à la fois d'une question de survie et d'une aspiration à la liberté. Castoriadis rejoint ainsi les préoccupations des écologistes, en contradiction profonde avec les propos virulents d'un Marcel Gauchet qui « sous l'amour de la nature » prétend trouver « la haine des hommes » (*Le Débat*, No 60, mai-août 1990, p. 278-282).

« Si le reste de l'humanité doit sortir de son insoutenable misère ; et si l'humanité entière veut survivre sur cette planète dans un « steady and sustainable state », il faudra accepter une gestion de bon père de famille des ressources de la planète, un contrôle radical de la technologie et de la production, une vie frugale » (Castoriadis, *Fait et à faire*, page 512)

Retiré dans la campagne française où il cultive son jardin et contemple ses cerisiers, André Gorz n'en continue pas moins à explorer pour nous de façon concrète toute les facettes de cette vie frugale qui devrait fournir un nouveau sens aux transformations du travail et du monde qui désespèrent Castoriadis. Le long entretien qu'il accordait l'été dernier à *La Lettre Internationale*, revue trop mal connue ici (*À gauche c'est pas où ?* entretien d'André Gorz avec John Keane, *La lettre Internationale*, No 25, été 1990, p. 65-72) constitue à lui seul un programme pour ceux et celles qui cherchent encore obscurément de nouvelles pistes autogestionnaires au delà des débris du marxisme et des aberrations néolibérales.

La place des travailleurs et du syndicalisme est encore importante dans la pensée de Gorz. En optant pour un certain recul face à une identification trop exclusive au travail, le syndicalisme pourra refaire son unité et tisser de nouveaux liens avec l'ensemble de la société autour de revendications comme « mille heures de travail par an » qui proposent à la fois un partage plus équitable des tâches économiquement nécessaires et un développement accéléré des activités conviviales détachées de la logique du marché.

La réduction draconienne du temps de travail rémunéré et son corollaire, l'accroissement des activités coopératives et communautaires bénévoles, sont au cœur du projet politique de Gorz. Il y voit à la fois une inspiration nécessaire pour le mouvement écologiste et une façon efficace de favoriser sans violence l'extinction du capitalisme.

« L'approche écologiste, en revanche, implique un changement de paradigme, qui peut se résumer par la devise « moins mais mieux ». Elle vise à réduire la sphère dans laquelle la rationalité économique et les échanges marchands se déploient et à la mettre au service de fins sociétales et culturelles non quantifiées.

bles, au service du libre épanouissement des individus » (page 70).

POSSIBLES
Généralions 1991

« Une politique du temps peut être le principal levier susceptible de déplacer les équilibres au sein de la société et de mettre fin à la domination de l'économique sur le politique. Ce qui signifierait l'extinction du capitalisme » (page 72).

Dans une conjoncture politique importante où les comptables du quotidien occupent toute la place, il est bon de s'arrêter un peu pour consulter aussi les arpenteurs de l'avenir.

Chronique de la vie quotidienne

La récession frappe, et durement. Des milliers de personnes rejoignent les rangs des sans-emploi. Pour les prochains mois, ces citoyens et citoyennes expérimenteront à nouveau, ou pour la première fois, un rapport humiliant et avilissant avec la bureaucratie de l'assurance-chômage et de l'aide sociale. Il suffit d'y aller pour constater ce que peuvent réaliser des technocrates. En bons soldats enrégimentés ou effrayés de subir le même sort que les personnes qui leur rendent visite, les fonctionnaires rappellent aux hommes et aux femmes de chercher de l'emploi, comme si les prestataires ne savaient pas que le travail salarié, même s'il paie mal, assure l'essentiel de la subsistance quotidienne ! Si vous n'êtes que faiblement scolarisé, le formulaire constitue tout un contrat. Après cette visite mémorable, vous vous sentirez à la merci des délais et des exigences bureaucratiques.

Dans une telle conjoncture, on comprend que la population s'hérisse lorsque les décideurs s'octroient des privilèges. Par exemple, pendant les débats partisans des sénateurs à Ottawa sur la TPS, le vote sur leur augmentation salariale a, quant à lui, fait rapidement consensus. Pour blaguer, on devrait louer les sénateurs de se soustraire au crédit de la TPS pour les bas salariés !

Les élus municipaux n'échappent pas à la tentation. Dans une démocratie représentative, « charité bien ordonnée comme par soi-même ». À la ville de Granby, le Conseil municipal s'est voté une augmentation de 13.3 % il y a quelques semaines. Les nota-

bles pensaient profiter du sommeil de la population pour suivre l'exemple des sénateurs. Pourtant, un mouvement d'opposition sans précédent s'est manifesté. Ce mouvement regroupe les syndicats, plusieurs associations et individus, et forme le Front commun contre la hausse des allocations des élus municipaux. Il semble bien qu'un nouvel esprit de solidarité soit né à la frontière de l'Estrie et il faut en remercier les abuseurs publics. Que font les élus face à un tel mouvement ? Une commission d'étude a été mise sur pied, composée de deux échevins ayant voté en faveur de l'augmentation. Finalement, le Conseil municipal est revenu sur sa décision.

Le ministre canadien des Finances, Michael Wilson, exhortait les travailleuses et les travailleurs à la retenue pour leurs demandes salariales. Les paternalistes ne manquent jamais de dire à leurs protégés quoi faire, même si le pouvoir leur confère le droit d'agir autrement. À l'exemple de notre armée qui navigue dans le Golfe Persique alors que le Canada est dans le rouge, partons vers le Sud, pourquoi pas à Rio de Janeiro, nous toutes et tous qui consacrons 35 % de nos revenus pour rembourser nos dettes ! Puisque les autorités ne prêchent pas par leurs actes, peut-on reprocher aux salariés de pécher par l'exemple ?

1991

CLAUDE GOSSELIN

Le Centre international d'art contemporain

La création des **Cent jours d'art contemporain de Montréal** en 1985 a eu l'effet d'une bombe dans le milieu des arts visuels. L'exposition « Aurora borealis » qui en faisait le contenu est devenue depuis une pierre angulaire de l'histoire de l'art au Canada et au Québec.

On ne connaissait pas à ce moment l'organisme qui avait produit cet événement. Cinq ans plus tard, le nom est peut-être plus familier mais n'en demeure pas moins dans l'ombre des **Cent jours d'art contemporain**.

Il faut dire que d'appeler un Centre un bureau pour l'organisation de manifestations culturelles n'est pas régulier et peut effectivement porter à confusion. Car le Centre international d'art contemporain de Montréal (CIAC) n'est rien d'autre qu'un organisme sans but lucratif, sans collection, sans espace d'exposition permanent, sans financement régulier, sans personnel à plein temps. Et pourtant, le CIAC fonctionne et produit des expositions qui ont été reconnues parmi les plus importantes réalisées à Montréal.

L'originalité du CIAC réside dans la souplesse de son organisation et dans sa volonté de répondre à des besoins du milieu. Ces besoins étant changeant, il ne faudra pas se surprendre de voir évoluer constamment la formule de ses manifestations.

Agir dans le champ de l'art contemporain, c'est agir avec un œil ouvert, curieux et critique sur ce qui se passe aujourd'hui. Les expositions et les thèmes développés au cours des **Cent jours d'art contempo-**

rain depuis 1985 reflètent cette volonté d'intéresser un large public aux arts visuels tout en n'oubliant pas de satisfaire aux exigences de qualité que le milieu immédiat des professionnels de l'art, les critiques, les artistes, les conservateurs, les collectionneurs, les professeurs, etc... sont en droit d'attendre.

Le format des **Cent jours** s'est toujours identifié à une grande manifestation : grande par le nombre d'artistes invités, grande par les lieux occupés, grande par les œuvres créées, grande par la durée, grande par l'ampleur des thèmes développés.

Chacun de ces aspects est venu changer, à chaque année, le paysage des arts visuels à Montréal. Si bien que la manifestation est aujourd'hui attendue avec impatience et sert de support à plusieurs travaux scolaires d'étudiants en histoire de l'art ou en administration de l'art.

Et pourtant la formule de ce succès est simple : être attentif au milieu des arts visuels, susciter chez le public la curiosité et le désir d'être stimulé visuellement, avoir un grand respect pour les artistes et leur offrir de bonnes conditions d'exposition, croire suffisamment fort dans cette entreprise pour que tout le monde des médias en parlent.

Aux premier **Cent jours** en 1985 le CIAC a proposé une exposition de trente installations d'artistes canadiens et québécois : une sélection des conservateurs René Blouin, Normand Thériault et Claude Gosselin. L'exposition a eu le mérite d'identifier une pratique de l'art, l'installation, largement présente au Canada. Il était temps d'en faire la démonstration.

Au cours des **Cent jours** suivants (1986), CIAC n'a pas hésité à regrouper au sein d'une exposition des artistes du pays avec des artistes d'ailleurs — chose très rare dans nos musées. Et pourquoi ? Les thèmes des expositions des **Cent jours** ont été : la lumière (exposition Lumières : perception-projection), le temps pour voir l'œuvre (Stations) et les stations dans

la vie d'un individus (Les Quatorze stations, par Roger Bellemare), l'écologie (Savoir-Vivre, Savoir-Faire, Savoir-Etre). Ces thèmes et ces expositions ont démontré clairement que les artistes québécois et canadiens pouvaient soutenir la comparaison et se défendre fièrement. Je ne comprends pas que les musées canadiens hésitent tant à monter des expositions dans lesquelles des artistes de plusieurs pays se retrouvent réunis autour d'une idée.

Le CIAC a voulu démontrer que, malgré la fragilité de sa structure, il était possible de produire des expositions nouvelles qui pouvaient avoir sur le milieu de grands effets. C'est la maturité du milieu qui nous a dicté notre action ; c'est notre volonté qui nous a poussés à imaginer les structures à mettre en place pour répondre au milieu.

Le CIAC a toujours mis beaucoup d'attention sur ses communications avec le public. Ceci se constate par les lieux qu'il utilise (centre commercial ou usine désaffectée), par l'achat de publicité dans les journaux, par les programmes qu'il imprime à 35.000 exemplaires et qu'il distribue gratuitement, par des contacts réguliers avec les gens des médias, par des vernissages qui deviennent des occasions de sortir.

Cette volonté de toucher le public ne se fait pas au détriment du contenu des expositions. Le CIAC propose des sujets de discussions qui éclairent la pratique des arts visuels et met en lumière les praticiens les plus novateurs. C'est un lieu de réflexion sur notre manière de voir et de vivre. En ce sens le CIAC participe à nous rendre plus sensibles aux langages visuels.

Le CIAC fait partie du réseau de communication des arts visuels. À côté, des galeries privées, des galeries coopératives dirigées par des artistes, des musées et des centres d'exposition, le CIAC prend place comme institution indépendante cherchant à offrir un produit original dans un format original. Le CIAC ne sera pas jugé par le lieu qu'il occupe ou par

l'importance de son budget ou de son personnel, mais bien par la pertinence de ses actions ponctuelles.

POSSIBLES
Génération 1991

Le plus grand défi pour le CIAC est de continuer à exister malgré une structure d'aide financière publique et privée qui favorise les organismes permanents ayant pignon sur rue. En ce sens, le CIAC se compare à un producteur indépendant dont l'existence repose sur le succès de sa dernière production. Si on voulait faire ressortir une caractéristique particulière du CIAC par rapport aux musées, celle-ci serait peut-être la principale.

Les médailles de *Possibles*

J'ai mis à ma fenêtre avec délicatesse, dans un pot de cristal richement décoré, un affreux chardon. Les tourments qu'il apporte à mon existence quotidienne me forcent à lui attribuer la médaille de plomb de ce trimestre. Avant d'en parler plus en détail, je me dois de vous expliquer son origine. Il provient d'une mutation génétique : dès l'instant où dans mon Québec à moi — pardon ! dans notre Québec à nous — j'ai vu un groupuscule anglophone se définir et être reconnu comme l'unique champion parlementaire des droits des minorités, ce spécimen unique d'une espèce nouvelle a surgi et s'est mis à pousser sans crier gare.

La terre où je l'ai mis à germer palpite encore comme un cœur de cobaye récemment arraché. Pour éviter la démarche d'aller chercher cette terre à la campagne et l'embarras d'expliquer aux gens ce que je veux y cultiver, je l'ai synthétisée à partir de poussière vivante. Je me suis vaguement souvenu m'être fait dire plus jeune, peut-être dans un cours de biologie : « Souviens-toi, ô homme, que tu retourneras en poussière ». J'ai vérifié qu'en effet, ma vieille peau de minoritaire se pulvérisait petit à petit. Il ne s'agissait plus que de recueillir patiemment et de recycler cette matière organique gratuite. Non seulement elle demeure vivante, mais elle garde mémoire de quantités d'informations moléculaires conservées de mon ancienne identité : la douleur de l'impuissance, l'autodépréciation que donne l'expérience du rejet, le besoin d'espace pour ma différence. Dans un terreau macrobiotique aussi riche, vous devinez que mon mutant a beau croître et rayonner d'un mauve resplendissant.

Je lui chante la sérénade chaque soir en rentrant dans ma chambre. Je l'arrose. Quand j'ai besoin de me reposer, je m'assied et le contemple. À quoi rime un tel attachement pour un être qui me cause tant de soucis ? J'imagine que de le savoir nourri d'une substance qui fut la mienne éveille en moi une sourde et étrange complicité. De toutes façons, je n'ai pas réussi à respecter ma stratégie première, qui consistait à l'ignorer systématiquement.

Plus je le cultive et plus il grandit. Plus il s'empare de ma fenêtre et plus les taches de soleil se font rares sur les murs de ma chambre. Je n'ose plus y inviter personne. On me rirait au nez... On pourrait arracher le chardon en le prenant pour une mauvaise herbe. Je n'y fais plus grand chose non plus. Ce serait un peu curieux de dire : « J'ai fait cela à l'ombre d'un chardon ». Cela me laisse bien du temps pour penser. En particulier que si nous parvenons à exercer notre statut prochain de majorité de façon assez « distincte » pour ne jamais oublier ce que c'est qu'une vie de minoritaire, non seulement je me débarrasserai de mon chardon, mais je nous décernerai à tous la médaille de plume de ce numéro, qui autrement risque de ne pas être attribuée.

199

COURTEPOINTES

COLLEGE

Conseils à un jeune aspirant politicien

Monsieur, Jean-Baptiste Wozzeck, étudiant en science politique.

Monsieur,

Je vous remercie de la confiance dont témoigne votre lettre, envoyée aux soins de la revue ; comme vous n'avez pas indiqué d'adresse de retour, je vous réponds par le biais de cette courtepointe.

Je comprends la jalousie qui vous ronge. La scène politique étale sous vos yeux l'infidélité de cette population à laquelle vous vouez un amour éperdu, et qui vous trompe effrontément dans les bras de politiciens que vous méprisez à juste titre. Les projecteurs impitoyables que jette sur le triomphe de vos rivaux la télédiffusion des débats ravivent sans cesse votre obsession.

Mais je vous mets en garde : cette soif de vengeance vous amène à vous prendre de plus en plus au sérieux, ce qui d'après les dernières recherches en épidémiologie politique, constitue un facteur de risque élevé de carrière électorale réussie. Je vous propose une thérapie de choc. Obligez-vous à pratiquer quelques minutes de plaisanterie par jour, jusqu'à ce que les réflexes acquis déteignent sur votre façon habituelle de vous exprimer. Plein des mots de l'humour, courez la chance de n'être pas premier ministre : aucune population n'oserait envoyer au parlement quelqu'un qui manifeste une sensibilité au ridicule.

De même que naguère il fallait empêcher Chéribin de se jeter les yeux fermés et à corps perdu dans les périls de l'amour, je vous dis donc : les combats spectaculaires, regardez-les tant que vous voudrez, mais abstenez-vous d'y participer. Dans un domaine comme dans l'autre, les soupirs du cœur assombrissent la jeunesse, mais les douleurs de la privation sont bien douces à côté des déceptions de la pratique.

Ne vous prenez pas pour Orphée, ni l'humanité pour Eurydice. L'Enfer où on semble la retenir captive n'est que la tente aux horreurs d'un grand cirque. La mise en scène y obéit à la règle implicite d'impressionner par la forme sans toucher par le contenu. Fidèles à cette orientation, des clowns pour adulte joignent l'image haut de gamme de la rhétorique médiatique à l'art de communiquer un bien faible intérêt réel pour les thèmes dont ils discutent. Le public retient donc qu'Audrey McLaughlin a fait baffouiller Wilson, ou que Gilles Loiseau a réussi par des précisions techniques à tenir le coup devant les traquenards de l'opposition... mais on n'a rien appris de plus quant à l'impact de la TPS sur la récession ni aux effets de la réglementation qui rend opérationnelle la loi sur les langues officielles. On n'a pas désappris non plus. Il ne s'est rien passé. Et on tourne la page. Il n'y a pas matière à ce que vous risquiez votre peau à jouer les sauveteurs : l'otage et ses ravisseurs s'entendent comme larrons en foire !

Mieux vaut tenter de comprendre comment les divinités du Styx ont développé ce pouvoir de captiver sans emprisonner. La régression dans la qualité, c'est le point de départ ! Les dossiers bien étoffés, les problèmes complexes et les décisions ambiguës ennuient, exigent des méninges un effort trop épuisant.

La seule damnation dont vous devriez vous inquiéter vraiment, c'est la vôtre, vu votre côté faustien. L'amoureuse flamme qui vous porte à vouloir conquérir le public vous rend disponible à passer un

pacte avec le diable. Il se cache sous les traits des spécialistes de la sérénade électorale, auxquels vous devrez fatalement recourir.

Entendons-nous bien : la destinataire de votre passion la mérite sans doute. Dévoyée par contrainte extérieure plus que par inclination, elle vous émeut, vous qui savez voir au-delà des apparences. Mais peut-être pourriez-vous vous aimer, sans nécessairement vous épouser ? Vous recontrer dans des pavillons discrets plutôt qu'à la Chambre des communes.

Sinon il faut lui dire adieu, et vous tourner vers des compagnes plus autonomes, moins pathétiques, intéressées à cheminer côte à côte avec vous. Le piédestal où s'installent les sauveteurs héroïques se prête si mal à la complicité.

André Thibault

Meurtres chez les Navajos

Avez-vous déjà lu un polar ethnologique ? La juxtaposition de cet adjectif et de ce substantif peut sembler étrange et j'avoue que je n'avais jamais imaginé ce type de roman policier jusqu'à ce que je découvre Tony Hillerman. Hillerman¹ est un ex-journaliste à la United Press qui vit à Albuquerque (Nouveau Mexique). Il écrit des romans policiers, qui lui ont valu plusieurs prix, et dont l'action se déroule chez les Navajos, les Hopis, les Zunis, bref, les Indiens du Sud-Ouest américain. Ces Indiens habitent une réserve, la plus grande des États-Unis, situé en grande partie en Arizona et au Nouveau Mexique. C'est donc dans les paysages grandioses que les westerns ont rendu célèbres que se déroulent les

1/ Les romans de Tony Hillerman sont publiés en français chez Rivages/noir.

péripéties de ces enquêtes. Ce qui rend ces romans policiers (où l'on retrouve les ingrédients habituels du genre) absolument passionnants ce sont les éléments de l'histoire, de la culture, de la religion des Indiens du Sud-Ouest qui nous sont communiqués à travers l'intrigue. « L'as détective » d'Hillerman est tantôt Jim Chee tantôt Joe Leaphorn, deux policiers navajos qui enquêtent sur les crimes commis dans la réserve. Les protagonistes ne sont pas tous des Indiens (Hillerman semble affectionner l'étude de la tribu des anthropologues...); les Navajos sont continuellement en contact avec le monde des « belacanis » (les Blancs) et ce choc des cultures est l'un des aspects les plus fascinants de son œuvre.

En suivant ses héros dans le désert peint ou sur la « Black Mesa » à la recherche du meurtrier, c'est tout un autre univers que nous découvrons. Voilà un moyen agréable de prendre contact avec la culture des premiers habitants de l'Amérique, à la veille de 1992.

Suzanne Martin

Collaboration spéciale à ce numéro

Stéphane Dufour, étudiant, Département de sociologie, Université de Montréal

Madeleine Dwane, professeure récemment retraitée, Faculté des sciences de l'éducation, Université du Québec à Trois-Rivières

Jean-Marc Fontan, sociologue

Dominic Fortin, étudiant, Département de sociologie, Université de Montréal

Claude Gosselin, directeur du Centre international d'art contemporain de Montréal

Jacques Hamel, chercheur, Département de sociologie, Université de Montréal

Louis Jolicoeur, traducteur-écrivain

Micheline Morisset, éducatrice, étudiante et enseignante du français. Université du Québec à Rimouski

Claude Paradis, poète

Michel Ratté, musicien

Yvon Thériault, sociologue, Université d'Ottawa

NUMÉROS DISPONIBLES

Volume 1 (1976-1977)

numéro 1 : 5.00 \$

Tricofil ; sciences sociales et pouvoir

Poèmes de Roland Giguère et Gérard Godin

numéro 2 : 5.00 \$

Santé ; question nationale

Poèmes de Gilles Hénault, Luc Racine, Robert Laplante

numéros 3/4 : 5.00 \$

Les Amérindiens : politique et dépossession

De l'artisanat comme instrument de conquête

Volume 2 (1977-1978)

numéro 1 : 5.00 \$

Fer et titane : un mythe et des poussières

Nouvelles perspectives du roman québécois

Nouvelle de Jacques Brossard

numéros 2/3 : 5.00 \$

Bas du fleuve/Gaspésie

Poème de Françoise Bujold

numéro 4 : 5.00 \$

Mouvements sociaux, coopératisme et autogestion

Texte d'Alexis Lefrançois

Volume 3 (1978-1979)

numéro 1 : 5.00 \$

A qui appartient Montréal

Poèmes de Pierre Nepveu

numéro 2 : 5.00 \$

L'éclatement idéologique

La poésie, les poètes et les possibles

Paul Chamberland : la dégradation de la vie

numéros 3/4 : 5.00 \$

Éducation

Sur les chemins de l'autogestion : le JAL

Poèmes de François Charron et Robert Laplante

Volume 4 (1979-1980)

numéro 1 : 5.00 \$

Des femmes et des luttes

numéro 2 : 5.00 \$

Projets du pays qui vient

numéro 3/4 :

Faire l'autogestion : réalités et défis

Poèmes de Gaston Miron

Volume 5 (1980-1981)

numéro 1 : 6.00 \$

Qui a peur du peuple acadien ?

numéro 2 : 6.00 \$

Élection 81 : questions au P.Q.

Gilles Hénault : d'Odanak à l'Avenir

Victor-Lévy Beaulieu : l'Irlande trop tôt

numéros 3/4 : 6.00 \$

Les nouvelles stratégies culturelles

Manifeste pour les femmes

Volume 6 (1981-1982)

numéro 1 : 6.00 \$

Cinq ans déjà...

L'autogestion quotidienne

Poèmes inédits de Marie Uguay

numéro 2 : 6.00 \$

Abitibi : La Voie du Nord

Café Campus

Pierre Perrault : Éloge de l'échec

numéro 3/4 : 6.00 \$

La crise... dit-on

Un écomusée en Haute-Beauce

Jacques Brault : leçons de solitude

Volume 7 (1982-1983)

numéro 1 : 6.00 \$

Territoires de l'art

Régionalisme et internationalisme

Roussil en question(s)

numéro 2 : 6.00 \$

Québec, Québec : à l'ombre du G

Jean-Pierre Guay, Marc Chabot : un beau mal

numéro 3 : 6.00 \$

Et pourquoi pas l'amour ?

Volume 8 (1983-1984)

numéro 1 : 6.00 \$

Repenser l'indépendance

Vadeboncoeur et le féminisme

numéro 2 : 6.00 \$

Des acteurs sans scène

Les jeunes

L'éducation

numéro 3 : 6.00 \$

1984 -- Créer au Québec

En quête de la modernité

numéro 4 : 6.00 \$

L'Amérique invouable

Volume 9 (1984-1985)

numéro 1 : 6.00 \$

Le syndicalisme à l'épreuve du quotidien

numéro 2 : 6.00 \$

...et les femmes

numéro 3 : 6.00 \$

Québec vert... ou bleu ?

numéro 4 : 6.00 \$

Mousser la culture

Volume 10 (1985-1986)

numéro 1 : 6.00 \$

Le mal du siècle

numéro 2 : 6.00 \$

Du côté des intellectuels

numéro 3 : 6.00 \$

Autogestion, autonomie et démocratie

Volume 11 (1986-1987)

numéro 1 : 6.00 \$

La paix à faire

numéro 2 : 6.00 \$

Un emploi pour tous ?

numéro 3 : 6.00 \$

Langue et culture

numéro 4 : 6.00 \$

Quelle université ?

Volume 12 (1988)

numéro 1 : 6.00 \$

Le quotidien : modes d'emploi

numéro 2 : 6.00 \$

Saguenay/Lac Saint-Jean : les irréductibles

numéro 3 : 6.00 \$

Le Québec des différences : culture d'ici

numéro 4 : 6.00 \$

Artiste ou manager ?

Volume 13 (1989)

numéros 1/2 : 6.00 \$

Il y a un futur

numéro 3 : 6.00 \$

[Droits de] regards sur les médias

numéro 4 : 6.00 \$

La mère ou l'enfant ?

Volume 14 (1990)

numéro 1 : 6.00 \$

Art et politique

numéro 2 : 6.00 \$

Québec en 2000

numéro 3 : 6.00 \$

Culture et cultures

numéro 4 : 6.00 \$

Vies de profs

Volume 15 (1991)

numéro 1 : 7.00 \$

La souveraineté tranquille

numéro 2 : 7.00 \$

Génération 91

.....

NOM

Adresse

Ville

Veillez me faire parvenir le(s) numéro(s) suivant(s) :

.....

ci-joint un chèque mandat-poste

au montant de \$

ABONNEMENT

En dépit de l'augmentation de nos tarifs, un abonnement est toujours avantageux... Vous épargnez 7.00 \$ sur le coût de quatre numéros en kiosque, vous contribuez à l'essor de la revue et vous recevez un numéro en prime.

Je souscris un abonnement à *Possibles* :

Envoyez-moi le numéro suivant, en prime :

- vol. 8, no 4 : L'Amérique inavouable
- vol. 10, no 1 : Le mal du siècle
- vol. 10, no 2 : Du côté des intellectuels
- vol. 13, no 1/2 : Il y a un futur

Nom

Ville Code Postal

Pays Téléphone

Occupation

ci-joint :

chèque mandat-poste au montant de

- abonnement d'un an (quatre numéros) : 21.00 \$
- abonnement de deux ans (huit numéros) : 42.00 \$
- abonnement institutionnel : 35.00 \$
- abonnement de soutien : 35.00 \$
- abonnement étranger : 40.00 \$

**Revue Possibles, B.P. 114
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec, H3S 2S4**

prochain numéro : la santé



GÉNÉRATIONS 1991

Témoins de leur époque, les générations incarnent les grands phénomènes historiques que connaît le Québec depuis plus de trois quarts de siècle. Catégories regroupant des ensembles de population selon leur tranche d'âge, les générations permettent d'observer différemment plusieurs traits culturels, politiques et économiques du pays. Alors que le conflit des générations contribuait à des mutations culturelles importantes à partir des années cinquante, qu'en est-il aujourd'hui ?

ESSAIS ET ANALYSES

Rêver ~~d'un~~ travail au

S. DUFOUR, D. FORTIN, J. HAMEL

Occupation : drop in AMINE TEHAMI

Le roman des copines ALEXANDRA JARQUE

Les clichés capitaux du moderniste québécois STÉPHANE KELLY

Changer DE vie au lieu de changer LA vie ANDRÉ THIBAUT

De nouvelles façons de vieillir MADELEINE DWANE

Paradoxes RAYMONDE SAVARD

La musique alternative : de l'hermétisme à l'accessibilité MICHEL RATTÉ

POÈMES ET FICTION

\$ JEAN-MARC FONTAN

Rendez-vous manqués LOUIS JOLICOEUR

Il n'y a que des fragments MICHELINE MORISSET

Le temps n'est pas donné CLAUDE PARADIS

IMAGE

« Grande dépouille no. 1 » MONIQUE RÉGIMBALD-ZEIBER

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

Le temps de l'histoire YVON THÉRIAULT

CHRONIQUES

Réfléchir GABRIEL GAGNON

Vie quotidienne YVAN COMEAU

Le Centre international d'art contemporain CLAUDE GOSSELIN

Les médailles de Possibles UBALD H. NATTIER

COURTEPOINTES
